174

...NNÉE Nº 202 1er JUILLET 1930

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

...ENRI FAUCONNIER . . . Malaisie (I). 5
...ACQUES DE LACRETELLE . . A la rencontre de France . . . 38
...ORGE GUILLEN . . . . Cantique 49
...EAN GRENIER. . . . . Sur l'Inde 55
...RANZ HELLENS . . . . Le Monde Intérieur 70
...OSTOÏEVSKY . . . . . Lettre. 76

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN
Scholies, par JULIEN BENDA
Episodes, par MARCEL ARLAND
Réflexions, par ALBERT THIBAUDET

— NOTES —

Littérature Générale. — *Mort de la morale bourgeoise*, par Emmanuel Berl. — *Le mouvement libertaire sous la IIIe République*, par Jean Grave ; *La Vie de Bakounine*, par Hélène Iswolsky. — *La Redécouverte de l'Amérique*, par Waldo Frank.

Le Roman.— *Les pieds dans l'herbe*, par E.-M. Bénech ; *M. de l'Enramas*, par Lucien Gachon. — *Les Dieux de la tribu*, par Emile Zavie. — *Samson, fils de Samson*, par Frédéric Lefèvre. — *Le sage et le caporal*, par Jacques Decour.

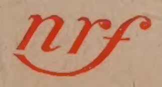
Lettres étrangères. — *Lectures Étrangères. Gœthe d'après ses contemporains ; Entretiens de Gœthe avec Eckermann ; Gœthe*, par Emile Ludwig.

Le Théâtre. — *Une expérience théâtrale.*

Les Arts. — Pascin. — *L'exposition Delacroix au Louvre ; L'exposition Corot chez Rozenberg.*

Revue des Livres

par Félix Bertaux, Benjamin Crémieux, Ramon Fernandez, André Lhote, Pierre Lièvre, Henri Pourrat, Jean Prévost.



FRANCE : 5 FR. ÉTRANGER : 6.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

sous l'équateur, la face jaune mûrit soudain comme une orange.

A ce moment il y eut une ruée vers le bar. Et moi, ému, j'hésitais à aller vers celui que j'aimais dans mon souvenir comme on aime la mémoire d'un mort. J'avais renoncé à le revoir parce qu'il n'avait pas répondu à mes lettres et parce qu'il passait, parmi les planteurs, pour un misanthrope inabordable. Je croyais avoir renoncé. Maintenant je comprenais que j'avais préféré ne pas le revoir. Car ces contacts fugitifs du temps de guerre, où tout à coup on a touché le fond d'un être, vous éloignent de lui ensuite par crainte de l'habitude, qui n'est que surface. Je le voyais toujours, lui, à la lueur des fusées qui sondent autour de nous la nuit perfide. Nous sommes seuls dans un trou. Rencontre fortuite au soir d'un jour de massacre. Notre poste de mitrailleuses s'est établi auprès d'un de ces calvaires que l'on trouve à toutes les issues des villages de Picardie. La lutte est là plus ardente et on s'égorge beaucoup au pied des crucifix. Maintenant il y a partout un grand silence, et l'inconnu a senti que mon âme était accablée par ce silence épouvantable. Il me parle, m'interroge. Il sait tout ce que j'éprouve. Il fouille en moi, qui suis tout à vif, d'une main douce qui verse une drogue corrosive. Il semble qu'il prenne plaisir à voir que je suis vide comme cette plaine est dévastée. J'ai perdu toute foi, tout amour, et jusqu'à l'amour-propre, et dépassé le mépris, qui est encore un soutien. Je ne sais même plus pourquoi je souffre, puisque je suis indifférent à la vie et à la mort...

Je me tus parce que je n'avais plus confiance dans ma voix, et qu'il est absurde de s'étrangler d'émotion au milieu de formules stoïques. Je me disais : « Suis-je donc comme ces vieilles femmes qui ne pleurent pas quand elles pensent à leurs malheurs, mais seulement quand elles en parlent ? » La perspicacité de cet homme

m'humiliait, et j'aurais voulu m'en aller. Mais lui, qui comprenait tout, me secourut :

« Au moins, tu n'es pas de ceux qui disent : Ce ne serait rien si on était sûr de garder sa peau. Parole vile. Mais mon petit, écoute : il est délicieux de vivre, et plus délicieux de vivre au bord de la mort. Tu respires... Est-ce que tu n'as pas encore découvert que le danger n'est terrible que de loin ? Mais le voici autour de nous, dans l'ombre, et il donne un tel prix à nos sensations que la simple fonction de respirer est une jouissance. Les minutes du plus parfait bonheur, ce sont celles qui contiennent ainsi une inquiétude poignante et douce... »

Cette conversation, je la défigure, car elle n'était pas faite surtout de mots, mais de tout ce qui flottait dans les intervalles entre les mots. C'était comme un contact direct entre nous et avec ce qui ne peut pas s'exprimer, avec tout. Mais, après coup, on ne peut plus très bien concevoir ces choses. C'est comme une musique oubliée...

Ensuite, il me semble que ce fut longtemps après, il m'a parlé de pays lointains qu'il avait connus, d'une vie large et libre sous les grandes forêts équatoriales. Il y avait aussi, dans cette vie-là, des moments d'angoisse pareils à ceux que nous traversions. Il me racontait la poursuite de quelque bête puissante que l'on traque pendant des jours et qui tout à coup se retourne et fonce, ou le tournoiement dans un coude de rivière d'une pirogue qu'on ne maîtrise plus, et la jungle semble chavirer comme si l'axe de la terre se déplaçait.

« Mais pourquoi, disait-il, es-tu enthousiasmé par ces épisodes que je te raconte ? Il ne sont pas plus beaux que la minute que nous vivons, ils ne contiennent pas plus de mystère. Voici l'heure des coups de main, quand la nuit commence à être moins noire. Peut-être qu'avant que j'aie fini cette phrase...

— Non, criai-je, tais-toi. N'appelle pas cela...

— T'es-tu jamais trouvé, reprit-il tranquillement, en rase campagne, debout, devant une ligne ennemie toute scintillante de feux de mitrailleuses ? Ça claque partout sur le sol. On se sent dans un réseau de métal si serré qu'il semble impossible qu'il ne vous passe pas au travers. Alors on a l'impression d'être immatériel, et envie de rire. C'est cela qu'on appelle l'héroïsme. Ce n'est que cela.

— Mais alors, tu aimes la guerre ?

— Non, dit-il, je la hais. Tu n'as rien compris. C'est comme si tu disais que je désire la mort.

Il se leva et partit. Partit comme quelqu'un qu'on aurait insulté. Il faisait juste assez clair pour s'orienter, et il s'enfonça dans une tranchée à demi comblée par un long bombardement. Je voyais maintenant, au bord de mon trou, les herbes remuer sous le vent acide du matin, et plus loin un casque qui s'en allait au ras du sol, et je pensais : c'est une tortue... tortue... « dame Tortue... » La tête me tournait, mon corps n'était plus qu'une peau avec rien dedans. Mais on m'apporta un alcool qui sentait l'éther et nous pénétrait comme une lame froide et cuisante.

**

Cette nuit pleine de menaces et les jours terribles qui l'ont suivie, je les rappelle maintenant sans horreur à mon souvenir. Est-ce à la rencontre de cet Inconnu que j'ai dû l'état d'exaltation calme dans lequel je les ai traversés ? Le bonheur, en temps de guerre, c'est d'oublier qu'on est une petite machine mal tenue, de ne plus s'apercevoir de la vermine qui vous mange l'âme et le corps. Je n'étais au front que depuis peu, et mon enthousiasme des premiers jours n'avait été qu'une sorte de désespoir. Une troupe aguerrie est celle qui a acquis à la fois prudence et indifférence. Mais il faut aussi qu'elle ait réappris à aimer la vie,

car seuls ceux qui aiment la vie ne craignent pas de mourir.

A partir de ce jour je vécus dans la guerre comme un somnambule marche sur un toit. Je marchais ébloui par une grande vision, irréelle et nette, que je construisais. Car la Malaisie, évoquée dans le froid et les ténèbres par quelqu'un à qui elle apparaissait comme un rêve, bien qu'il y eût vécu dix ans, devenait au contraire une réalité pour moi. Je l'inventais. Je la voyais déjà dans tous ses détails, dont l'abondance et la précision m'empêchaient de sentir l'absurdité. Ma demeure était une hutte conique où l'on entrait comme dans la niche d'un chien. Avec des Malais à longues moustaches armés de sagaies et de poignards en tire-bouchon j'explorais une jungle tapissée de reptiles et constellée d'oiseaux-mouches.

Je savais désormais qu'une occasion de partir se présenterait. Il est inutile de vouloir avec force, pensai-je. Une volonté toujours tendue perd son élasticité. Il suffit d'être prêt à accueillir l'appel le plus vague de la destinée, et alors de réaliser l'avenir dans le fond de son cœur. Les événements s'arrangent ensuite. Ainsi je vivais dans une sorte de fatalisme actif, sans me cramponner à rien, mais les mains ouvertes pour être prêtes à saisir.

L'occasion se présenta. La guerre finie, je vins en Malaisie. J'y vécus trois ans sans retrouver l'homme qui m'avait donné le désir d'y vivre. Et voici que tout à coup il était là devant moi, comme une incarnation des disparus que l'on commémorait ce jour-là.

Il ne semblait pas me reconnaître et fit un mouvement pour sortir. Alors je courus :

— Pardon, Monsieur...

— Ah, dit-il, c'est toi, mon petit gars. Comme te

voilà cérémonieux... Appelle-moi « mon vieux » pour que je me sente jeune.

Il m'avait mis ses deux mains sur les épaules, et celle que j'avais tendue restait en l'air.

— « Mon vieux », dis-je, c'est que je ne suis pas même sûr de savoir ton nom... Rolain ?

Il me sembla qu'il acquiesçait, mais il n'avait répondu que par un petit froncement du visage et comme une étincelle dans son regard qui tapait droit entre mes yeux.

— As-tu reçu mes lettres ? Des lettres signées Lescale ?

— C'est possible, répondit-il. Je n'ouvre pas beaucoup de lettres...

Je fus désorienté, comme jadis. Il ajouta, comme pour s'excuser :

— Vois-tu, je ne vis pas tout à fait comme tout le monde. Ainsi aujourd'hui j'avais besoin de passer à la banque pour la paye des coolies, et j'arrive bêtement un jour de fête. Curieuse cérémonie... Mais je suis heureux d'avoir vu une chose extraordinaire : des Occidentaux immobiles et silencieux. Quel était leur but ?

— C'est l'anniversaire de l'armistice. C'est en l'honneur des morts.

— Ils avaient l'air bien crispés. Crois-tu qu'ils pensaient aux morts ?

— Oui, dis-je, ils ont pensé à avoir l'air d'y penser. J'en parle par expérience propre.

Il parut attristé et dit lentement :

— Anniversaire... Anniversaire... Comme on a peu de confiance dans la mémoire des hommes !

La plantation de Rolain domine le fleuve Sanggor à l'endroit où il fait une grande courbe pour déboucher dans la plaine alluvionnaire. La distance, de Kuala

Paya, n'est que d'une centaine de milles. Je lui offris de l'y reconduire en auto.

Ma vieille voiture ne lui fit pas grande impression. Achetée d'occasion, c'est pourtant le fruit de deux années d'économies. Ses organes tiennent ensemble par fils de fer et bouts de ficelle, mais une fois partie elle fonctionne par cœur. Nous arrivâmes victorieusement à la plantation dans un nuage de vapeur et un grand fracas.

Nous arrivâmes à une plantation invisible. Il n'y avait qu'un petit bungalow dans un petit jardin, sur une petite colline, tout cela perdu dans une immensité de jungle qui s'étendait jusqu'à l'horizon comme un océan houleux, écrasé vers le nord par la masse sombre des montagnes.

— Où est ta plantation ?

— Sur l'autre rive, dit Rolain. Du haut de cette vérandah on aperçoit, derrière un rideau d'arbres, la verdure plus claire des hévéas. Mais tu n'es pas ici pour inspecter une plantation d'hévéas... Viens.

Au lieu d'entrer dans le bungalow il traversa le jardin, puis la route, tourna dans un petit sentier dont on voyait à peine l'entrée et qui grimpait raide au flanc de la montagne.

Je le suivis. La jungle se referma sur nous.

Nous n'avions pas fait vingt pas que je m'arrêtais, étonné.

Habitant des plaines, je ne connaissais encore que ces marécageuses forêts où l'on ne peut marcher que dans l'eau jusqu'aux cuisses avec de grands efforts parce qu'on se prend les pieds dans l'enchevêtrement des racines, où le tronc des palmiers se hérisse de piquants et les lianes de crochets, forêts hostiles, silencieuses, qui semblent, en dehors des moustiques et des sangsues, interdites à tout être vivant.

J'ignorais la splendeur de la jungle des montagnes,

avec son sol roux parsemé de mousses, de fougères aux ardents reflets bleus, ses fûts blancs et lisses, ou bruns et rugueux, qui s'élancent à cinquante mètres tout droit, sans une branche. Cette jungle vit, respire, ronronne. On la sent pénétrée d'un bonheur trop profond pour n'être pas semblable à l'indifférence.

Elle m'accueillait comme une fourmi, elle m'absorbait comme une goutte de pluie. J'étais en elle et je la sentais inaccessible, je la contemplais sans la comprendre. Au delà de l'étroit cercle d'arbres qui limitait ma vision commençait le domaine immense du mystère, et même autour de moi, dans le jeu des ombres et des coulées de soleil, dans le froissement de palmes et le battement de feuilles que nul vent ne touche, dans une sorte d'agitation sourde aussi subtile que la circulation du sang sous la peau, je découvrais des mirages plus troublants que ceux du désert et sentais le frôlement de puissances inconnues.

Rolain s'était arrêté lui aussi, et silencieusement se tenait derrière moi comme s'il eût craint que sa vue me fût une distraction. Il savait que j'aurais préféré être seul. Je voulus le remercier de m'avoir compris et appuyai ma main à son bras.

Ce qui gêne dans la présence d'un être humain, c'est qu'elle vous fait éprouver qu'il est impossible et nécessaire d'exprimer ce que l'on ressent. Je pensais que ce geste me dispenserait de rien dire. Mais je m'aperçus qu'il exprimait plus que des mots. Je faisais semblant de regarder la jungle et ne regardais plus que dans le fond trouble de moi-même. Je ne savais comment retirer ma main. Il fallait rompre par une diversion le charme qui l'attachait.

— Je croyais que tu habitais sur ta plantation, dis-je à Rolain.

— Non, répondit-il, je l'ai quittée depuis peu. La guerre m'a dégoûté de tout ce qui est commandement

et obéissance. Je ne pouvais plus donner un ordre sans le juger futile ou inique. J'ai eu l'idée de vendre la plantation, mais c'est difficile en ce moment, ça n'a pas grande valeur. Et puis il me semble que ce serait vendre les coolies aussi...

Le sentier faisait de brusques crochets pour mieux escalader les pentes, utilisant parfois de grands troncs d'arbres couchés en travers d'un ravin. A mesure que nous avançions dans les profondeurs de la jungle ma première impression s'accentuait. Je ne voyais aucun être vivant, et pourtant je me sentais au cœur même d'une vie intense. Anomalie si saisissante que je comprenais mieux maintenant pourquoi les vieilles légendes ont peuplé les forêts d'êtres invisibles dont l'existence fait corps avec celle des plantes. Et comme le jour commençait à tomber je devinais que les présences mystérieuses allaient devenir plus réelles et nous enserrer de plus près avec l'ombre.

Mais voici au contraire qu'en face de nous une éclaircie se devinait. L'air circulait mieux entre les hautes branches et semblait les effacer peu à peu de la surface lisse du ciel comme il dissoudrait un nuage. Une neige de lumière pailletait le sous-bois. Rolain s'écarta pour me laisser le rejoindre et dit d'un ton un peu solennel :

— Voici ma « Maison des Palmes ».

Nous étions au bord d'une clairière, et je vis une maison malaise blottie, toute petite, au pied de deux grands arbres : un kompas au tronc si droit et si haut qu'il paraissait mince, un ara massif étendant jusqu'au bord de la jungle, comme pour en contenir l'assaut, les contreforts de ses racines. Tout le reste de la végétation avait été enlevé, mais en ménageant les palmes, et c'était comme une serre immense toute chatoyante de fines lamelles d'argent. Des touffes de bertams jaillissaient partout du sol en bouquets de feu d'artifice sous le ruissellement des sveltes nibongs.

C'était une maison comme en possèdent encore certains Rajahs qui tiennent à la tradition : toute en bois rouge et verni, avec vérandah à balustrade ajourée dont le motif se reproduisait au-dessus des portes et des cloisons, longues fenêtres basses coupées de barreaux sculptés, toit débordant qui s'évase par le bas avec la courbe des parois d'une tente. A l'intérieur, ni meubles, ni bibelots ; mais des nattes, des coussins, et de belles étoffes brodées d'or.

Un jeune Malais, torse et jambes nus, avec un sarong de soie moirée autour des reins, vint à l'appel de Rolain. Il avait encore la bonne figure ronde, qui s'ouvre à vous par de grands yeux naïfs, des gosses qu'on voit courir tout nus sous les cocotiers des kampongs.

— Smaïl, tu vas nous préparer le bain, les vêtements du soir, et un bon poulet au kari.

Première nuit au fond de la jungle...

Smaïl avait éteint les lampes. La nuit était noire. Couché près d'une fenêtre pour en avoir la fraîcheur, je ne distinguais pas son contour. Le silence autour de la Maison s'était changé en un calme murmure, comme d'un grand fleuve qui coule, avec des rumeurs au loin sur ses rives. Je me sentais perdu et bercé. Cela me rappelait ma première nuit à bord du paquebot qui m'avait amené. Mais l'impression de s'embarquer dans l'inconnu était maintenant plus profonde. Alors je me perdis peu à peu en un vague rêve où il me semblait retrouver le plaisir que nous avions eu, dans d'autres âges, à nous blottir dans des abris étroits.

Et plus tard j'entendis le réveil de la jungle, au moment où la lueur de la lune montante commence à s'y infiltrer. C'est fait de frôlement et cela monte comme une marée qui froisse le sable. On sent que s'agitent partout d'innombrables êtres furtifs. C'est un tumulte sans bruits. Mais parfois cela se précise. Ainsi, pendant

longtemps, deux appels clairs, comme des abois brefs, se répondirent. C'était un couple de panthères qui chassaient ensemble mais je l'ignorais alors et essayais vainement de déchiffrer cette étrange musique.

Je ne comprenais pas mieux ce qui maintenant remuait dans le long rectangle de la fenêtre. C'était plein de reflets contradictoires. Parfois je voyais nettement le tronc d'un palmier ; puis il s'effaçait pendant que je le regardais et reparaissait plus loin. Des formes singulières se dessinaient dans les taillis, une trompe d'éléphant qui se balançait, une tête immobile derrière les barreaux et dont les yeux m'épiaient. Je me sentais en sécurité, et pourtant j'éprouvais une sorte de trouble qui me rappelait l'émotion des enfants jouant à cache-cache dans les coins sombres. Me souvenant de certaines paroles de Rolain sur l'attrait de ce qui est mystérieux, je me disais en m'endormant : on croirait qu'il est venu habiter ici pour s'amuser à se faire peur.

— Tu as entendu tant de choses, tant de choses que ça ? Et tu n'as pas entendu le tapir. Il est venu pourtant cette nuit. Il a ronchonné et reniflé pendant une heure sous le bungalow. Il vient voir si on n'a pas oublié quelque morceau de savon... C'est un gourmet.

Il y avait en effet de larges empreintes autour de la cuisine.

— Mais, dis-je, si des éléphants passaient, est-ce qu'ils ne pourraient pas démolir ta maison ?

— Ils le pourraient, dit Rolain, j'espère qu'ils ne le voudraient pas. Je redoute moins l'intrusion des bêtes que celle des hommes les plus inoffensifs.

Nous prenions le thé sur la vérandah, au réveil, et nous jetions des peaux de bananes aux écureuils tricolores qui jouaient sur le tronc du grand kompas. Une bande de singes piaulait dans les branches. Il n'y avait autour de nous que des animaux familiers et des arbres normaux qui ne changent pas de place.

Le sommet d'un ravin venait aboutir devant la Maison, ouvrant une trouée profonde par où l'on voyait la chute des collines jusqu'à une ligne d'argent qui était la mer. Une belle fourrure de jungle enveloppait les croupes, un peu marquée seulement de minuscules plaques de gale aux endroits où les hommes grattent.

— La civilisation grimpe vers toi, dis-je, mais d'ici ses travaux paraissent bien futiles.

— Les hommes croient toujours, répondit-il, que leur civilisation est la vraie, la définitive, celle qui ne s'arrêtera plus. Certains admettent que des cataclysmes peuvent la contrarier. Personne ne remarque que toutes les civilisations finissent par périr d'ennui parce que l'idéal humain est changeant. Nous sommes dans l'âge de la mécanique. C'est très amusant, mais ça n'intéressera pas longtemps. On s'appliquera à des sciences plus subtiles. Il faut bien que les enfants grandissent... Cette jungle verra d'autres folies...

— Comme je suis heureux, Rolain, de t'avoir rencontré ! Depuis trois ans je n'avais pas parlé français. Quel bon bain pour l'esprit ! En quelques heures j'ai retrouvé mon passé, mon enfance... Oui, il me semble que je cause avec un ami d'enfance. Maintenant il faut que je te quitte. Me permettras-tu de revenir quelquefois ? Je suis libre le dimanche.

— Oui, dit Rolain, nous viendrons passer la journée ici.

— Comment ? Tu n'es pas toujours ici ?

— Je ne peux pas. C'est trop loin de la plantation. J'avais engagé un gérant. Il habitait mon ancien bungalow, celui que tu as vu, près de la rivière. C'était un métis. Stark. Tu le connais peut-être. Mais ça n'allait pas avec la main-d'œuvre. Tu sais ce que sont ces gens-là. Méprisants et trop familiers à la fois. Pas de tact, pas d'autorité. Brutaux. Ivres la moitié du temps. Je viens de le congédier. Cela m'oblige à quitter cette petite Maison des Palmes, que j'aimais, à retourner

là-bas... Dommage que tu ne sois pas libre. Je t'aurais proposé...

— Ah ! criai-je, j'accepte .. Je n'osais pas te le dire, mais j'ai peur d'être sans situation d'un jour à l'autre. Le caoutchouc, tu sais, se vend mal. On veut faire des économies, on trouve que je ne suis pas indispensable... Potter me défend comme il peut, mais ce n'est qu'un directeur de plantation, on le forcera à me congédier...

— Eh bien, dit Rolain, retourne chez Potter, explique-lui. Il sera très content. Reviens demain. Je compte sur toi.

Potter était un planteur de l'ancien type, un de ces coriaces pionniers du caoutchouc venus d'Australie ou d'Ecosse après un stage à Ceylan où ils avaient appris le métier à la bonne école dans les plantations de thé. Il était redouté des coolies, mais il les connaissait si bien, individuellement et quant à leur mentalité générale, qu'il ne risquait guère de commettre d'injustice. Il m'avait enseigné l'emploi du rotin, qu'il jugeait le moyen de correction le plus expéditif et le moins humiliant. « Car, disait-il, c'est mal situer la dignité des hommes que de la mettre dans la peau de leurs fesses. C'est pur matérialisme. La prison, voilà la seule peine avilissante. » Aussi continuait-il à user du rotin en dépit des lois, règlements, amendements, qui se faisaient de jour en jour plus sévères.

Jamais aucun de ses coolies n'avait porté plainte. C'est peut-être qu'il s'arrangeait toujours pour rencontrer la victime le lendemain. Alors il lui tapotait la tête et les épaules amicalement :

— Tu vois, espèce d'idiot, tu m'obliges à te battre. C'est bien mal de ta part. Crois-tu qu'un père aime battre ses enfants ? Mais tu es mon enfant et je te bats. La prochaine fois je t'arrache la peau.

Le coolie, plein de gratitude, répondait :

— Tu es mon père et ma mère.

Les choses ne s'arrangeaient pas si bien quand Potter avait rossé un charretier sur la grand'route. Il haïssait les charretiers parce qu'ils étaient toujours du mauvais côté de la route. D'ailleurs les routes n'étaient jamais assez larges pour sa façon de conduire. Après quelques hurlements il bloquait ses freins, sautait de sa voiture, saisissait le malheureux charretier par la barbe si c'était un Bengali, par son long fond de culotte si c'était un Chinois, et le sauçait dans le fossé pendant que les bœufs s'enfuyaient au grand trot. Souvent l'affaire en restait là. Mais de temps en temps on voyait arriver au bungalow de Potter un policier Malais porteur d'une assignation.

— Va-t'en, hurlait Potter du haut de sa vérandah.

Le Malais s'accroupissait au pied de l'escalier, roulait une cigarette, et toussait toutes les cinq minutes. A la fin Potter exaspéré par ce rappel insistant apparaissait au haut des marches, dardant des yeux féroces.

— Que le Tuan ne s'irrite pas, disait le Malais.

— All right, old chap, mais que le diable t'emporte.

Et Potter signait l'assignation.

— Mister Potter, disait le magistrat Barnley — qui était à d'autres moments Administrateur du District, trésorier, percepteur et je ne sais quoi, — c'est la troisième fois aujourd'hui que j'appelle votre affaire. Vous êtes toujours en retard.

— On ne peut pas circuler sur vos routes, grognait Potter, c'est plein de charrettes.

Potter plaidait coupable et ne donnait aucune explication afin que ce fût plus vite fini. Il était toujours condamné. Mais la lecture du jugement le mettait en fureur. Il ne pouvait s'empêcher de répondre : « Ce jugement est stupide » ou « Allez au diable avec vos lois et votre justice. »

Deux minutes après il s'entendait condamner à

cent dollars d'amende pour « outrages à la Cour ». Il recommençait à trépigner. Alors je tâchais de faire diversion en le tirant brusquement par la manche. De son côté Barnley se hâtait de lever la séance et de disparaître.

Nous retrouvions Barnley le plus souvent à l'entrée d'une petite boutique du village où l'on vendait des boissons.

— Whisky-soda ou bière ? disait-il en nous voyant passer.

— J'en ai assez de vos interrogatoires, répondait Potter. Magistrat de deux sous...

Barnley avait son bon sourire placide.

— Allez-y, Potter, c'est le moment. Vous pouvez m'insulter. Soulagez votre pauvre cœur.

— Bah ! Quand vous n'êtes plus sur votre tréteau avec vos grands airs, il n'y a plus de plaisir à vous dire combien je vous méprise.

Et Potter s'asseyait, découragé, dans la boutique.

— Pour moi ce sera un whisky-soda, soupirait-il. Long et bien tassé.

Je revins en hâte de chez Rolain pour annoncer à Potter la grande nouvelle : une autre situation s'offrait à moi, et il allait pouvoir étancher le désir d'économie de sa Compagnie.

Je le trouvai finissant de payer ses coolies. L'importante cérémonie de la paye avait chaque mois pour théâtre l'estrade du magasin au riz. Assis devant une petite table, Potter dominait de cette estrade une foule accroupie et toute transie sous ses regards sombres. Il était infailliblement de mauvaise humeur ce jour-là. C'est qu'il revenait de la ville, où l'on rencontre de vieilles connaissances, et alors on s'attarde un peu trop au bar du Club... « Ils ont fait tant de vœux pour

ma santé, disait-il, que j'en suis malade. Eux aussi. Et je fais des vœux pour qu'ils en crèvent. »

J'entendis en arrivant de grands éclats de voix. Un coolie venait de demander un congé pour aller à l'enterrement de sa mère.

— Ta mère meurt trop, criait Potter. C'est une manie.

— Le coolie, qui était un audacieux, déclara qu'il donnait préavis et qu'il quitterait la plantation à la fin du mois.

Potter descendit sur lui comme un vautour et lui appliqua quelques coups de rotin. Puis, tout à coup :

— Damn ! Moi qui ne sais comment réduire ma main-d'œuvre... Imbécile que je suis !

Il rappela le coolie.

— Tiens, pars tout de suite. Va enterrer ta dixième mère. Et puis n'oublie pas d'aller chez l'Inspecteur du Travail lui dire que je t'ai battu parce que tu donnais préavis con-for-mé-ment-à-la-loi.

Mais le coolie n'est jamais parti.

Un autre avait mérité un châtiment exemplaire.

— Ta faute est grave, dit Potter. Trop grave pour le rotin. Je te « coupe » cinq dollars.

Il lui reprit un billet de cinq dollars dans la main.

— Tu crois que je vais le garder pour moi ? Non. Je n'ai pas le droit de le garder. Mais tu n'as pas le droit de le recevoir. Alors... vois la terrible conséquence de ta conduite...

Et frottant une allumette, il mit le feu au billet.

L'homme, que l'amende n'avait pas trop affecté, voyant cette chose précieuse s'en aller dans le néant, cette évaporation de tant de bonnes pintes de vin de palme, cette mort de tant de poulets qui n'ont même pas vécu, haletait d'émotion, les mains tendues, et de la foule monta la rumeur qui suit les grandes catastrophes.

— Comment ? Vous aussi, Lescale, vous venez me donner préavis ? Quelle brute ingrate vous êtes !... Mais je ne peux pas accepter ça. Vous paierez une indemnité à la Compagnie...

J'aurais dû m'attendre à cet aboiement de vieux chien de garde. Car Potter, qui ne pouvait pas recevoir une lettre de son Agence sans grincer des dents et qui appelait son Conseil d'Administration « ce joli banc de requins », était au fond le seul qui prît réellement à cœur les intérêts d'une affaire dont il tirait juste de quoi vivre. Ses Agents de Kuala Paya le savaient bien, et faisaient bon accueil aux bordées d'injures de ce rebelle fidèle.

— Très bien, dis-je, je reste. Mais si on me congédie je ferai un procès... Savez-vous que j'ai droit à une augmentation au premier Janvier ?

Il me regarda comme si j'étais une limace.

— Ne dites pas de bêtises. Vous savez bien que j'ai accepté une réduction, moi... Le toupet de ces petits fœtus de jeunes planteurs ! Où est mon rotin ?

Nous arrivions à son bungalow. Il s'assit d'un air las et se prit la tête à deux mains.

— Alors, c'est chez Rolain que vous voulez aller ? Un drôle de type. La guerre lui a brouillé les idées. C'était pourtant un rude, un vrai planteur — comme vous ne le serez jamais, — et qui n'avait peur de rien. Mais je ne lui pardonne pas d'avoir renversé toutes mes notions sur le caractère des Français. Enfin méfiez-vous de ces gens dont on ne peut jamais savoir s'ils sont trop froids ou trop chauds.

Il appela le boy.

— Apporte la dernière bouteille de champagne... Rien n'est meilleur que le champagne pour hâter la convalescence d'un accès de whisky. Nous allons boire à vos succès comme Directeur de plantation. Directeur

de Bukit Sampah Estate ! Here's to you, old man... Le diable emporte ces damnés Agents qui ne veulent plus que j'aie un assistant ! Mais vous savez que je vous aurais gardé tout de même, n'est-ce pas ? Nous pouvions très bien vivre sur ma paye... Allons, au revoir, Dieu vous bénisse...

Dès mon arrivée à Bukit Sampah, je fus tout absorbé par mon travail de directeur de plantation. Il fallait d'abord apprendre à connaître le nom de cent cinquante coolies tamils et des Kanganis qui sont leurs chefs, le caractère, la valeur, la caste de chacun, puis débrouiller tout l'enchevêtrement des parentés.

Heureux d'avoir enfin un royaume à gouverner seul, j'avais hâte de révéler mes petits talents et d'appliquer mes petites théories. Tout nouveau Directeur de plantation se plaît à démolir les institutions les plus chères à son prédécesseur. Il faut montrer qu'on peut faire mieux que lui. Ses méthodes étaient mauvaises. Ses favoris tombent en disgrâce. Ceux-ci, d'ailleurs, l'ont souvent méritée, comme ils avaient mérité leur élévation.

La plantation n'avait pas trop souffert des efforts de mon prédécesseur, et je la trouvai en assez bon état. En revanche, le bungalow nécessita de gros travaux de défrichement. Je recueillais l'héritage d'un amas de boîtes de conserves vides, culs de bouteilles, et vieux numéros de la *Vie parisienne*. La maison, comme ses environs, en était toute semée. Sous ces objets s'embusquaient des blattes dont on voyait remuer les antennes soupçonneuses, et qui soudain fuyaient en de brusques circuits à travers le plancher. Les matelas étaient moisis et pleins de punaises, et je me grattai jusqu'au sang pendant huit jours.

Quand tout eut été bien enduit de pétrole, j'eus presque envie d'y mettre le feu. Mais déjà la maison n'était plus reconnaissable, et je m'aperçus bientôt

qu'elle ne manquait ni d'agrément ni de confort.

Le boy-cuisinier de Stark avait demandé à rester à mon service, et je l'avais engagé parce qu'il était là et que je ne voyais nulle différence entre un Chinois et tout autre Chinois. Mais s'ils sont naturellement soigneux, les Chinois sont surtout routiniers. Mis dans le désordre et la crasse, ils savent les cultiver avec une conscience méticuleuse. Il me fallut refaire l'éducation en propreté de Ha Hek, qui se montra bon élève, intelligent, docile, pas paresseux. Il n'avait qu'un vice, d'ailleurs le plus bénin, l'opium.

Ensuite je lui enseignai l'art culinaire. Sa cuisine manquait de variété. Il savait faire frire au saindoux les sardines à l'huile, couper des oignons en rondelles sur du saumon de conserve, et faire des boulettes avec n'importe quoi, mais de telle sorte qu'il me fût impossible de discerner avec quoi. Comme légumes, il ne connaissait que ces gros petits pois des conserves anglaises, teints en vert cru, aussi durs que des crottes de chèvres, et cuits secs. Ça claquait sur les assiettes comme de la mitraille.

Il préparait dès le matin tous les plats du jour, voire du lendemain. Il n'y avait plus qu'à les réchauffer ensuite. Aussi pouvait-on arriver à toute heure du jour ou de la nuit et crier « Makan » : au bout de cinq minutes un repas complet était sur la table. Ce système avait du bon, car il m'arrivait de partir le matin avant le jour et de ne rentrer qu'à trois ou quatre heures du soir, affamé.

J'avais la prétention de manger des quartiers de viande, du poulet indubitable, cuit dans sa peau, des légumes frais, et d'autres fruits que des bananes. Ha Hek s'y résigna. Chaque semaine il appareilla, en charrette à bœufs, à la recherche de toutes ces denrées. Il construisit un petit enclos pour les poules, et je fis piocher au pied de la colline, par les coolies de la plan-

tation, un beau carré de terre pour y établir des cultures potagères.

Ainsi l'existence matérielle s'organisait.

Les premiers temps d'une nouvelle phase de la vie, comme les premiers âges des civilisations, gardent dans le souvenir le prestige des choses légendaires. L'odeur de bois et de moisissure de ma maison, que je respirais avec indifférence, je sais maintenant qu'elle était un parfum précieux. Elle me rappelle celui d'un ancien jeu de quilles avec lequel je ne crois pas avoir jamais joué, et qui est pourtant le cadeau le plus mémorable que j'aie reçu. Le nettoyage du bungalow et une meilleure aération dissipèrent cette odeur dont j'ai pris conscience après qu'elle se fût évaporée.

Mon stage chez Potter m'avait habitué à la Malaisie. J'avais cessé de la voir avec des yeux écarquillés qui regardent sans comprendre : je la comprenais un peu et commençais à la regarder moins. La possession dégrise, jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'on est soi-même possédé.

A Bukit Sampah je découvris une Malaisie toute neuve, qui se laissait prendre, ou que je savais mieux prendre. Je n'éprouvais plus le trouble d'une première initiation, mais la joie calme qui doit être celle d'un amour lucide. Du haut de ma colline je discernais, sous l'épaisseur du manteau de jungle, la structure réelle du pays, son ossature et ses muscles. Sa personnalité se dégageait. Je commençais à lire en son âme sauvage. Auprès du vaste développement des pentes boisées, la plaine, avec ses plantations, ses villages, sa bordure de palétuviers, n'était plus qu'une parenthèse entre la courbe du fleuve et l'arc mince de la mer. Les marécages de la côte ne sont pas la vraie Malaisie, mais seulement la déjection de ses montagnes. Il m'avait fallu sortir de cette litière pour contempler enfin le grand corps vierge endormi sous le soleil.

Les plantations qui me semblaient si grandes, pensais-je, les voici, petits déserts dans une oasis illimitée. Rolain a raison : il suffirait d'une courte inattention des hommes. La jungle confisquerait leur pacotille végétale, hévéas importés du Brésil, palmiers à huiel d'Afrique ; elle ajouterait la vanille à sa collection d'orchidées, et à sa parure les bougainvilléeas, les flamboyants...

Les rumeurs humaines ne venaient que comme de courts intermèdes dans le concert des choses. De la plantation, en contre-bas dans un coude de la rivière, montait le matin l'appel de la trompe qui réveille les femmes pour la cuisson du riz. Un peu plus tard un second appel rassemblait les coolies au travail. Parfois, leur tâche terminée, ils battaient leurs tamtams et chantaient jusqu'à la nuit. Une charrette passait lentement sur la route. J'entendais le grincement des roues et quelques phrases d'une mélopée somnolente, coupée de longs silences, comme d'un homme qui divague dans un rêve.

Je dormais toujours toutes fenêtres ouvertes. Le premier son de trompe m'éveillait, mais je restais étendu, attendant le jour, écoutant.

C'est l'heure la plus silencieuse. Les fauves fatigués vont boire aux sources et se gîter. Le peuple des bêtes qui vivent au soleil ne bouge pas encore.

Il y a un moment où rien ne laisse deviner l'approche du matin, et soudain une petite brise, qui semble sortir du sol, frôle les feuilles avec le bruit d'un rideau qui se lève. Et aussitôt voici le « Te-Te-goh », l'oiseau des crépuscules, qui sème dans l'air ses trois notes claires : une note piquée, deux notes liées dont la dernière retombe, file et s'efface comme une étincelle. Tet ! Te-goooh... Il n'a droit, matin et soir, qu'à quelques minutes de chasse entre l'obscurité vide d'insectes et la lumière qui lui brûle les yeux. Mais il est si heureux qu'il chante toutes ses captures, et sa voix me dessine

dans le ciel ses arabesques invisibles. D'autres oiseaux, peu à peu, interviennent. Manifestations timides, on se siffle, on s'appelle. Puis les ritournelles se précisent. Chaque instrument a son refrain préféré. Bientôt les rythmes se mêlent, l'orchestre au complet vibre et module, orchestre léger de xylophones, fifres et pipeaux, et parfois un petit tour de crécelle, un petit coup sur un tambourin...

Mais tout ce babil naïf et un peu désordonné des oiseaux n'est qu'un prélude. Des voix plus sonores se détachent des cîmes lointaines. Le son est flûté, mais plein et souple, comme d'une flûte qui aurait le calibre d'un tuyau d'orgue et posséderait toutes les ressources de glissement, du grave à l'aigu, du violoncelle. Un chœur nombreux s'organise. A mesure que croît la lumière et que les brouillards du matin s'évaporent, un long crescendo d'interrogations de plus en plus hautes, rapides, passionnées, s'élève. Et quand le soleil jaillit enfin des montagnes, cela s'épanouit en une longue acclamation. C'est l'hymne grandiose des singes gibbons.

Un sentiment qui s'exprime si haut s'use vite. La gloire que le public a acclamée peut s'affirmer : on le constate, et puis on l'oublie. Quelques reprises d'enthousiasme, des compliments isolés. Bientôt le soleil règne sur du silence. Mais alors on distingue un murmure plus discret, l'accent d'une délectation plus fine. On dirait la résonnance même des ondes lumineuses. La gloire n'a plus besoin de louanges, elle est dans le cœur des choses. Tout le jour la jungle vibrera des trilles lents des cigales.

J'entendrai encore par moments le loriot gazouillard qui croit tout prouver en répétant dix fois sans arrêt la même phrase ou la gamme spirituelle du merle noir et blanc qui ressemble à une petite pie. Le grand toucan passera en braillant, suivi de sa femelle, — ménage uni qui ne s'aime que dans l'invective. Mais l'oiseau le

plus persévérant est celui qui n'a rien d'intéressant à dire. Où que l'on soit il est toujours loin, mais toujours on entend son interminable « takout-takout-takout... »

A l'heure où le ciel verdit, comme à la fin d'une symphonie le rappel de thèmes déjà périmés, il y a une courte recrudescence de cris d'oiseaux qui ont un peu envie de dormir. Et le Te-te-goh ramène les ténèbres.

Mais en raison des pluies il s'élève alors de la rivière gonflée un chant confus comme le bouillonnement d'une chaudière. Les grenouilles en extase font leur prière du soir.

Il pleut beaucoup, en Malaisie, mais on n'y connaît pas de jours maussades. Le ciel exulte, ou pleure à très chaudes larmes.

Souvent, le soir, vers quatre heures, un voile noir bien tendu monte de l'horizon. Si tendu qu'en passant sur nos têtes il se déchire et s'effiloche. Alors on entend le vent venir, et la pluie traîne sur les plaines derrière lui comme un vent plus lourd qui gronde. Tout à coup les stores battent, le toit crépite, l'univers rayé disparaît. La maison, isolée dans une nappe d'eau mouvante, est comme un sous-marin qui remonterait vite à la surface.

Cela dure une heure ou deux, puis le bas du voile se lève et découvre un soleil irrité. La terre plus rouge fume, les verdures plus dorées se détachent en masses lourdes, aux contours nets, sur le fond d'outre-mer du nuage en fuite.

La Malaisie se contente de ce bain presque quotidien, et le reste du temps fait une cure solaire. Mais il lui arrive, en saison des pluies, de prendre un tub au réveil. De jeunes planteurs sans scrupules s'en réjouissent : pluie du matin, c'est jour de congé. Car les hévéas, vaches maniaques, ne se laissent traire que le matin. Dès qu'il fait chaud le lait ne coule plus. Mais si les troncs sont mouillés il coule trop et se répand sur le sol.

Quand le temps était incertain, un Kangani venait

de bonne heure au bungalow prendre des ordres. Je descendais avec lui au terre-plein où se faisait l'appel, devant les cases. Les coolies attendaient, alignés, les « saigneurs » d'un côté, les sarcleurs de l'autre, et, un peu à l'écart, le petit groupe honteux des femmes de condition impure. Il fallait prendre une décision. Je consultais le ciel d'un air compétent, j'allais tâter les écorces des arbres. Parfois, la saignée commencée, venait une averse subite. On voyait courir partout les coolies affolés, récoltant dans leurs seaux le latex qui débordait des godets. J'essayais de mettre un peu d'ordre dans cette panique.

L'équipe des sarcleurs demandait beaucoup de surveillance, car en cette saison il pousse trois mauvaises herbes pendant qu'on en arrache une. Dans cette équipe se trouvait réuni tout le rebut de la population : les vieillards, les femmes, les enfants. On y rivalisait de paresse et de frivolité.

Elle avait pour chef le plus âgé des kanganis, homme parfaitement bon et apathique, jouissant du respect indulgent de la tribu entière. C'était une sorte de grand-père de tout le monde. Seul il avait le droit de s'abriter sous un parapluie, dont il ne se servait, de peur de l'abîmer, que lorsqu'il ne pleuvait pas. C'était l'insigne de sa majesté. Il n'abaissait ce dais qu'en ma présence et montrait un visage de nèfle blette, une poitrine cousue de fil blanc, un ventre plat, brun, finement plissé, comme une gaufre trop cuite. Il s'appelait Sinnamuttu, « petite perle ».

La présence des sarcleurs se signalait au loin par un caquetage incessant que Sinnamuttu, sortant de son rêve, coupait de temps à autre, sans l'interrompre d'un cri enroué : « Pésâthé, pésâthé. » Silence, silence.

Dès que j'étais repéré, tout le monde se taisait, sauf Sinnamuttu qui continuait, dans le silence, à conseiller le silence.

Je voyais souvent passer près du bungalow, vers le soir, Karuppan, le « jardinier » tamil de Rolain. C'était un jardinier sans jardin, qui n'avait pour mission que d'empêcher la jungle d'envahir la clairière. Entre-temps il portait l'eau et allait au village acheter des provisions.

Il était toujours suivi de sa femme, qui se tenait respectueusement à vingt pas en arrière, comme il convient. C'était la plus belle femme de la plantation, svelte, mais vigoureuse, et la démarche d'une reine.

Je remarquai qu'ils faisaient un détour inutile en rentrant à leur case. Ce détour les amenait en vue de mon bungalow. En m'apercevant, la belle Palaniaï détournait la tête ou se cachait à moitié le visage, mais laissait paraître un sein négligent...

Un jour, je lui fis signe. Elle hâta le pas et disparut derrière la haie d'hibiscus.

Je ne pouvais la voir, mais il y avait entre les branches, un peu plus loin, de petits vides par où l'on apercevait le vert tendre de l'herbe. Je les fixai un moment, ils ne s'obstruèrent pas : elle m'épiait. Je fis le tour par la cuisine et la surpris.

Une courte fuite. Je la saisis par les poignets. Elle les agitait de secousses sans force. Ses bracelets tintaient doucement. Son visage détourné s'enfonçait dans son épaule, et elle fermait les yeux. Je cueillis une fleur d'hibiscus et la mis dans sa chevelure noire et lustrée qui avait des reflets violets, comme on n'en voit, sur les cheveux des femmes, que dans les églises.

Je vis que ses yeux fermés regardaient du côté de la cuisine. Ce n'était pas d'être vue par son époux qui l'inquiétait, mais par mon boy. Elle se laissa conduire jusqu'à ma chambre. En passant devant la glace elle appuya sur la fleur d'hibiscus qui allait se détacher. Elle s'assit sur mon lit pendant que j'allais fermer la sorte.

— N'aie pas peur, n'aie pas peur, disais-je, mais elle ne semblait rien craindre ; et elle aidait mes mains

malhabiles et troublées à la détortiller des six mètres d'étoffe bleue qui la drapaient.

Palaniaï passait presque chaque jour, la tête ornée des objets qu'elle venait d'acheter au village, régime de bananes, écuelle ou bouteille, les bras ballants, les yeux baissés. Elle ne semblait rien voir, et entrait au moindre signe.

J'aimais à caresser longuement ses beaux bras, et cette ceinture de peau brune que laisse à nu, entre les hanches et les seins, le costume des femmes hindoues. Je m'étonnais du contraste entre la couleur chaude de la peau et son contact frais. Elle se laissait flatter comme une pouliche docile et levait vers moi de grands yeux profonds et vides. N'ayant aucune pudeur elle n'était aucunement impudique. Elle me prodiguait avec simplicité un plaisir plein d'innocence. Une femme n'est qu'une friandise, sucrée ou acidulée, et plus ou moins bien présentée. Le bonbon de choix que m'offrait la Malaisie de la part de l'Inde ressemblait à ces chocolats roulés dans des papillotes multicolores et qui contiennent une liqueur doucereuse.

Les visites de Palaniaï étaient brèves. Elle avait toujours de bonnes raisons pour repartir au plus tôt. Elle consentait pourtant, si j'insistais beaucoup, à rester parfois jusqu'au lendemain. Mais dès que je m'endormais elle disparaissait, et je la retrouvais couchée à terre à côté de mon lit, comme si elle eût jugé indécent de dormir auprès de moi. Elle laissait après elle une odeur sauvagine et musquée, un peu affadie par l'huile de coco, qui me faisait faire des rêves insolites.

Le matin, je l'aidais à s'habiller de la longue pièce d'étoffe qui étaient son seul vêtement. Il faut d'abord en plisser la moitié entre ses doigts, et cela fait une sorte d'éventail fermé que l'on applique sur la hanche droite. Le reste fait deux fois le tour de la taille, très

serré, puis enveloppe la poitrine, passant en diagonale sur l'épaule gauche. Le liseré d'or de la bordure retombe de biais par devant jusqu'aux chevilles.

Habillée, recoiffée, elle s'attardait encore quelques instants, comme par politesse. Elle aimait à toucher mes objets de toilette, mais apportait à cet examen une prudence inspirée par le respect et peut-être fortifiée par le flacon d'ammoniaque. Et tout à coup elle me demandait la permission de partir.

Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle ne me demandât jamais autre chose et qu'elle ne fît pas même allusion, quand je m'amusais à regarder ses bijoux, à ceux qui lui manquaient encore. Ses bras et ses chevilles étaient chargés d'anneaux, mais disparates et de valeur trop inégale. Si d'un côté de son visage se balançait sur l'épaule un lourd cercle à pendeloques d'argent qui ressemblait à un torque gaulois, l'autre côté ne montrait qu'une rondelle d'oreille autour d'un bouchon provisoire. Cette injustice se compensait du côté de l'oreille pauvre, par une minuscule fleur d'or piquée sur l'aile de la narine. Mais j'eusse aimé voir luire, au bout de ce petit nez droit, comme une tremblante roupie, une de ces gemmes légères qui attirent le regard vers la finesse des lèvres et la fraîcheur des dents.

Je retrouvai justement une pierre de lune que j'avais achetée en passant à Colombo pour une amie laissée en France. Mais cette amie était loin. Mon désir de lui envoyer ce joyau s'était changé en intention de le lui rapporter quelque jour, et maintenant il gisait oublié parmi des boutons de culotte. Palaniaï le prit avec plaisir. Elle le posait sur sa main, dont la couleur foncée avivait la mouvante lueur bleue dans la pierre, puis le regardait par transparence, étonnée de voir la lueur disparaître comme si cette goutte de ciel se fût perdue dans le ciel.

J'aurais voulu prolonger encore l'épreuve de désin-

tressement de Palaniai. Mais ce premier cadeau me condamnant à ne jamais savoir si elle ne venait chez moi qu'attirée par ma beauté je n'avais plus que des raisons pour lui en faire d'autres. Mon goût de la symétrie lui valut une boucle d'oreille semblable à la première. Puis, comme j'avais remarqué, parmi les petits objets qu'elle roulait avec soin dans les plis de son vêtement, un tesson de ce qui avait pu être un miroir, je lui offris une glace où elle pût voir son visage tout entier. Car elle n'en avait jamais vu, ailleurs que dans les puits, que des tranches.

La générosité incite à la jalousie. Plus les cadeaux sont acceptés avec plaisir, plus on regrette de les avoir faits. Ils vous éclipsent. Palaniai devenait vénale, je la méprisais un peu, je m'y attachais davantage. Je fis quelques allusions à Stark. Elle ne comprit pas d'abord, puis protesta avec une indignation qui paraissait sincère. Mais quand je prononçai le nom de Rolain, elle joignit les mains dans un geste d'adoration.

Il arriva que Ha Hek nous surprit innocemment quand nous étions ensemble. Palaniai, qui était nue, se renfrogna contre une cloison, mais une cloison blanchie à la chaux où elle faisait une tâche aussi peu discrète que mouche en lait. Ha Hek cependant passa près d'elle comme si elle eût été invisible. Il avait une façon impersonnelle d'agir qui m'avait habitué à le regarder moins comme un être vivant que comme un automate. Mais je m'aperçus un jour de sa désapprobation en le voyant sentir mon oreiller d'un nez un peu rechigné.

Un des articles les plus sévères du code moral de Potter était qu'un planteur ne doit pas « toucher » à sa main-d'œuvre féminine. « Ce n'est pas que l'on risque de mécontenter beaucoup les coolies, mais cela pourrait nuire à votre impartialité. » En tous cas Potter semblait penser que cette règle était de rigueur tant qu'on

n'avait pas acquis une expérience égale à la sienne... Je concluais qu'en attendant il faut réserver ses attentions aux femmes des plantations voisines.

L'idée que mon aventure avec Palaniaï, si tôt après mon arrivée, pourrait déplaire à Rolain, m'était pénible. Je décidai de lui en parler. Puis, comme il ne venait jamais, cette résolution s'émoussa. Je n'étais pas sans excuse : la solitude, — et pas de plantations voisines... Enfin Palaniaï, bien que peu bavarde, me rapportait de temps en temps quelques potins. Je me persuadai vite que je ne l'accueillais la nuit que dans un but utile et louable, en bon planteur qui ne doit rien épargner pour savoir ce qui se passe dans son domaine.

Les femmes indigènes admises en secret dans la demeure du Maître s'y dissimulent d'habitude avec assez d'ostentation pour que nul n'ignore leur gloire. Elles savent bientôt calculer les angles de réflection des glaces. Au besoin un cri d'alarme leur échappe au moment voulu. Palaniaï, au contraire, était discrète. Je pensai d'abord qu'elle jugeait inutile de prouver l'évidence. Je croyais notre intrigue connue de tous les coolies. Karuppan en tous cas ne pouvait l'ignorer. Mais comme elle continuait à prendre mille précautions subtiles pour n'être pas vue, je commençai à faire mille suppositions subtiles pour me les expliquer. Puis je me dis qu'elle était une maniaque de la cachotterie, — comme ces gens qui n'ont toute leur vie que deux préoccupations évidentes, dont l'une est de cacher l'autre.

La vérité était simple, mais je ne l'aurais jamais découverte. Elle ne me fut révélée que plus tard, par un mot de Rolain : « Karuppan et Palaniaï, c'est un ménage d'amoureux... »

Cela me fit d'abord sourire. Il me regarda et comprit.

— Toi ? dit-il. Pour eux, tu ne comptes pas. Tu es hors caste. Palaniaï ne t'apporte qu'une offrande pro-

pitiatoire, et Karuppan ne s'en affecte pas plus que ces hommes de l'antiquité qui ne refusaient pas leur épouse à quelque dieu friand de mortelles.

— Mais alors pourquoi se cacher ?

— Justement parce qu'elle ne t'aime pas et ne veut pas qu'on le suppose. L'amour aime à se montrer. Quand il se dissimule, c'est que des mœurs contraires à la nature l'oppriment.

Je reconnaissais déjà, à beaucoup d'indices qui me revenaient à l'esprit, que Rolain avait raison. Mais j'étais plus vexé que flatté de jouer ce rôle de divinité peu prisée.

— Ce qui me paraît contraire à la nature, dis-je, c'est de céder sa femme qu'on aime à quelqu'un qu'elle n'aime pas pour en tirer profit.

— Je ne crois pas, répondit Rolain, qu'il y ait tant de calcul dans tout cela. Karuppan est peut-être plus spiritualiste que toi. Il sait que son épouse est toute à lui. Trouves-tu plus raisonnables ces maris qui abandonnent l'âme de leurs femmes à toutes les influences, et ne s'émeuvent que si le corps, à son tour, les abandonne ?

— Mais enfin, le corps, ce n'est pas sans importance. Penses-tu à l'enfant qui peut naître ?

Rolain réfléchit un moment.

— Oui, voilà le seul argument. L'enfant... La jalousie, c'est toujours l'instinct de reproduction. Tous ces amants torturés qui croient ne pas vouloir d'enfants, ce sont les milliards d'enfants dans les profondeurs de leurs moelles, qui les chatouillent. Leur fièvre est un travail de germes, comme la malaria. Mais si Palaniaï a un enfant il ne sera pas de toi.

— Qu'en sais-tu ? dis-je.

— Il ne sera pas de toi tant qu'elle n'en voudra pas. Mais j'ignore ses secrets.

Il ajouta, après un silence :

— J'ignore encore la plupart des secrets des Orientaux...

Les Orientaux cultivés éprouvent à notre contact la même impression que nous à celui des Anglo-Saxons d'Amérique : ils voient des enfants précoces, despotiques, mal élevés et naïvement épris d'eux-mêmes, qui montrent beaucoup d'imagination dans leurs jeux pas toujours innocents.

Nous conservons notre prestige chez les peuples déchus. Cette antique race Tamile, fatiguée par des siècles de misère et que la famine fait émigrer en Malaisie, retrouve auprès de nous des notions oubliées, — comme les vieillards en enfance prennent plaisir à se faire relire par les jeunes générations les manuels d'écolier et les livres de la bibliothèque rose. Nous apportons à ces peuples notre savoir récent, nos trouvailles ingénieuses et nos contes de fées. Nous les tyrannisons avec un égoïsme inconscient. Ils répondent à notre condescendance par une aveugle admiration.

Il arrive aussi qu'on nous juge insupportables. Car les vieillards qui n'adorent pas les enfants les haïssent.

Je comprenais d'instinct le caractère des Tamils. Il ressemble au nôtre. Nous sommes de la même famille. Insouciants, loquaces, excitables et dociles, ils me rappelaient mes camarades de guerre.

Je constatais chaque jour combien il est facile de se faire obéir de bonne grâce quand on possède un petit galon ou seulement une couleur de peau qui vous distingue. Pour être adoré des hommes il suffit de les aimer un peu.

Le système de gouvernement de Stark avait eu pour base la méfiance : il présupposait la paresse, l'insubordination, l'ivrognerie, la discorde, prétendait les combattre et ne réussissait qu'à y ajouter la ruse, le mensonge, le mauvais vouloir. L'abondance des lois et règlements étouffe la notion du bien et du mal. On ne

recherche plus que son intérêt personnel. Rien n'a d'importance, que de n'être pas puni. La plantation était un état « surgouverné », comme le sont aujourd'hui tous les états Européens, la main-d'œuvre une armée démoralisée par la discipline.

Comme j'étais allé causer de ces choses avec Rolain et lui demander conseil, il me cita le précepte du vieux Lao Tse : « On devrait gouverner un grand empire avec autant de simplicité que l'on fait cuire un petit poisson. »

Je ne gouvernais pas un grand empire. Ma tâche était facile. Petit à petit je vis revenir la confiance et l'émulation. Sans renoncer au rotin, j'en usai rarement, et jamais tant que je ressentais de la colère. Les coolies crurent en ma justice. Je pouvais dire à l'un deux : « Tu viendras demain au bungalow, tu apporteras un rotin, je te rosserai. » Il venait, je le rossais.

Je fis quelques miracles, qui accrurent mon prestige. Cela « pose » une morale nouvelle. Je saisissais à pleines mains, quand ils étaient de taille discrète, des pythons, serpents que les coolies supposent très redoutables. Je guéris au sérum Calmette un homme mordu par un cobra et pour lequel sa femme, qui se plaignait souvent de lui, avait déjà entonné le chant de la mort : cette litanie de louanges, aiguë et sanglotante, que toute Tamile sait improviser, et qui fait moins honneur aux vertus des maris qu'à l'imagination des femmes et à leur présence d'esprit dans la douleur. Enfin je rendis la sobriété à un ivrogne, instantanément, avec un petit verre d'ammoniaque. C'est ce miracle qui fit le plus d'effet.

Rolain vint aux fêtes rituelles du Ti-Vali. Le temple était décoré de guirlandes et de franges en feuilles de cocotier, où se balançaient des petits oiseaux tressés. On nous mit d'épais colliers de fleurs. On nous arrosa copieusement d'essence de rose. On cassa des noix de coco devant les idoles rutilantes et la pierre modeste

qui représente le dieu des parias. On baptisa de l'eau de ces noix les chèvres effarées, puis on les immola. Un homme tenait les cornes, un autre les pattes de derrière. Le sacrificateur, d'un seul élan, tranchait le cou. Les corps ruaient dans des jets de sang, et les têtes, sur le sol, bêlaient sans voix.

Et le second jour, comme j'étais chez Rolain, nous vîmes monter à travers la pénombre de la jungle un cortège nombreux, et soudain jaillirent de la lisière une mitraille de tam-tams et les flèches stridentes des trompettes. Une foule heureuse s'éparpillait sous les palmes. La clairière s'animait de couleurs nouvelles, devenait un jardin fleuri. Le beau Mukkan, vêtu seulement d'un court pagne écarlate, tenait en équilibre sur sa tête un large plateau de cuivre où étaient les offrandes: quartiers de chèvre, bananes, pamplemousses, petits citrons verts qui portent bonheur, et les bouteilles de bière et de gin sans lesquelles on semble croire que ce bonheur, chez les Européens, serait incomplet. Nous fûmes encore inondés de parfums.

Le concert s'organisait. Les tambourineurs tapaient les tam-tams de leurs doigts secs. L'homme à la trompette, la face et les yeux dilatés, louchait sur son instrument. Des bayadères dansèrent, aussi belles que Palaniaï, mais d'une grâce plus souple et plus vive, en qui j'eus de la peine à reconnaître ces adolescents que je voyais chaque jour au travail. Un tigre humain, rayé de safran, bondissait çà et là dans la clairière où ne viennent errer que les tigres royaux. Autour de la maison se pressaient des visages d'hommes éclairés de rires d'enfants et dont les yeux aimants brillaient d'une noire lumière.

(à suivre) HENRI FAUCONNIER

A LA RENCONTRE DE FRANCE

J'ai fait la rencontre de France en 1920 chez un ami américain, Edward Wassermann, qui était venu en Europe pendant la guerre, et pour lequel France s'était pris d'une affection paternelle.

France n'était plus très ingambe, les traits de son visage avaient, par moments, une immobilité extraordinairement disgracieuse, mais, dans la conversation, tout cela était compensé par des regards clairs et vifs, par des mouvements de mains assez poétiques. Il y avait aussi parfois, dans cette physionomie, comme des coulées de bonté, puis soudain cette douceur de vieux berger faisait place à une expression dure, colère, méprisante. J'ai rarement vu, sur un visage, des changements aussi brusques, un paysage d'amour universel se transformer ainsi en un désert hostile.

Dans la conversation, il me parut avoir un goût manifeste pour le genre d'idées ou de sentiments qui se prêtent le mieux aux exercices intellectuels. Il aimait le morceau, le couplet, la vignette. De là, sans doute, des opinions variables et plutôt déconcertantes, dues seulement au prix de l'anecdote, au cadre chantourné.

Je me rappelle que, ce jour-là, chez Edward Wassermann, chacun de nous trouva son morceau dans les propos de France. Pour notre hôte, ce fut un petit récit datant de la guerre de l'Indépendance. A une femme, belle et élégante il offrit des choses gracieuses sur la toilette des dames au Moyen-Age. Claude Farrère, qui était là, eut une his-

toire chinoise. Enfin, pour ma part, comme mon premier livre venait de paraître et qu'il en avait lu le début, France cita une églogue de Tibulle sur les sentiments de l'adolescence. Cela me combla d'aise, et, d'ailleurs, toute cette conversation me parut vive et variée ; cependant, en sortant, j'eus l'impression d'avoir passé une heure avec un collectionneur qui avait ouvert ses cartons et donné à chacun de nous une petite gravure à laquelle il ne tenait pas.

Je sais bien que l'intelligence doit, en société, tendre nécessairement vers ces méthodes si elle veut paraître aimable. Mais, au milieu de ces grâces souples, la sincérité a de la peine à se faire jour ; on cherche vainement à entrevoir le fond véritable de celui qui parle ; le trait dérobe ou déforme la pensée.

J'eus de nouveau le sentiment de cette déformation la seconde fois que je vis France. Ce fut à déjeuner et quelque temps après la première rencontre. Il venait d'être assez sérieusement malade ; son esprit était aussi clair, sa parole presque aussi vive ; toutefois je pensai, en regardant ses yeux, en écoutant ses récits, à la lumière qui continue à nous venir des astres refroidis.

Il nous régala d'histoires, mais la plupart étaient amenées pour le tour pittoresque qu'elles donnaient aux événements et aux personnages, et non pour l'exposition d'une vérité essentielle. D'où une perpétuelle exagération dans les faits rapportés. Je me dis, comme il parlait, que si un enfant l'eût écouté et qu'on lui eût appris ensuite que France était un des hommes les plus intelligents de ce temps, cet enfant aurait eu de la peine à le croire. Pour un enfant, l'intelligence se confond avec la mise en lumière des choses et leur reproduction exacte ; il la reconnaît seulement chez l'homme qui lui fait voir la vérité comme on déterre un objet ; celui qui imagine brillamment, qui le fait rire, il s'en amuse, mais le respecte bien moins. Or, pourquoi ne pas le dire ? je suis resté assez enfant à cet

égard. J'ai beau être sensible à l'art, goûter l'esprit, jamais aucun magnétisme ne naîtra pour moi dans un entretien où j'aurais reconnu ces deux qualités seulement. La soumission ne devient complète que lorsque je puis me dire: « Cela est vrai. »

En ce moment, ce n'est pas un reproche que j'adresse à France en particulier, car j'ai souvent remarqué que bien des grands artistes, arrivés à une certaine époque de leur carrière, perdent de vue, dans leurs propos, cette nécessité de dire juste. Ils s'inquiètent moins de la vraisemblance, ils ne font plus jamais le point. Est-ce un certain mépris pour leurs auditeurs, la croyance que tout est vrai, que tout peut être dit ? Ou bien est-ce dû à la facilité de créer des personnages sans jamais recevoir de démentis. Toujours est-il que l'écrivain le plus consciencieux a souvent, dans la vie, certains côtés de Tartarin. Si l'on avait amené chez Proust, par exemple, un enfant bon observateur et sérieux, il n'aurait pu s'empêcher, en entendant parler Proust, de faire sur sa conversation des remarques de simple bon sens que Proust, avec tout son génie sensible et son esprit critique, ne devait jamais se faire. Chez Proust, on le sait, c'était probablement, outre l'abus de l'intuition, l'ignorance des choses pratiques et la recherche d'égards impossibles, qui provoquaient cette déformation. Vivre avec les autres, leur adresser la parole, était pour lui comme s'adapter à un autre langage ; alors il se fourvoyait, perdait la mesure, et, dans le fond, n'attachait qu'une médiocre importance à ce qu'il leur disait.

En ce qui concerne France, j'ai eu l'impression qu'à la fin de sa vie il se jouait de la vérité ; la valeur d'une idée était ailleurs, dans une espèce de qualité qui tenait à certaines formes plastiques ou à certaines positions de parti. Ajoutez à cela qu'il avait le goût, fréquent chez les vieillards, de faire du drame avec peu de chose et contre toute évidence. Ainsi, je me rappelle qu'à ce déjeuner il nous raconta comment Edward Wassermann, son voisin en Tou

raine pendant la guerre, lui avait apporté à La Béchellerie du pain provenant des approvisionnements américains. France en fit une histoire pathétique. A entendre sa voix, à considérer son visage, on pensait à un patriarche racontant la famine au désert. « Nous mourions de faim... il nous a sauvé la vie... » disait-il avec des intonations humbles et des gestes tremblants. Ce morceau de pain blanc était devenu une Cène. Autour de la table, on était partagé entre la volonté de faire croire à France qu'on prenait l'histoire au sérieux et le désir de lui montrer que l'on goûtait son invention. Cela donnait aux visages un certain déséquilibre que je ne pouvais remarquer sans gêne.

Il y eut à ce déjeuner une autre scène si *francienne* que je vais la raconter. On parla de Molière. Notre hôtesse, qui était belle, libre, et cherchait à divertir France, lui demanda s'il pensait qu'il y eût une intention équivoque dans le *Baiserai-je ?* du *Malade Imaginaire.* Et voilà France qui répond très gravement qu'il ne le croit pas, se complaît dans ce petit cours de linguistique égrillarde, ajoute que, pour sa part, il n'a jamais pu se résoudre à écrire *embrasser la joue.* A mon tour, je rappelle la phrase de Mme de Sévigné à sa fille : *Vous avez donc baisé toute la Provence ?* Tout cela était assez fin, faisait voler l'esprit vers de vieilles lectures et de fraîches images, mais le point de départ était tout petit, le résultat de l'enquête évident. Il me parut que Mlle Laprévotte (France n'était pas encore remarié à cette époque) qui écoutait la conversation avec une pointe de réserve, nous donnait à tous une leçon.

Dieu ! quel terrible usage que la conversation ! Pour peu que l'on soit embarrassé de sens critique, de scrupule et d'amour-propre, il faut y renoncer. On se demande si la personne qui parle est sincère, s'il n'y a pas quelque chose de spécieux dans son raisonnement, si la sympathie ou l'antipathie n'entre pas dans votre manière de la juger. Et quand l'on répond, n'est-ce point par calcul que l'on exprime tel sentiment ? Sera-t-il encore vrai tout à l'heure ?

N'aurait-on pu serrer davantage l'idée, trouver un terme meilleur ?

La solitude est une libération. J'ai toujours pensé ainsi, mais maintenant plus fortement que jamais. Moment royal : on peut tuer tout ce qui déplaît, idée ou visage, et nourrir indéfiniment ce que l'on aime. Et enfin il nous naît un sixième sens, le sens de la rêverie.

Seul, j'ai l'impression d'un enrichissement constant, enrichissement violent, imprévu, qui se produit comme par des rapts. Toutes les formes de la solitude grossissent mon trésor. La lecture, par mille petites connivences professionnelles ; la contemplation de la nature, par une musique perçue de très loin. Même une simple promenade dans les rues de Paris est une récolte continuelle. J'ai vu là, et parce que j'étais seul, sans quoi elles seraient restées cachées, les images les plus suaves et les plus ignobles. La plus ignoble : une femme passe, toute vêtue de noir, et la figure cachée sous un long voile de deuil. Soudain elle relève son voile, découvre sa bouche, et crache. J'ai fait un saut d'horreur.

Mais que d'images infimes et belles, que d'idées rares nous découvrons dans les vagabondages de la solitude. Je me rappelle être tombé en arrêt, un jour, devant l'œillère d'un cheval attelé à un fardier. Le cuir était noir, brillant, bien entretenu, mais ce qui retenait mon regard était le chiffre de cuivre appliqué sur l'œillère. L'arabesque des lettres et l'éclat du métal jaune pâle composaient un vrai bijou. Je pensai aux monogrammes dessinés par Aubrey Beardsley, à certains ornements du cabinet d'Isabelle d'Este, à Mantoue; ni là, ni ailleurs, je n'avais vu quelque chose d'aussi raffiné. Je regardai le charretier, un homme du Nord, lent et soigneux, qui portait son fouet autour du cou comme un serpent apprivoisé, et parlait tout seul en arrangeant une courroie du harnachement. Une foule de conjectures me vinrent sur sa vie, sur sa manière de traiter les bêtes, de parler à sa femme, de se balancer gauchement sur le seuil des églises. Tout ce roman s'est niché quelque

part dans ma cervelle et ressortira bien un jour. Mais si je n'avais été seul, je n'aurais rien vu, rien imaginé. Cette œillère, d'une beauté si précieuse, est peu de chose auprès d'une vision que j'eus en me promenant un autre jour, non à Paris, mais près de Paris, du côté de Clamart, je crois. Ce n'était pourtant qu'une enseigne de coiffeur, une boule d'or à laquelle était attachée une longue crinière noire. La façade de la maison, fraîchement passée à la chaux, était tout éclairée par le soleil. Je me tenais d'un côté où la boule, ne recevant pas de rayons, restait d'une couleur mate et semblait la partie d'un monde plongé dans la nuit. On eût dit une armoirie extraordinaire, suspendue là par l'ange du bizarre. Mais à qui montrer ce signe, recouvert sous une lourde superstition de banalité ? A qui faire comprendre cette beauté mystérieuse, presque intraduisible par des arguments raisonnables ? A un peintre, peut-être. Les peintres d'aujourd'hui sont allés beaucoup plus avant que nous dans la représentation de ces émotions. On dirait qu'ils ont, par moments, des sens de sourds-muets.

Au fond, à partir de certaines recherches, et dès que l'esprit s'engage dans certains souterrains, il faut être seul. Je me demande ce que penserait l'homme le plus intelligent ou l'ami le plus cher, si je rêvais près de lui à haute voix, alors que je suis arrêté, comme cela m'arrive quelquefois, devant une plaque de rue.

D'abord c'est le nom qui me frappe et la figure qu'il évoque. « Rue Barbet de Jouy... rue Claude Decaen... » et voilà un personnage qui apparaît en costume, avec les principes et les travers de son époque. Sa biographie se forme rapidement ; puis c'est son passage dans le temps, la manière dont le portrait a vieilli, l'image éraflée, boursouflée, noircie. Ensuite ce nom devient ce qu'il représente pour les gens qui habitent la rue ou y possèdent une maison. Dieu lare, petite idole familière et usée, caressée vingt fois par jour ; la gloire la plus hautaine est une niche où l'on se rencogne. Ou bien c'est un cadavre embaumé par

les notaires, que l'on se transmet de père en fils. Pour quelques-uns, un nom de rue s'est si bien accolé à une passion que, tant que leur cerveau pensera, ce nom aura une force de symbole. Aboukir est le désir maudit de voir morte une vieille parente avare ; Théodore de Banville est éternellement déguisé sous les dehors d'une femme coquette et perfide ; son nom évoque un parfum spécial et fait blêmir.

D'autres noms de rues n'ont pas de significations morales, mais sont liés à nos manies, à nos obscures infirmités. Telle rue nous verra toujours rire à cause d'un angle en bec de canard ou d'une échappée sur un peuple fou de cheminées ; telle autre, dont nous suivons généralement la pente en montée, gênera notre souffle et replacera régulièrement notre esprit devant l'idée de la mort.

Toute cette légende, agglomérée autour de la plaque, enveloppe l'inscription et la dissout. Bientôt je n'ai plus devant les yeux que la matière de cette plaque, l'émail bleu de roi, les fils blancs cousus autour, les galons verts détachés d'un uniforme de garde-forestier. J'épèle le nom ; il devient de plus en plus rauque, il râpe la gorge, il appartient à un dialecte sauvage. Et les lettres ! Que ces barres et ces ronds réussissent à composer dans mon esprit non pas même un vocable, mais simplement un son modulé plutôt que le cliquetis d'un trousseau de clefs qu'on agite, voilà qui est un prodige.

La rue désagrège l'esprit. Comment les surréalistes ne se sont-ils pas servis de cela, ou si mal ? Concepts profondément ancrés en nous, sensations instantanées, idées en coq-à-l'âne, drame intérieur né d'un quiproquo de perspective, messages qui passent au-dessus de la raison, tout cela jaillit de la rue. Ce paysage brut qui se détruit à chaque seconde, cette vision qui ne distingue pas les plans, saute du temps dans l'espace, de l'espace dans l'imagination pure, n'est-ce pas un réservoir inépuisable pour ceux qui essaient de s'exprimer avant de raisonner ? Me compren-

dra-t-on mieux si je dis qu'après une longue promenade par les rues, il m'arrive d'éprouver une impression analogue au vague panthéisme qui s'empare de nous dans la solitude d'une forêt.

... Le déjeuner continuait. France parlait, souriant, disert et bonhomme. Peut-être pensais-je confusément à ce que je viens d'écrire, car tout en goûtant ses récits, il me vint une forte envie de le contredire. Il se mit à parler de la guerre, et ce fut naturellement pour la maudire. Comme chacun l'approuvait, je me hasardai à déclarer que ce qui nous paraissait un événement monstrueux aurait peut-être des résultats que nous ne pouvions préjuger. Pourquoi ne pas espérer à la suite du cataclysme une sorte de décrassement de l'esprit dans les individus ou dans la conduite des nations ? En fait, je me trompais, car j'avais en vue le peuple russe qui venait de faire la révolution. France ne comprit pas que cette espérance rejoignait son jugement et que j'essayais seulement de ne pas céder aux vues un peu courtes de la sensibilité. Mais il y avait une opposition complète entre la sensibilité de France et les théories politiques qu'il acceptait. Il crut peut-être que je voulais lui marquer malicieusement cette opposition ; il pensa, en tout cas, qu'il avait affaire à un adversaire, et, d'une voix brutale, à peine étouffée, il me dit :

— Qu'il puisse venir un bien quelconque de la guerre ?... Ah ! non, par exemple !

Il fit un mouvement de colère, son visage prit cet air hostile que j'ai montré et il se détourna de moi.

Il serait faux de dire que France a ignoré la rêverie et toutes les richesses qui s'accumulent dans la solitude. Ce n'est pas ma pensée. Un article de *la Vie littéraire* commence ainsi : « J'ai vécu d'heureuses années sans écrire. Je menais une vie contemplative et solitaire dont le souvenir m'est encore infiniment doux. Alors, comme je n'étudiais rien,

j'apprenais beaucoup. En effet, c'est en se promenant qu'on fait de belles découvertes intellectuelles et morales.» Il y a sans doute là, comme souvent chez France, une hardiesse artificielle. Mais il est vrai qu'il a goûté la méditation oisive. Seulement il est certain qu'il chassait avec soin de ses rêveries l'émotion brute, la sensation primitive; il les menait tout de suite plus haut ; c'étaient des digressions de lettré, des *marginalia ;* dans les promenades dont il rappelle le souvenir, il devait surcharger la nature de notes, de remarques, de renvois ; et, aux moments d'enthousiasme, lui parler au vocatif.

Jamais esprit ne fut plus éloigné que le sien de ce sentiment de panthéisme que j'ai tenté de définir tout à l'heure. D'ailleurs, France s'est toujours détourné des sentiments qui gisent dans les profondeurs de l'être ; il n'était attiré que par la fleur. Cela explique son scepticisme. Les sceptiques voient l'univers sous mille diaprures qui brillent comme autant de vérités. Seulement France avait fini par se nourrir de sa manière : il pensait la fleur.

Il y a une œuvre de France qui a tout à fait échappé à cette manière. C'est une des premières : *Jocaste*. Invention hardie et vue souterraine des caractères, peinture réaliste de la vie, volonté de suggérer sans aucun artifice de rhétorique, j'y trouve tout cela. Il y a toujours du paradoxe à préférer dans l'œuvre d'un écrivain ce qui ne se rattache en rien à son génie. Je suis prêt, d'ailleurs, à reconnaître que *Thaïs*, par exemple, est une plus grande réussite que *Jocaste*, mais je regrette que France n'ait jamais composé un roman de même inspiration que cette brève nouvelle.

Rien de plus explicable que la défaveur de France depuis sa disparition. Faute de recul, il n'a pas encore fixé sa situation dans l'histoire littéraire et on ne juge que son œuvre. Or, il appartient à ces écrivains qui, par leur filiation d'esprit et le climat où ils ont vécu, ont droit à un haut titre, et dont l'œuvre est pourtant secondaire.

De ce que j'avance sur son œuvre, veut-on se rendre

mieux compte ? Qu'on imagine quatre jeunes écrivains qui confessent aujourd'hui leur ambition. « Je veux être Balzac », dit l'un. « Moi, Flaubert », déclare le second. « C'est à Proust que je rêve », dit le troisième. Le dernier choisit France. N'est-ce pas à celui-ci qu'on attribuera le plus petit tempérament, n'est-ce pas la carrière que l'on suivra avec le moins de passion ?

Pour ma part, je me sens tant d'attaches avec le domaine où France s'est tenu que je ne puis le renier, mais j'avoue que je ne le relis plus. Je crains qu'il ne me fasse prendre en aversion un mode de penser et d'écrire auquel je veux être fidèle ; je crains qu'il ne me rejette, par un accès de contradiction, devant les plaques de rues. L'esprit critique de Renan est comme une semaille éternelle ; celui de Sainte-Beuve, par sa cuisine d'idées, a aussi de grandes propriétés excitatrices ; celui de France, qu'on l'admire ou non, est sans vertu féconde.

Après ces deux entrevues, je ne rencontrai plus France qu'une seule fois, et peu de temps avant sa mort. Ce fut à l'inauguration d'une maison de couture où une amie, la dame de Molière, nous avait conviés. Quand j'arrivai, il était très entouré et paraissait se plaire beaucoup à cette réunion. Il est vrai que, les rôles de mannequins étant pour la plupart tenus par de jeunes femmes que nous connaissions, on eût dit la préparation d'une comédie d'amateurs. Allant de l'une à l'autre, il examinait les toilettes, contait des anecdotes, présentait des compliments. Sa voix basse et caressante me faisait toujours penser, par ses inflexions, à une voix de sculpteur ; ses mains, agitées doucement, dessinaient dans l'air de petits nuages légers.

Mais, vers la fin de la réunion, cette griserie tomba. Il s'assit dans un fauteuil et son visage prit cet air immobile et morne qu'on lui voit dans le portrait de Van Dongen. Le hasard fit que, les invités visitant un autre salon, il resta

seul un moment. Sans approcher, je l'observai de biais. Une robe de tulle était jetée sur une banquette, près de son fauteuil ; des nœuds de rubans traînaient par terre. Il regarda ces objets, puis il parut fasciné par la flamme d'un petit poële à gaz qui brûlait dans un coin de la pièce. Je m'attachai à deviner les images qu'il voyait passer dans ce foyer. Une mâchoire d'âne ? La syrinx de Pan ? Un guichet de l'enfer ? Une hutte en feu ? Tout en le considérant, je fus un peu apitoyé par son air las et abandonné ; je voulus aller vers lui. Soudain, des éclats de voix et des rires l'ayant tiré de sa contemplation, il redressa la tête, et j'aperçus dans ses yeux, à ma surprise, une expression ferme, dure, presque triomphante. Expression qui, tout d'abord, me parut inexplicable. Mais il me souvint alors de ce que Nietzsche a écrit sur l'espèce de joie maligne que l'artiste vieillissant éprouve à voir son corps et son esprit lentement détruits par le temps, alors qu'il a mis le meilleur de lui-même en sûreté dans ses œuvres. « Comme s'il voyait d'un coin — dit Nietzsche — un voleur travailler son coffre-fort, sachant, lui, que le coffre est vide et que tous ses trésors sont sauvés. »

Ce dernier personnage m'intimida plus que tous ceux que France m'avait montrés, et je me retirai sans lui parler.

JACQUES DE LACRETELLE

CANTIQUE

AVÈNEMENT

Qu'il fait avril ! Oh, lune !
Que l'air est vaste et doux !
Tout ce que j'ai perdu
Avec vous reviendra,

Avec vous tous, oiseaux,
Qui dans un chœur d'aubade
Pépiez, pépiez,
Sans vouloir votre grâce.

La calme lune est proche
Dans cet air qui est nôtre.
Celui-là que je fus
M'attend sous mes pensées

Que le rossignol chante
Aux cimes du désir !
Embrasement d'aurore
Entre brises et ciel.

S'est-il perdu, le temps
Que j'ai perdu? Ma main
Dispose, dieu léger,
De la lune sans âge.

PANORAMA

Toutes les maisons s'entendent
Et l'horloge de la tour
Afin que le vent n'attente
Ni la lueur du vent nuise
A la clarté du système
Qu'écrit leur panorama.
Et des passants minuscules
Joignent leurs destins au plan
Qui de ses droites enlace
Les minutes et les rues !

ARBRE DE L'AUTOMNE

Enfin mûre
Pour une juste et tranquille chute, la feuille

Tombe, tombe
Dans le ciel immuablement vert de l'étang

Dans la calme
Langueur de toute fin, l'automne se recueille

Doucement,
A la pureté du froid la feuille se livre

Sous les eaux,
D'un feuillage incessant l'arbre cherche son dieu.

FLEUVE

Comme l'eau va sereine !
Elle unit des silences.
Des épées de cristal
Dont s'esquive le fil
Dérivent, patientes :
Il les faut à la mer.
Une fraîcheur errante
Égare par le fleuve
Des voix enamourées :
Elles prient, jurent, content...
C'est le cœur du courant !
Comme il bat ! Il délire.
Dessous les eaux, des cieux
Intimes vont glissant.
La corolle de l'air
S'illumine, profonde.
Plus amoureuses vont
Les voix, les voix en quête.
Je voudrais ! je voudrais !...
Tout le fleuve soupire.

LE DORMEUR

La barque dodeline ?
Oui, la nuit immobile
Comble l'espace pur.

Bienheureux bercement !
La haute mer, très lisse,
Les heures, nivelées.

Toute splendeur, obscure,
D'ornements dépouillée,
Ajoute au dénuement.

Mais qu'il est vulnérable !
Il suffit de la pointe
D'un cri : L'aube ! C'est l'aube !

Vers la côte est guidée
La barque par les poings
De rameurs lumineux.

Et les sourcils froncés,
Les yeux s'ouvrant à peine,
Le voyageur aborde.

Chancelant, étourdi,
Il se perd dans la ville
Frémissante d'horloges.

LIESSE

Que ce comble de triomphe
Dans le matin de ferveur
D'un azur céleste gonfle
De la brise la blancheur.
Tournoiements, soupirs, bosquets !
Que d'îles à la dérive !
Des pieds nus tracent leurs gués
Pour unir toutes les rives
Qui par Juin sont exaltées,
Généreuses, vertes, drues.
Et les cerceaux des enfants
Multiplient fatalement
D'une grâce superflue
Pour les dieux l'onde sans fin.
Quelle lumière s'élève
Des heures de sable fin !
Les amants cherchent leur rêve,
Vont cherchant une merveille.
Sur le fleuve ils voguent vers
La mer ! Déjà de la mer
Épris ! Mais les cieux diffus
Lancent leurs lueurs aiguës.
Des chevaux, des chevaux fuient
Par des bonheurs poursuivis.
Vents sveltes ! Par la fraîcheur
Des plages guidés, leurs anges
Chérissent des filles blanches.

O pleine mer de blancheur !
Pleine mer aussi marine !
Courbe, délice charnel,
O constance qui s'obstine !
Retours, retours éternels,
Mais vers un sommet de crise
D'étincelles assaillant
L'azur céleste, et pourtant
Si vivace dans la brise.
Que de joie, ô joie, ô joie !
Il livre toutes ses cimes
— O liesse irrésistible ! —
Ce jour en qui tout flamboie.

JORGE GUILLEN

(*traduction d'*ALBERT LEVAILLANT *et d'*ANDRÉ WURMSER).

SUR L'INDE

Ces notes sur l'Inde ne prennent l'actualité que comme prétexte. Il est à souhaiter que l'Inde appartienne enfin aux Indiens comme il y a un siècle il était à souhaiter que la Grèce fût rendue aux Grecs. Mais alors le nom de Grèce possédait un prestige que des siècles de culture lui avaient donné et qui ne fut pas pour peu de chose dans le mouvement d'indépendance. Quelle émotion, de Byron au moindre écolier ! Aujourd'hui l'Inde n'a que l'apparence d'un pays à libérer comme les autres, au même titre que beaucoup d'autres. Elle manque parmi nous d'une légende. *Or, en mettant à part ses richesses de pittoresque et ses profondeurs de mystère qu'a bien exprimées Kipling et en ne la considérant que sous son aspect le plus dépouillé, on peut dire qu'à côté d'une Chine positiviste et d'un Japon chevaleresque, sans grand intérêt spirituel pour nous, elle a représenté l'effort le plus héroïque que l'homme ait fait pour dégager la pensée de tout ce qui n'était pas purement elle et s'élever vers ce que l'on est convenu d'appeler un absolu. Et maintenant plus que jamais elle pourrait servir de guide à notre esprit pour explorer ces régions mystérieuses qu'une éducation classique trop étroite semble avoir voulu nous interdire à jamais.*

Le peuple qui habite l'Inde et la Mélanésie depuis Lahore jusqu'à Bali, si l'on excepte les envahisseurs musulmans, surprend l'Européen par sa douceur. Et douceur serait trop peu dire. L'harmonie de leurs gestes, de leurs paroles, de leur démarche pleine de souplesse s'apparente à l'harmonie de la Nature au milieu de

laquelle ils vivent. Leurs yeux semblent refléter le calme des nuits. Une obéissance aussi naturelle à l'ordre du monde, une telle souplesse à épouser les rythmes des choses déconcerte d'abord. Pas de contrastes, pas de pathétique, une grande paix même dans la douleur ; et celle-ci est atténuée par une sérénité qui semble repousser d'avance toutes les crises.

La littérature donne la même impression de calme, un calme qui paraît acquis avant un combat intérieur et semble ne rien devoir à la force de l'âme. Les deux épopées hindoues sont remplies de scènes familières et de traits charmants mais il est difficile à un lecteur européen d'y trouver un pathétique qui le satisfasse. De même pour Sakuntala qu'admiraient tant Gœthe et Schlegel. L'histoire de Sita, un des plus jolis épisodes du Ramayana, est touchante ; mais comme tout cela est d'un tissu lâche ! Les adieux d'Hector à Andromaque ne prennent que deux pages de l'Iliade mais sont dépourvus de cette sentimentalité fade qui nous gâte les scènes d'amour de la littérature sanscrite. On dirait que celle-ci n'a connu après une période mythologique, celle des Védas, aussi dénués de sens pour nous que les Eddas scandinaves [1], une période alexandrine, celle qui commence par le Mahabharata et le Ramayana et se prolonge jusqu'à nos jours en agonisant depuis cinq siècles. Tagore en est aujourd'hui le continuateur : c'est de l'eau de roses.

On est d'abord séduit par une mélodie aussi discrète et continue qui enveloppe tous les êtres dans la même caresse, qui fait que du végétal à l'homme la gradation soit insensible et que la vie universelle à chaque instant se reflète dans chaque être comme dans un miroir,

1. Ils ont pourtant inspiré Leconte de Lisle. Mais l' « Inde » de celui-ci est aussi conventionnelle que la « Grèce » de Renan ou d'Anatole France, ou sa propre « Hellade » à lui, ou encore le « Christianisme » de toute cette génération sacrifiée.

cette mélodie que seul de tous les Européens qui sont allés en Inde, Bonsels a entendue et su exprimer. On ne manque pas de succomber à cette contagion de tendresse que nous communiquent les sons, les couleurs et les parfums d'une végétation et d'une faune exubérantes. Les temples, les fresques des grottes, les palais vous confondent par leur magnificence. On se sent noyé dans un océan de richesse et de douceur. Mais bientôt on en vient à regretter un accent plus viril et plus résolu. A la place de ces molles mains tendues, on voudrait voir un poing serré. L'Inde n'a pas connu cette maturation. Elle figure à nos yeux une perpétuelle enfance, et de l'homme on peut dire qu'il n'y a pas atteint sa mesure.

Mais il ne faut pas s'en étonner : c'est que sa grandeur n'est pas là. Elle est dans tout ce qui n'est pas l'homme, dans tout ce qui permet à l'homme de s'évader de lui-même. Notre humanité dans ce cas perd ses droits.

« Notre art, dit Mukerji, est essentiellement symbolique ; il trahit un effort réfléchi fait pour l'enlaidir ; en conséquence, où que vous alliez en Inde, vous verrez la beauté défigurée par des symboles. Car la beauté ne suffit pas. La beauté est une trop pauvre chère pour que l'homme en vive ; partout où nous la trouvons, nous la détruisons en la marquant au fer rouge de la sainteté... L'apogée de l'art est de réduire l'art au néant [1]. »

De même « notre Religion n'a pas de dogmes mais elle a un rituel qui sert à deux fins : il exerce l'âme et par le moyen du symbolisme il la conduit à une expérience spirituelle. »

Pourquoi Siva a-t-il plusieurs bras ? C'est qu'il ne représente pas un homme ni même un dieu (conçu forcément plus ou moins sous les apparences d'un homme) ; c'est parce qu'il symbolise le Devenir. Il n'est intelligible qu'à l'état de symbole. Pourquoi des exercices de

1. Mukerji, *Brahmane et Paria.*

respiration ? C'est afin d'exercer l'âme à se perdre au sein de l'Absolu. Il n'est pas question d'adhérer à tel ou tel article de foi.

Plotin distingue deux morts : la mort naturelle et la mort philosophique qui peut précéder la mort naturelle. La mort philosophique est le but de l'Hindou. Peu importe donc l'œuvre, puisque seule c'est la direction de l'esprit qui compte. Un lien est rompu avec le réel, un autre est jeté avec un nouveau monde. Imaginons ce dégoût progressif de ce qu'on nomme le monde, puis cette suppression de la dualité qui fait l'esprit méditerranéen — et enfin l'illumination.

Avec quelle émotion, par un brusque gauchissement de l'esprit, ne voit-il pas *Cela* ? Non pas cette chose ni cette autre chose. Non pas lui-même ni un autre. Non pas des êtres distincts. Non pas ce qui lui fait envie ni ce qu'il méprise. Non pas l'objet de ses désirs ou de ses haines, un objet sensible. Non pas quelque chose qui soit proche du cœur. Non pas quelque chose qu'il puisse dénombrer. *Cela*. Il se tourne et en même temps il voit *Cela*. Cela, dont il sent tout d'un coup et comme par effusion, qu'il l'accompagne nuit et jour ; et qu'il veille auprès de tout ce qui naît et qui meurt. Mais quel est son visage ? Que me dit-il ? Rien ni Personne. Mais alors tu n'es rien ni personne. Non pas, tu es Cela. Permanent à travers l'impermanence, présent dans l'absence, répandu dans le vide. Je n'ai pas à comprendre, je n'ai qu'à toucher. Si je lui échappe, puis-je l'oublier ? Et désormais puis-je lui échapper ? Je manque de lui mais lui ne manque pas de moi. Le monde est le spectacle qu'il se donne et moi je crois à la vérité des scènes, à la réalité des acteurs. Le monde me dit absent au seul moment où je suis éveillé. Un léger mouvement de l'être, comme d'une tête qui se penche sur une épaule, et voici que le monde s'évanouit et qu'il apparaît, lui, le support du monde. Mais encore, ne puis-je le rejoindre plus directe-

ment ? Si je m'incline sur le plus profond de moi, je cesse d'exister, je ne suis plus moi. — Ni un autre. — Je suis Cela. Mes pensées et mes désirs les plus secrets ne sont que fantasmagories au prix de celui qui les suscite. — Si je dors je me rapproche de Cela, si je meurs, je tends à me confondre avec lui. En lui je tombe, comme une pierre tombe au fond d'un puits.

Pour qui tient compte seulement des valeurs spirituelles, la géographie n'a pas d'importance. On parle d'Orient, d'Occident. Mais ces expressions ne font que recouvrir des réalités mal définies.

Nietzsche a écrit en 1874, alors que l'histoire commençait à englober toutes les connaissances (on ne parlait pas encore de l'évolution : évolution des croyances, évolution animale, etc., moyens commodes de supprimer tous les problèmes en transformant le discontinu en continu, qui, lui, est censé n'avoir pas besoin d'explication) un essai célèbre sur « l'utilité et l'inconvénient des études historiques pour la vie ». Ne serait-il pas à propos aujourd'hui d'en écrire un sur « l'utilité et l'inconvénient des études géographiques pour la pensée » ?

On disait bien du temps de Racine que les faux témoins venaient du Mans, mais on ne pensait pas tirer de ce trait de mœurs des conclusions plus générales ; on n'eût pas songé à « expliquer » l'art de Racine par son pays natal. C'est aujourd'hui un usage universel. Corneille fait discuter ses personnages parce qu'il est Normand (lui qui ne pouvait pas dire deux phrases de suite), Pascal tient sa rigueur des montagnes de l'Auvergne. Et aujourd'hui que nous sommes rompus à cette discipline géographique, on peut se demander si le nom de notre pays, quand nous y pensons, n'a pas une influence décisive sur nos idées. Les mots sont si forts qu'ils peuvent créer.

De quand date cette manie géographique, cette géo-

lâtrie ? Sans doute, en France, du jour où Michelet a eu l'idée de faire précéder son *Histoire* d'un « Tableau de la France ». Renan a utilisé la méthode avec brio, et Taine l'a poussée à son point de perfection. Restait à la mettre au service de ses propres désirs et des ambitions de son pays et ç'a été l'œuvre de Barrès. Un critique littéraire, un homme d'État se doit maintenant de tout expliquer, ou plutôt de tout justifier par des considérations topographiques [1].

Mais celui qui a fait entrer la géographie dans la métaphysique, c'est Gobineau. Tout Allemand cultivé possède une « Weltanschauung » et cette vue philosophique du monde, il en fait hommage à sa race, issue directement de la plus pure race du monde, celle de l'Inde. C'est pourquoi son propre panthéisme lui paraît dériver du panthéisme hindou. Est-ce vrai ?

Le panthéisme germanique (qui date de Hegel) est fondé sur l'idée que le monde vit dans un éternel processus et que l'intelligence humaine n'est qu'un moment ou un agent de ce processus. Ce panthéisme du Devenir est presque aussi éloigné de celui des Hindous que de la philosophie grecque à qui il eût semblé le comble de la barbarie. Il n'aboutit qu'à diviniser le réel dans ses réussites les plus inhumaines et le changement dans ses formes les plus vaines. Son idée fondamentale, celle d'évolution, est étrangère à l'esprit hindou.

On comprend alors la gêne ou plutôt l'irritation d'un homme comme Sylvain Lévi, de formation toute occidentale et d'esprit positiviste lorsqu'il donne un tableau d'ensemble de l'esprit indien dans un livre court et très remarquable [2]. L'Inde, dit-il, n'a ni unité de langue, ni

1. Mussolini vient de déclarer que le Christianisme qui, en Judée, eût été condamné à rester une petite secte sans influence est redevable de sa réussite dans le monde à son installation à Rome.

2. Sylvain Lévi : *L'Inde et le monde* (Champion, 1928).

unité de race, mais seulement unité de croyances (Dharma, Samsara et Karman). Elle n'a pas de capitale — à moins qu'on ne puisse parler de Bénarès comme « capitale religieuse » », pas d'histoire — sa chronologie fantaisiste déroute les recherches. Elle n'a pas ce culte si important pour nous, des grands hommes.

« Elle a eu un Sankara, grand peut-être comme un François d'Assise et comme un Luther. Qu'en a-t-elle fait ? Un héros de miracles vulgaires et de tournois scolastiques, si pâle, si incolore, si flou, si dénudé de réalité qu'elle le promène à volonté des millénaires qui précèdent le Christ jusqu'au premier millénaire de l'ère chrétienne....

L'Inde a enfanté un génie exceptionnel : Asvaghosha. Poète, musicien, prédicateur, moraliste, philosophe, auteur dramatique, conteur, partout il invente et partout il excelle. Il évoque dans sa richesse et sa variété Milton, Gœthe, Kant et Voltaire. Mais Asvaghosha, il y a trente ans, n'avait pas même une simple mention dans l'histoire littéraire de l'Inde. Asvaghosha est tout entier une conquête de l'érudition occidentale. »

En mettant à part la satisfaction de l'érudit qui a conscience d'avoir fait des découvertes importantes, on comprend très bien qu'une telle insouciance choque un philologue. Eh quoi ! vivre sans laisser des traces de son passage ! Remporter des victoires et n'y consacrer ni inscriptions, ni arcs de triomphe ! Ne pas élever de monuments aux grands hommes ! Ne pas recueillir les discours officiels ! Nous sommes tous à cet égard plus ou moins comme l'érudit. Nous ne comprenons pas. C'est que si nous croyons mourir, nous croyons mourir pour nous-mêmes mais non pas pour les autres. Notre point d'attache est la société, il n'est pas l'Absolu.

Il faut en prendre son parti. Pour l'Inde le temps et le lieu n'existent pas. C'est dire que le monde sensible n'est pas réel. Un Occidental (et par Occidental j'en-

tends une sorte d'esprit que je suis en train de définir par ce qu'il pense et non par le lieu où il habite) n'a de plus en plus confiance qu'en son oreille, en son œil, en sa main et à tous les moyens qui en décuplent la portée et la puissance : instruments et raisonnements. Démontrez-lui qu'ils peuvent le tromper, il tombe dans le scepticisme. Le seul moyen de l'en relever est de lui montrer dans l'esprit humain des catégories qui, si elles rendent la science relative, la rendent néanmoins certaine, puisque ces catégories existent dans tous les esprits — et c'est ce qu'a fait Kant. Mais Kant ne croit pas que nous puissions atteindre l'absolu. En Inde, Sankara affirme lui aussi des catégories : mais le seul fait qu'il en existe une suffit pour lui à entacher de nullité la connaissance du monde sensible ; et le seul fait que pour penser l'absolu nous nous passions de toute catégorie suffit pour rendre cette connaissance valable et la seule certaine.

Cette opposition radicale me ravit. Il faut choisir entre le monde et Dieu. On ne peut aller au monde que par le monde et à Dieu que par Dieu.

Quand il vient visiter Gandhi, son compatriote, Dhan Gopal Mukerji s'entend dire par lui [1] : « Notre race a été conduite à la méditation par le climat. » Et Gandhi qui par cette parole semble affirmer le déterminisme topographique nie tout de suite cette conclusion hâtive : « Ce serait du déterminisme si c'était vrai de toutes les races vivant sous le même climat. Mais les Africains, qui ont, je crois, une température semblable à la nôtre, ne méditent pas. De saints hommes, assis dans des grottes de neige sur l'Himalaya méditent sur Dieu... Par conséquent, ne dis pas que le climat fait l'âme : c'est l'âme qui profite du climat... »

Le même Mukerji, dans son très beau livre [2], marque

1. Mukerji : *Le visage de mon frère.*
2. *Brahmane et Paria.*

bien l'indifférence au temps qui doit être celle de tout contemplatif, indifférence que Schopenhauer avait déjà admirablement traduite. Entre la naissance et la mort quelque chose peut arriver, mais ce temps a toujours été existant. Ce n'est que dans le monde matériel que es années paraissent se dérouler, mais ce monde n'est rien. « Ce qui compte, ce n'est pas de faire le tour de 'Univers, c'est de faire le tour du centre de l'univers... » La mort signifie ce retour au centre et le temps c'est e qui nous sépare d'elle : « La poussière des vaches, 'est le cri que la vie fait monter vers Dieu : combien le temps encore, Seigneur, combien de temps ? » Et en réponse à Sylvain Lévi pourrait-on dire) : « on 'écrit pas l'histoire d'un rêve, on s'en éveille. »

I

ANGLAIS ET INDIENS

On a beaucoup écrit sur l'Inde les années dernières, nais le livre qui a eu le plus grand retentissement est elui de Miss Mayo : *Mother India* [1]. Le livre est entraî-ant, contient beaucoup de faits, beaucoup d'anecdotes, it montre de sentiments généreux, d'un vif amour du rogrès et d'une non moins vive compassion pour les nalheureux.

Miss Mayo, qui est américaine et non anglaise (n'est- pas une garantie d'impartialité ?) s'est embarquée our l'Inde fin 1925 et a passé un an à visiter le pays, oussant même jusqu'aux frontières du Nord-Ouest.

1. K. Mayo : *L'Inde avec les Anglais.*

Elle a visité des temples, des hôpitaux, des maisons particulières, interrogé des instituteurs, des médecins, des brahmanes, s'est intéressée à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. Le sort des vaches (l'animal sacré) ne l'a pas laissée indifférente. Enfin elle n'a rien laissé en dehors du champ de son enquête.

Qu'a-t-elle donc vu ? Des choses effroyables. Elle a vu à deux pas d'une grande ville très civilisée des prêtres égorger des chèvres en l'honneur d'une déesse, et des fidèles boire l'eau malpropre du Gange, elle a vu dans le pays entier des enfants se marier entre eux avant d'avoir atteint l'âge de la puberté, des pères consacrer leurs filles à la prostitution sacrée, des femmes accoucher sans recevoir aucun soin. Elle écrit son livre parce qu'elle ne peut se retenir de dénoncer l'ignorance des enfants qu'on n'envoie jamais à l'école, la plaie des hors-caste, des intouchables, des illettrés, l'ignorance des femmes et leur impossibilité de devenir institutrices (parce que l'Indien ne comprend pas qu'une femme puisse vivre indépendante), leur impossibilité une fois veuves de se remarier (la religion s'y oppose), le bétail mal nourri et trop nombreux, les mauvais traitements infligés aux animaux, l'incapacité d'opérer des réformes et la volonté bien arrêtée de n'en pas faire, le penchant au mensonge, le désintéressement général à l'égard des entreprises économiques, le renoncement à la vie active prêché par les brahmanes, l'oppression que font peser ceux-ci sur toutes les castes, bref le matérialisme poussé à son plus haut point. « Inertie, impuissance, manque d'initiative et d'originalité, manque de force, de résistance et de loyauté tenace, stérilité d'enthousiasme, faiblesse de vitalité même — ce sont là des traits qui caractérisent l'Indien, non seulement aujourd'hui mais d'un long passé historique. »

Voilà pour les Indiens. Or Gandhi et tous ses compatriotes s'accordent à dire que cette misère général

est due à la domination anglaise. Rendez-nous libres, disent-ils, et vous verrez.

Miss Mayo se tourne du côté des Anglais. Ont-ils quelque chose à se reprocher ? Ils ont débarqué sur les côtes en commerçants puis ont étendu leur domination à l'intérieur. Ils l'ont fait pour protéger leurs possessions, mais il s'est trouvé en même temps qu'ils pacifiaient le pays. Avant les Anglais le pays était dévoré par des guerres perpétuelles, que se livraient entre eux les rajahs. Les Anglais y ont ramené la paix. Ils ont fait mieux : ils ont essayé de secouer la torpeur des indigènes en construisant des routes, en ouvrant des écoles, en créant des hôpitaux, en essayant d'interdire les mariages précoces, en répandant l'instruction, en donnant même la liberté de légiférer aux gouvernements indigènes, en défendant les frontières du Nord et du Nord-Ouest par où ont passé tant d'invasions.

Ils ont eu surtout le grand mérite d'atténuer l'intolérable despotisme exercé par les Brahmanes sur la population hindoue [1] et la mise hors la loi des parias et intouchables. Aussi, quand le prince de Galles visita l'Inde, ceux-ci lui firent-ils un accueil triomphal, malgré la résolution prise par les autres castes de boycotter la réception.

En somme, d'après Miss Mayo, l'Inde serait le pays le plus heureux du monde si les Anglais pouvaient y faire tout ce qu'ils voulaient ; mais ils ne le peuvent pas : la créature contrarie son créateur, elle refuse la grâce qui lui est bénévolement accordée, elle se rebelle et paralyse les efforts qui pourraient améliorer sa situation. Et pourtant, se demande l'auteur, si les Anglais quittaient l'Inde, que deviendrait ce malheureux pays livré à lui-même ?

1. On est convenu maintenant d'appeler Indiens les habitants de l'Inde en général, et Hindous les brahmanistes et les bouddhistes à l'exclusion des mahométans et des parsis.

Déjà Miss Mayo avait fait les mêmes réflexions à propos des Philippines dans une enquête précédente : *The isles of fear.* Là aussi, elle avait constaté que les habitants étaient incapables de se gouverner eux-mêmes et que tout le bien venait de la domination américaine. Voyant qu'elle comprenait à merveille la signification du mot « colonie », l'India Office de Londres lui donna toutes facilités pour son voyage en Inde, la fit recevoir partout et distribua gratuitement ensuite des exemplaires de son livre. Chaque pays a besoin comme cela de quelques bons journalistes.

Naturellement les Indiens ont protesté, et Gandhi le premier. Un membre de l'Assemblée Législative, Lajpat Rai a même publié un gros livre, *Unhappy India* [1], où il répond point par point à toutes les affirmations de Miss Mayo. Si les mariages sont précoces en Inde, dit-il, c'est parce que les filles y sont très tôt nubiles et que ces mariages la plupart du temps sont de simples fiançailles : s'il existe des prostituées dans les temples, leur nombre est très faible et d'ailleurs on essaie de les supprimer ; les veuves voient leur condition varier selon les castes et si dans les castes supérieures elles n'ont pas le droit de se remarier, c'est que les Hindous ont une très haute idée de l'indissolubilité du mariage et de la fidélité conjugale ; les épidémies sont dues à la misère des masses, l'Hindou est naturellement très propre puisque l'hygiène fait partie de sa religion ; quant au système des castes, c'est une survivance du Moyen Age qui a son analogue dans l'Antiquité gréco-romaine ; les intouchables servent d'arme aux Anglais contre les Hindous, car c'est la division de leurs sujets qui seule leur permet de régner et ils seraient les premiers à s'opposer à l'abolition des castes qui permettrait à leurs sujets de s'unir contre eux.

1. *L'Inde Malheureuse* (Rieder).

Attaquant à son tour, Lajpat Rai a beau jeu de montrer tous les vices de l'Occident. On n'y voit pas de mariages précoces mais des mariages d'argent ; pas de prostitution sacrée, mais un nombre écrasant de prostituées tout court ; pas de parias, mais en Amérique les nègres sont traités bien plus mal que les parias, etc. C'est une idée qu'il est inutile de développer, tant elle est évidente.

Ce qu'il eût été plus intéressant de dire, c'est que l'Angleterre est la cause directe de la misère où se débat l'Inde, car c'est indéniable. Déjà un Français qui avait visité l'Inde il y a trente ans avait parfaitement défini le pays : « Une colonie de capitalistes européens et de coolies indigènes [1]. » La machine est parfaitement montée, mais c'est le budget indigène qui a payé les chemins de fer, ce sont les Anglais qui les administrent ; ce sont les indigènes qui ont fourni les matières premières et ce sont encore les Anglais qui récoltent les bénéfices. L'administration est aux mains des Anglais, et elle coûte très cher aux indigènes. L'antagonisme des intérêts est absolu. Les colons ne songent qu'à drainer l'argent de la colonie et celle-ci a besoin de son indépendance pour se reprendre à vivre.

Quand les Anglais ont conquis l'Inde, celle-ci possédait déjà une industrie textile qui vendait le coton et la soie moitié moins cher que les industriels du Lancashire. Les Anglais s'appliquèrent à détruire cette industrie indigène de manière à faire de l'Inde un pays producteur seulement de matières premières à très bas prix, et consommateur de produits manufacturés anglais. Le commerce intérieur fut détruit. L'ouvrier indien dut retourner aux champs, l'artisan aussi. Les villes, contrairement à ce qui arriva en Europe au XIX[e] siècle, se dépeuplèrent, le pays s'appauvrit. Mais de nouvelles classes d'intellectuels et de commerçants d'éducation

1. Ernest Piriou : *L'Inde contemporaine* (Alcan, 1905).

anglaise se formèrent et firent de l'opposition au gouvernement ; la Russie et le Japon menacèrent et menacent encore l'Inde. Les Anglais durent songer à donner au pays les moyens de se défendre lui-même et aux opposants quelques satisfactions. Mais le capital engagé a toujours été anglais dans une proportion écrasante, et par conséquent aussi les bénéfices et les opposants n'ont pas capitulé. Les masses sont toujours aussi malheureuses, car la terre ne rapporte pas assez et les épidémies n'ont pas cessé. Toutes les dépenses du budget sont affectées à l'entretien de l'armée et de l'administration. Tout progrès est arrêté par la politique conservatrice des Anglais qui favorisent les coutumes surannées et oppressives. Voilà ce qu'ils ont apporté à l'Inde [1].

Le livre de Miss Mayo reste intéressant parce qu'il nous apprend d'une manière exacte ce que pensent les Anglais de leurs sujets, et naturellement ils en pensent le plus grand mal, en gens qui ne conçoivent pas qu'on puisse vivre sans salles de bains ni terrains de golf. Une Américaine à qui le culte de l'hygiène tient lieu de culture ne peut que renchérir. Entre une civilisation pareille et la civilisation indienne l'abîme est infranchissable [2].

Les hommes du Nord en souffrent vaguement eux-mêmes, malgré leur insuffisance. On le voit quand ils peuvent s'arracher à leurs travaux accablants et inutiles, errer le long des mers heureuses avec un mépris sans égal pour les indigènes et une nostalgie mal définie. Quelque chose leur manque, dont ne manquent pas ces misérables indigènes. Quoi ? — Parfois bien avant la vieillesse, on voit des Anglais renoncer pour toujours au « sweet home » et se claustrer dans une villa aux murs

1. Cf. G. Nehru : *L'évolution de la politique britannique aux Indes* (Europe, 16 juin 1928).

2. Et il ne vient point de la propreté — à l'époque où ils n'étaient pas misérables, les Indiens avaient thermes et piscines.

crépis d'où ils voient la mer. Un secret leur a été brusquement révélé. On voudrait saisir cette minute où pour la première fois s'est jetée toute palpitante sur eux comme les oiseaux sur un phare *l'idée d'un certain bonheur*. Ils menaient une vie sans défaut : plaisirs, affaires, famille, confort, foyer, encyclopédies. Brusquement au milieu d'un sentier rocailleux ou d'une ruelle pouilleuse, froissés dans leurs sentiments les plus intimes, ils ont été dépouillés de tout et jetés nus sur la terre nue. De ce matin, de ce soir, date une nouvelle naissance. C'est par ce matin et par ce soir qu'ils puisent la force de rompre chaque jour avec leur égoïsme et leur charité, avec leur bien-être et celui des autres, avec leurs attaches et leur désintéressement. Ils ne désirent plus que la solitude et ce qu'elle contient de fervente monotonie dans un pays baigné de lumière, en face de ces choses dont les livres ont tant parlé, la passion et le néant, et qui là sont touchées du doigt.

Mais ceux-là sont rares. La discipline de leur race ligote les autres et les empêche de s'abandonner.

(à suivre) JEAN GRENIER

LE MONDE INFÉRIEUR

C'est en apprenant à marcher que je commençai à découvrir le monde. Jusque-là, je n'en avais aperçu que des formes vagues, étirées ou flottantes. Les pieds à terre, sur un sol de bois ou de pierre bleue, je regardais toutes les choses qui sortaient de mes pas, on eût dit de mon désir, et qui se mirent à exister lorsque je sus enfin marcher seul.

Il est vrai qu'il m'arrivait de lever les yeux au ciel ou au plafond. J'y trouvais les mêmes nuages, le même soleil ; des pigeons et des hirondelles passaient dans un vol qui semblait immobile. J'imaginais aussi des araignées grimpant assez haut pour accrocher leurs fils aux étoiles. Mais toutes les choses du ciel ou du plafond, qu'on n'attein que par les yeux, restaient incertaines ; à mes pieds, au contraire, tout vivait.

Pourtant, nulle contrée ne me parut jamais plus mystérieuse que celle où je posais mes pas. Toute marche es une découverte ; tout bouge à nos pieds, les caillou qu'on fait rouler comme des bêtes qui fuient, et l'herb que le vent remue ; tout vit et tout peut mourir, un brin de paille mêlé de sable ressemble à un insecte écrasé. Non le ciel ne contenait pas tant de mystère ; il y en avait un peu plus au plafond, moins haut tout de même. Mais su à terre, à mes pieds, chaque objet découvert en appelai un autre, encore caché.

Vers ma cinquième année, je ne connaissais que l plancher de la maison, la terre du jardin et le pav

d'une seule rue, car le bourg où nous habitions n'en comptait pas davantage.

*
* *

On m'emmena un jour chez mes grands-parents, qui tenaient un commerce d'aunages, situé dans une rue très remuante de la ville voisine. La boutique était large et profonde, mais presque toujours peu éclairée, bien qu'il y eût, outre les deux vitrines de la façade, une fenêtre dans le fond. Mais cette fenêtre, qui donnait sur une ruelle obscure, semblait placée là moins pour apporter la lumière que pour regarder ; elle était comme l'œil agrandi de mon grand-père, toujours assis devant un pupitre où il tenait les comptes dans le grand livre.

Deux comptoirs étaient posés sur les dalles de pierre bleue, à droite et à gauche de la boutique, munis de chaque côté de trois rangs de tiroirs très profonds et difficiles à manier. Le plus élevé, j'y atteignais de la tête et ce n'était pas celui-là, que ma grand'mère consultait souvent, qui m'attirait ; je le connaissais presque par cœur, pour y avoir regardé chaque fois qu'on l'ouvrait. Il était de ma taille, c'est-à-dire ordinaire. Mais le troisième, tout en bas, que n'aurais-je donné pour l'ouvrir et savoir ce qu'il contenait ! Il était au niveau de mes pieds, mais il devait plonger des racines sous le comptoir, ou plutôt son creux devait être profond comme un puits.

Aux murs, les rouleaux d'étoffe étaient juxtaposés sur des rayons de bois ; lorsque l'un d'eux était épuisé ou qu'on l'avait descendu pour le dérouler, la place qu'il occupait ressemblait à un tiroir vide.

De même que les tiroirs, les rangs d'étoffe prenaient de l'importance à mes yeux à mesure qu'ils se faisaient plus bas. Ceux d'en haut, qui touchaient au plafond, me laissaient indifférent. Ils devaient être de bois, comme ces boules de Hollande peintes en rouge, empilées à la vitrine

des épiciers. Ma curiosité descendait aux derniers, où les étoffes baignant dans une demi-obscurité prenaient déjà l'apparence de la terre ; j'y semais toutes sortes de rêves, qui germaient.

*
* *

Un jour, mon grand-père qui m'avait vu rôder mystérieusement dans la boutique, s'imaginant que je m'ennuyais, me dit :

— Frédéric, veux-tu ramasser les épingles ? Il y en a beaucoup par terre. Cherche bien. On ne les aperçoit pas tout de suite, mais il y en a, tu peux me croire. Je te donnerai deux centimes pour dix épingles.

J'acceptai avec joie et me mis immédiatement à la recherche. On n'avait pas besoin de m'assurer qu'il traînait des épingles par terre. Je m'en étais aperçu déjà. Mais il fallait cette promesse d'un gain pour que je m'appliquasse à les rassembler.

Le principal de mes jeux avait consisté, jusque-là, à attirer sur le trottoir, d'une étrange manière, les yeux des passants. Je glissais un fil noir par un trou de la porte, où l'on passait, le soir, une tige de fer destinée à assujettir les volets. Au bout du fil était un sou de nickel, que je faisais tinter sur le trottoir au moment où quelqu'un passait. Le passant s'arrêtait, cherchait à ses pieds et, apercevant la pièce de monnaie, avançait la main pour la ramasser ; au moment qu'il allait la toucher, je tirais sur le fil d'un coup sec et riais follement, caché derrière la porte, de l'ébahissement de ma dupe.

Ce jeu perdit tout intérêt du moment que mon grand-père m'eut proposé de ramasser les épingles.

Je commençai immédiatement, par la partie du magasin comprise entre les deux comptoirs et qui était dallée de pierres grises. Sur cette surface terne, il n'était pas facile de distinguer les épingles, dont le brillant avait disparu par le frottement. Il ne me fallut pas moins d'une

ieure, j'imagine, pour rassembler la première douzaine ; nais lorsque je reçus en échange la piécette de monnaie promise par mon grand-père, je commençai à réaliser 'idée de la fortune. Penché sur les pierres, je voyais s'accumuler déjà les pièces de cuivre, empilées et groupées en cylindres enveloppés de papier de journal, comme faisait na grand'mère en prévision du change.

Il me fallut une nouvelle éternité pour former entre 'index et le pouce le faisceau d'une deuxième douzaine ; les lalles étaient usées, brisées et disjointes par endroits, c'est à que les épingles se réfugiaient, dans les creux et les nterstices.

Quand cette zone du magasin fut suffisamment explorée, serrant mes deux pièces dans la poche de mon pantalon, je me jetai avidement sur le terrain de l'arrière-boutique où était placé le pupitre de mon grand-père. Cet endroit était à peine éclairé, comme je l'ai dit, par la fenêtre qui regardait la ruelle. Comment mon grand-père, qui ne portait pas de lunettes, pouvait-il écrire dans cette obscurité ?

Là, plus de dalles de pierre, mais un plancher noir, raboteux, plein de fentes, de trous et, l'on eût dit, de pièges. Je dus me pencher plus fort, y regarder de plus près. Les épingles étaient beaucoup plus nombreuses, mais elles se cachaient davantage, perdues dans les jointures du plancher, mêlées aux poussières et à toutes sortes de débris minuscules ; il fallait les découvrir d'abord parmi ces parasites, puis les attraper en les faisant sauter au moyen d'un clou.

Bientôt le mystère de l'obscurité et l'attente orageuse d'une nouvelle sorte de découverte commencèrent à me saisir. J'oubliai en un instant la fortune de cuivre qui gisait aux fentes du plancher. A peine eus-je rassemblé une demi-douzaine d'épingles, que je les jetai.

*
* *

J'étais tombé à genoux et je me traînais maintenant sous le regard de cette fenêtre, à la recherche d'un autre trésor qui pouvait n'être que la guérison d'une énorme curiosité. Oui, cette fenêtre était avec moi ; elle s'unissait à ma soif de découverte, justement parce qu'elle n'était pas, comme les autres, bien lavée et d'une clarté absolue. Je ne voyais que sa lumière blafarde répandue sur le plancher, non pas pour m'éclairer, mais pour conduire, par sa duplicité même, mon inquiétude à la nouvelle que j'attendais. Peu m'importaient les dimensions de son carré, ni qu'elle fût double, regardant à la fois au dehors et à l'intérieur : je ne voulais pas être instruit, mais égaré, c'est-à-dire poussé peu à peu, par toutes sortes de détours, vers une foudroyante et terrible révélation. Je ne levai les yeux qu'une seule fois de son côté ; ce fut pour remarquer que mon grand-père, penché sur son livre de comptes, lui tournait le dos.

J'avais poursuivi ma marche à genoux et, les mains râclant le plancher jusqu'aux plinthes, je venais de faire le tour de l'arrière-boutique, lorsque mes regards s'arrêtèrent sur les quatre pieds du pupitre où mon grand-père écrivait. Ces quatre pieds de bois, tout noirs, se détachaient d'une étrange manière dans la lumière décolorée de la fenêtre, avec leurs angles précis et leur longue et inflexible droiture, projetant chacun sur le plancher une ombre penchée d'une douceur et d'une netteté extraordinaires. On eût dit vraiment que ces pieds réfléchissaient depuis l'éternité. Entre ces quatre pieds plongés dans leur méditation et gardant leurs distances, ceux de mon grand-père qui remuaient nerveusement et se déplaçaient au hasard me parurent absurdes et tout à fait privés de raison.

Quelque chose se passa tout à coup ; je vis les pieds chaussés de cuir se joindre avec bruit et se dresser e

craquant sur leurs pointes, comme s'ils avaient à soutenir un poids terrible. En même temps, là-haut, j'entendis un choc puis une sorte de grognement, et aussitôt un jet de liquide noir s'écrasa sur le sol, faisant une mare large et luisante. Les pieds s'étaient retirés brusquement dans le fracas d'une chaise qu'on recule. Levant les yeux, j'aperçus le visage de mon grand-père qui regardait cette tache obscure s'agrandir à chaque goutte du liquide qui continuait de tomber je ne sais d'où.

— Ah ! c'est toi, mauvais sujet, s'écria-t-il en m'apercevant. C'est toi qui remuais à mes pieds. Que fais-tu là ? Je t'avais recommandé de ramasser les épingles. Tu m'as fait peur et voilà que l'encrier s'est renversé par ta faute.

— Il n'en fait jamais d'autres, et l'encre est si chère ! cria une autre voix, moins proche, celle de ma grand'mère.

Des mains armées d'un énorme buvard étaient apparues à leur tour ; elles se mirent à étancher le liquide visqueux qui couvrait la pierre. Lorsque ce travail fut terminé, la chaise reprit sa place contre le pupitre et je vis reparaître les pieds de mon grand-père, qui recommencèrent leur mouvement inutile et saugrenu.

Comment pouvait-on m'accuser d'avoir provoqué cette chute et aidé à répandre cet odieux liquide, moi qui étais demeuré accroupi, sans mouvement, à regarder ces pieds de bois, si mystérieux ? Je n'avais même pas songé un instant à me moquer de ces autres pieds, pourtant bien ridicules. La gravité des quatre pieds immobiles ne m'en parut que plus touchante. Ils vivaient, à n'en pas douter, bien qu'ils demeurassent sans bouger. Ils poursuivaient leur pensée comme si rien ne s'était passé dans leur voisinage, et leurs ombres parallèles n'avaient pas dévié.

FRANZ HELLENS

LETTRE A M. M. DOSTOIEVSKI

La lettre dont nous donnons la traduction a été retrouvée tout récemment et publiée, avec d'autres lettres inédites de la même époque, en supplément à la *Correspondance* de Dostoïevski (D. *Pisma.* t. II. Guiz. 1930). Elle se rapporte à un moment relativement peu connu de la vie de l'écrivain. Quand les travaux forcés eurent été remplacés par la déportation, il fut versé dans le 7e Bataillon de Ligne Sibérien, à Sémipalatinsk. Il y vécut très pauvre, préoccupé par l'état de sa santé (il eut à souffrir d'attaques violentes d'épilepsie), rêvant à son retour en Russie où, une fois mis à la retraite, il allait pouvoir s'adonner aux travaux littéraires et réaliser les projets d'œuvres qu'il avait médités pendant son séjour au bagne. C'est à Sémipalatinsk que Dostoïevski fit la connaissance de Maria Dmitrievna Issaïéva dont il est question dans la lettre, et qu'il épousa le 6 février 1857, à Kouznetsk. C'est également là qu'il écrivit *Le Village Stépantchikovo* et *Le Rêve de l'Oncle* — fragment détaché d'un roman « comique » qui ne fut jamais écrit — et qu'il prit des notes pour *Les Mémoires de la Maison des Morts.* Le 2 juillet 1859, l'écrivain put enfin retourner en Russie ; son retour concorda avec sa réapparition en littérature : *Le Rêve de l'Oncle* parut dans *La Parole Russe* du mois de mars 1859, et *Les Annales Patriotiques* publièrent novembre et décembre, la même année, le *Village Stépantchikovo.*

VL. POZNER.

Sémipalatinsk, 22 décembre 56.

Bonjour, mon bon ami. Il y a déjà un certain temps que j'attends la lettre promise, la lettre que tu as promis de m'envoyer au premier courrier, après celui du 15 octobre. Je ne sais pas ce qui t'a retardé. Je te jure, mon cher frère, que je ne puis me réconcilier avec les raisons que tu invoquais pour expliquer la longueur des intervalles entre tes lettres. Un homme, si occupé soit-

il, trouve toujours cinq minutes pour écrire quelques lignes à son propre frère. Pourtant je comprends : on a dû t'informer de Moscou qu'on m'avait envoyé quelque argent de là-bas. Et toi, dans ta lettre du 14 octobre, tu t'étais engagé à m'envoyer ne fût-ce qu'une faible somme par le prochain courrier. « Il a reçu de l'argent, t'es-tu dit. Par conséquent il n'est pas dans le besoin, il n'est point nécessaire de lui écrire ». Bien, mon ami. Pourtant ne t'avais-je pas dit, ne t'avais-je pas écrit que ce n'est pas de l'argent que je te demande mais un souvenir et une attention fraternelle. Tu m'as fait savoir que tes affaires étaient mauvaises, que tu n'avais pas le sou. Comment ne comprendrais-je pas que toi, chargé d'une famille, assailli par bien des soucis, tu peux fort bien ne pas disposer d'argent pour moi ? De quel droit te tiendrais-je rigueur de ne m'avoir rien envoyé, quand tu as été le seul jusqu'à présent à m'aider et à me soutenir ? Tes lettres mêmes ne m'ont-elles pas fait comprendre tout le poids de tes soucis. Comprends donc que si je t'en veux, ce n'est pas parce que tu m'as promis une somme et ne me l'as pas fait parvenir (je sais, si tu ne l'as pas expédiée c'est que sans doute tu n'as pas pu en disposer ; je ne doute pas de ta bonté ni de ton cœur). Apprends seulement, mon ami, qu'il m'est pénible qu'en dehors des envois d'argent, tu ne trouves pas nécessaire, semble-t-il, d'entretenir avec moi quelques rapports. Tu diras, peut-être, que tu n'as *rien* à m'écrire. Juges-en impartialement. Dans ta dernière lettre tu me dis que *tes* affaires sont *mauvaises*, tu promets de m'écrire prochainement — et soudain, le silence, pas une ligne. Que dois-je en conclure ? Que tes affaires ont encore empiré, qu'elles ont eu une répercussion sur notre correspondance, que tu es peut-être tombé malade, ou que tu te trouves dans une situation extrêmement embarassée. S'il en avait été ainsi, peux-tu croire que je serais resté complètement indifférent à tes malheurs ? Non, je me suis tourmenté pour toi, il m'avait été pénible d'apprendre

que tu ne réussissais pas et je désirais ardemment recevoir de toi quelque autre nouvelle. Tu m'offenses en me supposant indifférent. Interromps donc ton silence, mon ami, dis-moi n'importe quoi, et surtout réponds le plus vite possible à cette lettre. Tu verras toi-même qu'elle est assez importante, elle l'est en tout cas pour moi.

Tu t'es peut-être rendu compte, d'après les allusions que contenaient mes précédentes lettres, que j'aimais une femme. Elle s'appelle Maria Dmitrievna Issaïeva. Elle était mariée à mon meilleur ami, que j'aimais comme un frère. Naturellement mon amour demeurait secret et désespéré. Son mari était sans emploi ; après une longue attente, il fut nommé à un poste dans la ville de Kouznetsk, du gouvernement de Tomsk. Deux mois après son arrivée là-bas, il mourait. Tu peux te figurer combien mon désespoir fut grand lorsque j'appris cette mort : elle restait seule avec un fils en bas-âge, dans un coin perdu et éloigné de la Sibérie, sans protection ni aide. J'avais perdu la tête. J'empruntai de l'argent que je lui envoyai. Je fus tellement heureux qu'elle l'eût accepté de moi, que je ne songeai même pas que je m'endettais moi-même. Enfin elle eut des lettres de sa famille, de son père qui habite Astrakhan. Depuis lors les siens l'ont soutenue, et elle a vécu comme-ci comme-ça. Son père l'a invitée à venir auprès de lui. Elle y serait allée mais elle voulait caser d'abord son fils dans le Corps des Cadets de Sibérie. Elle n'aurait pas eu de quoi l'élever à Astrakhan : il aurait fallu payer pour lui. Elle craignait d'être ainsi à charge à son père et redoutait les reproches de ses sœurs auprès de qui elle aurait joué un rôle de parasite. Quant au Corps des Cadets de Sibérie, on y donne une belle éducation, et les élèves qui en sortent ne sont obligés de servir en Sibérie que trois ans. Notre correspondance s'est prolongée. J'étais sûr qu'elle avait au moins compris que je l'aimais. Pourtant moi, un soldat, je ne pouvais pas lui proposer de devenir ma femme. Car de quoi aurions-nous vécu ? Quelle

lestinée aurait-elle partagée avec moi ? Tout cela était au lébut, mais dès que j'ai eu obtenu ma promotion, je lui ai lemandé si elle voulait devenir ma femme, et je lui i expliqué ma situation honnêtement et sincèrement. :lle a accepté et m'a répondu : *Oui*. Aussi notre mariage ura-t-il lieu *certainement*. Il n'y a qu'une chose qui pourrait empêcher ou tout au moins en remettre la date à un temps ndéfini. Pourtant il y a 90 chances sur 100 pour que cette irconstance ne se produise pas, mais il faut tout prévoir. Je ne t'en parle pas : cela serait trop long à raconter, lus tard tu apprendras tout). Je ne peux que te dire que je épouse presque à coup sûr. Si je le fais, le mariage sera élébré avant le 15 février, c'est-à-dire avant la Mi-Carême. Nous en avons décidé ainsi, si tout s'arrange t se termine heureusement. Aussi, mon précieux, mon her ami, je te prie et te supplie : ne t'attriste pas sur ion compte, ne doute pas, et surtout n'essaie pas de ie dissuader. Tout cela viendrait trop tard. Ma décision st *irrévocable*, et de plus ta réponse me parviendra, peut-tre, quand tout sera accompli. Je connais déjà le sens de utes tes objections, remontrances et recommandations ; lles sont toutes excellentes, je suis certain de ton bon œur qui m'aime ; cependant, malgré leur sagesse, tes onseils seraient inutiles. Tu diras, je suis sûr, qu'à 36 as le corps aspire au repos, et qu'il est pénible de attacher un poids. A cela je ne répliquerai rien. Tu iras : « Avec quoi vas-tu subsister ? » Question sensée, ır, une fois marié, je ne pourrai pas — ce serait honteux e ma part, — compter que toi, par exemple, tu vas ous entretenir, moi et ma femme. Apprends, mon écieux ami, qu'il me faut peu, très peu pour vivre ec ma femme. Je ne te dis rien de Maria Dmitrievna. on caractère, son intelligence et son cœur en font une ersonne telle qu'on ne trouverait pas la pareille sur ille. Elle sait que je ne peux pas lui proposer grand'chose, ais elle n'ignore pas non plus que nous n'allons pas

éprouver une misère *considérable*, que je suis un homme *honnête* et que j'assurerai son bonheur. Je n'ai besoin que de 600 roubles par an. Pour obtenir cette somme je compte sur la magnanimité du tsar, sur la magnanimité de l'être adoré qui nous gouverne. J'espère qu'il me permettra de publier mes œuvres. J'ose nourrir en moi la certitude que mon espoir n'est pas une chimère. Je crois que notre sage monarque, ce cœur angélique, laissera glisser sur moi son regard et me permettra d'être utile dans la mesure de mes forces. Quant à celles-ci, j'en suis sûr, pourvu que je reçoive l'autorisation. Je t'en conjure par le Christ, frère précieux ne considère pas mes paroles comme de la vantardise, mais crois fermement, sois certain que mon nom littéraire n'est pas un nom perdu. Il s'est amassé en moi, durant ces sept années, bien desmatériaux, mes pensées se sont éclaircies et fixées ; et à l'heure qu'il est, lorsque chacun contribue au bien général, on ne me refusera pas d'être utile. J'attends, j'espère, je vénère la décision favorable du monarque. Et si l'on m'autorise à publier, 600 roubles par an me sont assurés. Il est encore trop tôt pour se préoccuper des enfants. S'il y en a, ils seront bien élevés, tu peux en être certain. Tu diras que les petits soucis peuvent m'exténuer. Mais je serais un lâche, si pour une vie de tout repos, paresseuse et insouciante, je refusais le bonheur d'avoir pour femme l'être qui m'est le plus cher au monde ; si je renonçais à l'espoir de faire son bonheur, et tournant le dos à ses malheurs, à ses souffrances, à ses émotions, à son impuissance, si je l'oubliais et l'abandonnais sous l'unique prétexte qu'un jour certains soucis viendront déranger ma précieuse existence. Trêve de justifications ! accepte le fait, mon ami. Il est inéluctable pour peu que Dieu soit avec nous, et tous tes raisonnements, mêmes les plus sensés, reviendraient à pousser l'exclamation connue :

Mais qu'allait-il faire dans cette galère[1] ?

1. En français dans le texte.

J'accorde qu'il était stupide de la part du fils d'Oronte d'échouer sur une galère parmi des Turcs, je t'accorde tout, tout, j'accepte tous les raisonnements, pourtant tu as beau crier et t'apitoyer, il se trouve quand même *dans cette galère*, il y a échoué et le fait ne laisse place à aucune discussion. Mon ami inappréciable, mon cher frère, ne t'élève pas contre moi, mais viens à mon aide, et alors tu seras pour moi plus que jamais un ami et un frère. A présent je considère comme nécessaire de t'informer de certaines dispositions que j'ai l'intention de prendre afin d'atteindre mon but, et de quelques détails de l'affaire. Je ne possède pas un copeck, et cependant l'argent est la chose la plus nécessaire du monde. Aussi ai-je décidé d'en emprunter. Je connais un homme riche, bon et bien disposé à mon égard. Je m'adresserai à lui. J'ai besoin de bien des choses. Je dois faire ne fût-ce que quelques préparatifs, louer un appartement, ne fût-il que de trois pièces, acquérir le mobilier indispensable. Je dois m'habiller, et l'aider, elle. J'ai besoin de mille choses dont on ne peut se passer mais qui coûtent cher. Il me faut envoyer à la recherche de ma femme une calèche fermée attelée de trois chevaux à l'aller et au retour : cela fait 1500 verstes, calcule le prix. J'aurai à régler le prix de la cérémonie. Je n'ai pas encore pu jusqu'à présent compléter mon équipement d'officier. Mes gages me permettent de subsister. Mais il est difficile d'acquérir tout à la fois. On m'a envoyé 200 roubles. Une partie de cet argent m'a servi à payer une dette, le reste est passé dans des achats de linge (car ma sœur ne m'a envoyé que des chemises). Cela fait un tas de choses, les plus indispensables, les plus grossières et simples, mais qui coûtent de l'argent. Enfin, comme officier d'active j'ai besoin tout de suite de deux uniformes au moins : l'un pour le service, pour l'exercice, pour les patrouilles, et l'autre pour les parades. Il me faut une capote, un casque, une épée, une écharpe, un ceinturon, etc., etc. Enfin, j'ai besoin de bottes, tout cela coûte de

l'argent, aussi, en comptant les autres dépenses nécessaires, les 200 roubles n'ont-ils pas suffi, loin de là !

Et puis, après le mariage, il me faudra vivre jusqu'au moment où se règlera définitivement mon destin, avec mes chances d'être publié, aussi ai-je l'intention d'emprunter 600 roubles argent. Cela suffira à peine. Pour ce qui est de faire cet emprunt, je le puis, car j'ai chez moi des œuvres à publier pour plus de 1000 roubles argent. Je ne trompe personne en empruntant, d'autant plus que j'emprunterai à longue échéance ; j'expliquerai franchement à mon créancier ma situation, sans rien lui cacher. J'écris par le même courrier à sœur Varinka et je l'informe de tout, dans la mesure du possible. Je la préviens dans ma lettre que j'écrirai à mon oncle par le prochain courrier. Sois sûr que la lettre pour mon oncle sera rédigée d'une manière très sensée. Je prie Varinka de ne pas s'étonner, de ne pas pousser des cris, de ne rien objecter, mais de persuader à ma tante de transmettre mon mot à mon oncle lorsqu'il sera dans un de ses bons moments. Je ne lui cache rien. S'il me donne la somme je réglerai immédiatement mes dettes *ici*, sinon, je devrai compter sur moi-même, sur Dieu et son ange : notre monarque. Je t'en supplie, mon bon Micha, dès que tu auras lu ces pages, écris à ma sœur, à Moscou, et conseille-lui de transmettre sans faute ma lettre à mon oncle. Car ils sont capables, par peur, de ne pas la lui donner. J'écris à mon oncle par le prochain courrier. Pour l'amour de Dieu, frère, fais-le. A présent je vais t'exposer encore une prière qui s'adresse directement à *toi*. Frère, ange, aide-moi pour la dernière fois. Je sais que tu n'as pas d'argent, pourtant j'ai besoin de certains objets, justement pour *elle*. Je voudrais lui en faire présent mais il est impossible de les acheter ici : ils coûtent deux fois plus cher. Si j'avais de l'argent je t'en aurais envoyé mais je n'en ai point, aussi, je t'en supplie, ne me refuse pas ce *dernier* secours. Je t'en supplie également : si tu es tant soit peu *embarrassé* (c'est-à-dire si tu manques d'argent

r je ne doute pas de ton désir de m'en prêter), alors, our l'amour du Christ, ne te tourmente pas et ne 'envoie rien. Je te comprendrai, je suis ton frère, j'ai trop de preuves de ton attachement pour douter de toi.

Voici les objets que je voudrais avoir ; ils sont presque dispensables.

1° Un chapeau *pour Pâques* (ici il n'y en a pas du tout), turellement à la mode du printemps.

2° *Dès maintenant* du tissu de soie pour une robe 'importe lequel sauf du *glacé*) d'une couleur qui se porte. Elle est blonde, d'une taille au-dessus de la moyenne, très en faite, rappelant Emilia Féodorovna, telle que je l'ai e).

Une *mantille* (en velours ou autre), à ton goût.

Une *demi-douzaine* de mouchoirs de dame, en toile de ollande fine.

Deux *bonnets* (avec des rubans bleu-ciel si possible) pas ers, mais gentils.

Un *fichu* en dentelle de laine (si ce n'est pas trop cher).

N. B. — Si ces *exigences* te paraissent être des *exigences*, si éprouves une envie de *rire* en lisant cette liste parce que a demande se monte presque à 100 roubles argent, ris refuse-moi. Mais si tu comprends mon désir de lui faire cadeau, si tu comprends que je ne me suis pas *retenu* que j'ai dû te parler, tu *ne riras pas* à mes dépens mais m'excuseras. Eh bien, adieu ! Je t'embrasse de toute on âme. Souhaite-moi du bonheur, mon bon ami. Je mbrasse. Salue Emilia Féodorovna de ma part, embrasse enfants et, pour l'amour du Christ, réponds à cette ttre tout de suite.

Ton frère F. Dostoïevski.

Je t'envoie tous mes vœux pour le Nouvel An qui ive. Que Dieu te donne un plus grand succès.

Le fameux pape Jules, appuyé sur son double pouvoi ne pouvait pas exiger de Michel-Ange qu'il ne suivît pa son propre génie. Cela, le tyran le mieux assuré ne peu l'obtenir ; il ne peut même pas le vouloir. L'artiste n'obé pas. Le saint fait mieux peut-être, lui qui vient dire a tyran : « Je ne suis pas content de toi. » Mais est- mieux ? Le sage ne dit rien ; il jette un regard comme u muet jugement, et s'en va. Frédéric de Prusse avait bi saisi la réplique juste : « Vous visez trop haut, disait-il peu près ; le métier de police n'est ni beau ni grand ; si veut le bien juger, il faut le faire. » Le sage a compris ce et que le mépris passe bien au-dessus du trône ; aussi il méprise que si on l'en prie. « Ne suis-je pas bien he reux ? » disait Crésus à Solon ; et Solon répondit : « C ne peut décider si un homme est heureux tant qu'il n' pas mort. » Je plains le tyran ; il ne reçoit que des élog forcés ; il n'a pour amis que des âmes basses, et qu'il f jouer comme des machines ; c'est comme s'il tâtait la t hison. Nul homme ne prise l'estime forcée, ni l'amo forcé. Par quoi l'égalité subsiste comme au temps d'Eso ni plus ni moins ; l'égalité, loi de diamant, claire et du « Je puis mettre Platon aux fers, se dit Denys : mais je puis pas mettre son jugement aux fers ; et quand je pourrais, quelle valeur en un jugement serf ? Ce qu veux, c'est qu'il m'approuve librement. »

Ces traits sont écrits partout, dans l'histoire, dans légende, dans les belles œuvres, dans les grandes vies. pouvoir ne cessera d'être humilié. Beethoven, dans scène célèbre, enfonce son chapeau jusqu'aux oreilles lieu de saluer la cour. Mais en Gœthe, qui saluait si bi le mépris n'était pas moins marqué. Le seul départ d beau vers se moque des puissances ; et, au rebours, tou

ui est flatteur est plat. On ne peut point du tout gouver-
er l'artiste, ni le saint, ni le sage. Cet étrange et subversif
aractère est tracé partout. L'ambitieux peut-il seulement
re un conte ? L'égalité y éclate. Et il me semble que je
'aimerais point trop, si j'étais roi, ces palais qui naissent
'une parole, et, d'une autre parole, sont effacés ; c'est
aiter bien légèrement les plaques, les cordons, les épées.
n toute œuvre vénérée il y a lèse-majesté. Mais oui, par
ela seul que ce n'est pas un tyran qui l'a faite.

Ce qui, dirait Candide devenu vieux, ce qui ne va pas
ns inconvénient ; car il y a du malheur dans la politique,
une rage mal dissimulée ; et cela retombe sur nous. Il
ut payer tous ces mépris. Tout homme qui a pouvoir
nit par se venger ; l'épée tuera ; car que peut-elle de plus ?
e pouvoir rend méchant par une réelle impuissance, aus-
tôt sentie. Descartes s'en va. Pascal regarde au ciel. Kant
crit sa Raison Pure, et évidemment sans prendre conseil
e la Bonne Pensée. Chacun a sa manière ; mais tous s'en-
ient. Cette fuite des vraies valeurs est sous les doigts du
ran ; il la sent toujours. Et qui empêche que son valet le
ge, son valet qui ne dit rien ? Il n'est pas un général qui
e rougisse d'être approuvé. Mais on nous conte, comme
n éloge, qu'il admet la contradiction, et que même il la
erche. « Ne pensez pas à me faire plaisir » disait Pétain.
lais le franc-parler n'est pas longtemps favori. C'est
u'avec le franc-parler l'égalité se montre ; l'égalité, qui
'est jamais loin dès qu'un homme parle à un homme.
insi la vanité ne se trompe pas elle-même. Je cherche
homme qui est fier d'être décoré ; je ne l'ai pas trouvé.
lais méfions-nous, dit Candide ; tout ambitieux est bientôt
rieux ; l'humeur le tient ; il s'y livre. Il n'y a que
aveugle colère qui le puisse consoler ; d'où les guerres, ces
engeances de rois. Et en vérité, dit Candide devenu sage,
n devrait chercher l'occasion d'admirer les rois, sincère-
ent et librement ; cela rendrait service à tout le monde.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Keyserling et la France

Dans l'*Analyse Spectrale de l'Europe* comme dans le *Journal de Voyage*, le mérite de Keyserling, son apport nouveau, consiste dans son intuition des ensembles. Le complexe terrestre, le complexe européen, il arrive sinon à les connaître intuitivement, tout au moins à les aborder dans une franche et saine disposition à la connaissance intuitive. On pourrait résumer la vertu de son livre d'une part, ses limites d'autre part, en empruntant un titre à Claudel : *Positions et Propositions*. Le complexe de l'Europe ou de l'humanité senti du dedans, réellement, par Keyserling, voilà une position, une attitude de l'esprit, une puissance d'analyse, une bonne volonté en acte, une disponibilité d'intelligence, une méthode d'algèbre qualitative, qui ont une valeur en elles-mêmes, indépendamment des inévitables erreurs de détail, et qui nous apportent un produit net. Mais en ce qui concerne les couleurs du spectre décomposé, il n'en va pas de même. Sur le génie propre de chacun des peuples de l'Europe, Keyserling lance des propositions, pratique des coupes extrêmement provisoires. Ces propositions ne donnent tout leur effet utile que si elles entrent dans un mouvement de discussion, si l'analyse spectrale de l'Europe est elle-même suivie d'une analyse spectrale, critique et contradictoire de chacun des génies populaires ou nationaux qui en ont formé les chapitres. Mais cette discussion et cette critique, en réformant les jugements de l'auteur sur les éléments du complexe euro-

péen, en substituant morceau par morceau des idées à ses idées, comme on faisait pour la galère salaminienne, n'entameraient pas sa position, c'est-à-dire la réalité formelle et intuitive de ce complexe. Non seulement elles ne l'entameraient pas, mais elles la renforceraient, puisque la discussion ajouterait ici au sérieux du problème et qu'elle aboutirait à nous convaincre de plus en plus qu'il s'agit de tout le contraire d'un faux problème.

C'est pourquoi j'introduirai ici quelques remarques sur la partie de l'*Analyse Spectrale* qui concerne la France, et qui ne m'a pas satisfait. Ou plutôt, si elle ne me satisfait pas comme miroir de la réalité, elle me paraît au contraire fort intéressante du point de vue dynamique, et pour mesurer comment, en l'espace de quelques années, ces observations d'un étranger intelligent ont cessé en partie d'être vraies.

* * *

Pour Keyserling, le type du Français c'est l'homme dans un jardin, dans son jardin. Il est né jardinier. L'appropriation d'un coin de terre privilégié, d'où il tire le maximum de convenance, de beauté, de plaisir physique, d'utilité, de profit, la composition d'une nature humanisée, la petite propriété bien garantie par l'Etat, le gendarme, les traités, les papiers, le droit, la Société des Nations elle-même considérée comme un élément statique de sécurité et non comme un élément dynamique d'adaptation et d'évolution, voilà ce qui donne ses bases, sa substance, son ton, à l'âme française et aux idées françaises. Le Français de Keyserling, et, je crois, le Français de l'intellectuel allemand, se définit un animal jardinier, un animal juridique, un animal statique. « En aucune façon, dit Keyserling, il ne comprend qu'on ne lui accorde pas pour l'éternité sa manière d'être et sa position. En tant que représentant d'un équilibre statique, étant donné qu'il considère le globe terrestre comme un jardin français, il ne

peut voir dans un être dynamique, au cas où celui-ci voudrait lui imposer sa loi, en vertu même de sa subjectivité, qu'un fou ou un criminel. Ce qui uniquement a droit à l'existence, pour lui, c'est l'équilibre *existant*, les mœurs *existantes*, le droit *existant*, les frontières *existantes*... Le Français, depuis qu'il possède son caractère actuel, dans une guerre s'est toujours senti attaqué ; dans chaque adversaire il a vu l'ennemi de la civilisation ; chaque fois il s'est targué de son droit absolu. Il était forcé qu'au tournant actuel de l'histoire, le même état de fait psychologique se réaffirmât avec une force inouïe. Ce qui vient d'être dit suffit à lui seul à expliquer ce qu'on a appelé la peur hystérique propre aux Français : effectivement, jamais la France ne fut pareillement menacée. Car sa nature même exige en premier lieu — comme tout jardin — la sécurité extérieure ; et celle-ci n'existe plus. Elle exige la stabilité des choses ; et celle-ci a disparu. »

Il semble que Keyserling explique ici, dirons-nous à la française ? par des concepts fermés, par une réalité *existante*, des faits qui sont de l'ordre du particulier, et, en somme, du dynamique. Cette majoration de l'*existant* par rapport à l'*éventuel*, au *futur* ou au *désirable*, c'est en somme l'esprit de tradition. Il faudrait donc montrer dans le Français un être beaucoup plus traditionaliste que ses voisins, et ce serait fort artificiel. L'évolution des idées littéraires, politiques, sociales, juridiques a été en général et elle est depuis la guerre au moins aussi rapide chez nous qu'ailleurs. Qu'il y ait aujourd'hui, en matière de politique européenne, c'est-à-dire en ce qui intéresse du plus près nos voisins, un accent mis sur l'*existant*, une croyance générale qu'i est juste que les frontières actuelles soient stabilisées, et aussi une mystique de la sécurité, professée par les hommes politiques, je ne le conteste pas. Mais ce n'est point là un fonds psychologique immuable. Ce sont des thèses logiques destinées à défendre des intérêts actuels, engendrées par une situation particulière, une glose du traité

de Versailles, création continuée, a dit M. Poincaré.

Ce Français qui s'est toujours senti attaqué, toujours targué de son droit absolu, c'est un mythe. On ne trouve rien de tel dans la littérature politique du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Ni Bossuet, ni Fénelon, ni Montesquieu, ni Voltaire, n'ont pensé que lorsque le roi de France était en guerre, il se contentait de repousser un agresseur et personnifiait le droit. Il était, comme tous les souverains, engagé dans des guerres, et voilà tout. Qui terre a, guerre a. On était content de gagner et désolé de perdre. On remerciait Dieu de la victoire comme d'un don gratuit. Cette idée du droit absolu mis entier d'un côté, on ne la rencontre qu'en matière de guerre ou de dissensions religieuses ; d'un côté la vérité et le droit, de l'autre l'erreur et par conséquent l'injustice. Mais ce fanatisme-là ne fut le privilège ni d'un pays, ni d'une religion.

Quand Louis XIV entreprend la guerre de Dévolution, la littérature de propagande qu'il demande à ses juristes est exactement du même ordre que celle dont Frédéric II ordonne la fabrication lorsqu'il envahit la Silésie. Des légistes subalternes exécutaient ce qu'on leur commandait, et c'était tout.

A la Révolution il est arrivé que ces légistes subalternes, au lieu d'être les serviteurs du roi de France et de n'écrire que lorsqu'on le leur demandait, pour un auditoire restreint, ou plutôt de parler à la cantonade, ont succédé au roi, aux ministres, ont connu et senti autour d'eux un auditoire illimité, ont même provoqué, en somme, la fameuse trahison des clercs. En même temps, la philosophie du XVIII[e] siècle et les Droits de l'Homme leur fournissaient une manière d'Evangile qui alimentait de passions religieuses leurs justifications et leurs plaidoyers politiques. C'est alors qu'ont pris naissance les deux mythes dont parle Keyserling. D'abord celui du Français toujours attaqué, jamais agresseur : la guerre aux rois, déclenchée par les Girondins, devint la guerre des rois, ces mauvais et ces méchants,

contre une France qui ne demandait que la paix, la sécurité, la liberté et l'égalité naturelles, peut-être aussi des frontières non moins naturelles. — Ensuite le mythe du Français qui possède un droit absolu, du fait de la supériorité de sa culture et des bienfaits qu'il apporte avec lui.

Mais ces mythes, il semble bien que la France les ait subis temporairement plutôt qu'elle n'y a adhéré profondément. Si Keyserling y croit si fort, et en fait l'un des traits d'une france éternelle, c'est probablement parce qu'il a écrit son livre sous l'impression des années qui ont suivi immédiatement la guerre, et où la force acquise de la propagande, l'euphorie de la victoire, une idéologie d'ailleurs aussi anglo-saxonne que française, ont ramené ces coupures naïves entre le civilisé et le barbare, le droit et l'injustice, la guerre sainte de sécurité et la guerre impie d'agression. Il n'en reste aujourd'hui pas grand'chose.

Et si le point de vue du jardin clos, à la lyonnaise, avec des tessons de bouteille dans les murs, était vraiment celui du Français moyen, comment Keyserling expliquerait-il que l'enlèvement des tessons, c'est-à-dire l'évacuation de la rive gauche du Rhin, soit acceptée avec autant d'indifférence par la masse des Français ?

Peut-on d'ailleurs se servir de cette notion de sécurité pour distinguer les génies nationaux ? Le besoin de sécurité est naturel aux Etats et aux hommes. Les états-majors et les diplomates sont également préposés dans tous les pays au maintien de la sécurité nationale. Ils se trompent souvent sur les moyens, ils ne se trompent pas sur le but. En ce qui concerne la sécurité individuelle, le Français naguère la demandait à l'épargne, l'Anglo-Saxon à l'assurance. Ici encore, différence dans le moyen et non dans le but. M. Lucien Romier, dans l'*Explication de Notre Temps*, avait aussi proposé une interprétation de la vie française par une volonté et un système de sécurité. Comme Keyserling, il mobilise la psychologie technique et l'histoire pour expliquer ce fait très simple que les Français, au point

de vue territorial, sont satisfaits de leur état actuel et ne demandent pas davantage. Leur *quieta non movere* rappelle celui de Metternich, après 1813 : Ils mettent, comme il est humain, cet état au compte de leur modération naturelle, comme ils mettent chez tels autres peuples européens, l'état contraire au compte d'une perversité et d'une inquiétude perpétuelles.

*
* *

Autres affirmations précipitées : « Les idées du Français actuel sur Gœthe et Shakespeare sont encore, à de rares exceptions près, d'une ridicule puérilité... Aucun journal serbe, lithuanien ou esthonien, n'oserait servir à ses lecteurs des jugements d'une sottise aussi puérile sur l'esprit de l'étranger que ceux que sert aux siens quotidiennement le plus grand journal français. C'est que le Français est complètement prisonnier de sa nature. » Pardon ! C'est que ledit journal est prisonnier de ses intérêts. Les idées de l'Allemand moyen sur Racine et sur Voltaire, les livres allemands sur Racine et sur Voltaire, sont-ils supérieurs aux livres et aux opinions françaises sur Gœthe ? En ces matières on ne peut aller au delà des « rares exceptions » dont parle Keyserling. Et comment se fait-il que, lorsqu'il s'agit du pays de Mme de Staël, de Le Play, de Tocqueville, de Gobineau, de Siegfried, de Morand, Keyserling prenne pour type des jugements français sur l'étranger tels journaux au sujet desquels l'opinion des Français éclairés est au moins aussi sévère que l'opinion du dehors ? Conclure de faits aussi particuliers à une théorie sur le Français de tous les temps et de tous les lieux, c'est imiter l'Anglais devant l'hôtelière rousse et acariâtre. Le problème de la presse est en France un problème qui demanderait à être traité par lui-même, et sur lequel une théorie absolue comme celle-là ne nous apprend rien du tout.

*
* *

Le Français est pour Keyserling le peuple de la culture et de la forme. « Les Français, dit-il, ne sont pas une nation philosophique, ni une nation véritablement politique, ni même une nation véritablement artistique, mais en revanche ils sont la nation littéraire par excellence. » Keyserling précise en identifiant chez les Français sens littéraire et sens de la forme, et il arrive à écrire ceci, dont les trois quarts de ses lecteurs étrangers croiront religieusement que c'est vrai : « Aucun peuple n'a moins que les Français le sens de l'originalité véritable. Balzac, par exemple, par rapport à qui tous les esprits français depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours sont à peu près comme des coccinelles par rapport à un continent, est à peine apprécié dans sa patrie. Il n'a pas de style, dit-on. » Laissons de côté la forme singulière que Keyserling donne à son admiration pour Balzac. Mais on peut lui assurer que ce déclassement de Balzac sous prétexte qu'il n'a pas de style remonte à des temps anciens, à tel article de Faguet, à une critique préhistorique issue de Nisard, qui ne répond plus à l'opinion d'aucun Français de goût. Un auteur qui la soutiendrait serait sifflé justement de tous ses compagnons. C'est là un petit fait typique, et je crains que sur bien des points l'explication de Keyserling se rapporte encore à une France de la fin du XIXe siècle.

*
* *

Ou de l'après-guerre immédiate. Keyserling pose la question un peu désuète du fameux impérialisme français. Il remarque que « la grandeur de la France ne reposa jamais sur sa puissance extérieure », que toutes les tentatives françaises de conquête ou d'expansion de la France ont échoué, et que dès lors « son attitude impérialiste d'au-

jourd'hui produit un effet directement comique ». Tout cela paraît hasardé avec une singulière précipitation. La politique des Bourbons fut presque toujours d'assurer la grandeur *relative* de la France sur une politique de *relation*, c'est-à-dire d'équilibre, et ils y ont réussi. Comment Keyserling peut-il donner pour exemple de l'échec des ambitions françaises la dévastation du Palatinat par Louis XIV, alors que cette dévastation était justement la preuve qu'il ne songeait pas à en faire son bien ? Il est vrai qu'il donne comme un autre exemple d'expédition française le sac de Rome par Bourbon, alors que Bourbon était un général de Charles-Quint, un ennemi de la France, qui mena contre le pape une armée d'Allemands. La vérité est que l'impérialisme, comme on dit, a toujours hanté plus ou moins les peuples forts, France comme Angleterre ou Allemagne, et que la France au XIXᵉ siècle a même opté formellement pour une dynastie impérialiste, les Bonaparte, contre une dynastie qui ne l'était pas ou qui ne l'était plus, celle des Bourbons. Mais l'histoire de l'Europe a toujours tourné contre tous les impérialismes, contre le français aussi bien que contre l'espagnol et l'allemand.

Keyserling remarque d'ailleurs que si les visées impérialistes de la France finissent mal, c'est qu'elles ne correspondent jamais à sa volonté profonde, que le vrai Français c'est le jardinier (celui du jardin du baobab, Tartarin Sancho) et non le conquérant Quichotte, — que si l'attitude impérialiste de la France d'aujourd'hui est comique, c'est que « ceux qui la gouvernent et la dirigent sont tous des provinciaux caractérisés. » Ce comique, si comique il y a, fut temporaire, et la province s'est bien ressaisie. La manifestation d'impérialisme français que fut l'occupation de la Ruhr, se résorba, aux élections de 1924, par suite de l'opposition de la province, de la résistance de ses cadres électoraux à la presse plus ou moins mobilisée, et de l'éducation du suffrage universel, fort différent aujourd'hui de ce qu'il était sous Napoléon III.

*
* *

Il y aurait lieu à bien d'autres observations sur un livre que l'étiquette subjective *Impressions d'Europe* désignerait plus exactement que ce grand titre objectif *Analyse spectrale de l'Europe*. Comme livre de lecture, il me paraît souvent fallacieux. Mais comme point de départ excitateur d'une discussion, comme invitation (parfois boniment) à entrer dans un laboratoire d'analyse spectrale européenne, comme intelligence du problème, je le crois précieux. Tenons-le pour un écriteau vers un Darmstadt ou un Pontigny.

ALBERT THIBAUDET

SCHOLIES

Au long d'une autre lettre.

Dans mon dernier scholie, conduit au long d'une lettre de J. Guéhenno, j'ai dit qu'une revue fort chatouilleuse sur la question des responsabilités de la guerre, les *Libres Propos*, venait de déclarer que, moyennant une légère retouche, elle était prête à prendre mes vues sur cette question, telles que je les exposai dans la *Fin de l'Eternel*, comme base de discussion ; que la retouche qu'on me demandait, et que j'accordais bien volontiers, était de souligner que, si la France est moins responsable que l'Allemagne du drame de 1914, c'est par la tenue qu'y eut le peuple, nullement par celle de ses clercs.

Les *Libres Propos* m'adressent, dans leur numéro d'avril, sous la signature de MM. M. Alexandre, directeur de cette revue, et G. Canguilhem, auteur de l'article dont je m'étais réclamé, une lettre où ces écrivains protestent contre ce qu'ils appellent ma « traduction » de cet article. Je placerai sous les yeux de mes lecteurs le texte dont je fis état :

Dans cette question difficile des responsabilités de la guerre l'auteur ne marque pas assez que ceux qui ont le moins péché contre l'Eternel, et qu'il veut être de notre côté, sont du peuple et nullement des clercs. *Si cela était plus explicitement montré, il y aurait là, non pas peut-être un terrain d'accord, mais un terrain de recherche et de discussion possibles.* Car, pour ce qui est des clercs, comment ne pas conclure des deux réquisitoires mêmes de M. Benda, qu'ils ont été aussi abjectement temporels ici et là ? (*Libres Propos*, décembre 1929).

Mes protestataires rappellent la première phrase de c paragraphe, et aussi la dernière. Ils taisent celle que je sou ligne. J'y vois plusieurs raisons... La seconde, c'est que leu lettre est une répudiation *totale* des pages de la *Fin c l'Eternel* sur la responsabilité de la guerre ; en sorte qu'o cherche comment, ne fût-ce qu'une heure, ils purent vo dans ces pages « un terrain de recherche et de discussio possibles. » Ils s'expliqueront avec leurs lecteurs.

Mes censeurs expriment, en passant, leur « satisfaction d me voir accorder si volontiers qu'en 1914 les clercs on été ici et là aussi abjectement temporels. » J'admire ce hommes qui trouvent que je leur « accorde » ce qui es l'essence même de deux de mes livres.

* * *

Ces points de fait précisés, je retiendrai certains traits d message qu'on m'adresse et qui me suggèrent quelqu pensée.

Et d'abord ce revirement.

Voilà des hommes qui déclarent que mes proposition quant aux responsabilités de la guerre sont dignes d'êtr prises par eux pour base de discussion ; je fais état de leu déclaration comme d'une condamnation de l'attitude d M. Romain Rolland quant au même thème, *ce qui est par faitement fondé puisque mes propositions sont formellement* (cf *Fin de l'Eternel*, p. 112-115) *la condamnation de cette attitude* Là-dessus, volte-face totale de ces hommes ; ma thèse devien monstrueuse... Que s'est-il donc passé ? Que je les ai mi dans l'obligation, pour demeurer fidèles à leur pensée tou chant cette thèse, de désavouer publiquement un homm qui leur est cher, et qu'ils ont préféré être infidèles à leu pensée. Il y a là aujourd'hui un fait très général : la dévo tion, chez des hommes dits de l'esprit, bien moins à de idées qu'à des personnes. *Amicas verita, sed magis amicu Plato*. Pour moi je puis assurer que, depuis trois ans

vois la plupart de mes confrères beaucoup moins occu-
ès de discuter mes thèses, voire de les infirmer, que de
'assaillir parce que j'ai mal parlé ou de Barrès ou de
aurras ou de Rolland ou de Péguy. Rien ne me semble
ieux montrer la force d'amour de ce temps et sa misère
tellectuelle.

*
* *

Mais venons aux idées que contient ce message.
Je passerai vite sur le crime qu'on me fait de parler de
pensée d'un peuple, de *l'esprit public de la France en 1914*,
autres « entités purement verbales » permises, me dit-
ı, au poète (Romain Rolland n'est, paraît-il, plus qu'un
ɔète), mais interdites au philosophe. Je tiens que ces
:pressions, surtout lorsqu'il s'agit de peuples en état de
ıerre ou sous la menace de guerre, représentent des
ɔtions très suffisamment nettes (puissent mes contradic-
urs n'en point manier de plus vagues !) et qu'au surplus
philosophe, à moins de ne point parler de conflits de
uples, ne saurait s'en passer. Ce qu'on devrait me ré-
ındre, c'est que le philosophe ne doit pas parler de conflits
peuples ou autres actions collectives, précisément pour
que de tels sujets comportent nécessairement de trouble
d'imprécis. Mais cette réponse-là, nul ne songe à me la
re, pas même les philosophes ; ce qui était à prévoir d'une
ɔoque où tout le monde a la religion du politique [1].
Voici qui est plus remarquable. Ce dont s'indignent mes

[1]. Mes contradicteurs feignent de croire que, lorsque je leur fais
le que ceux qui chez nous, en 1914, péchèrent le moins contre
'ernel ont été le peuple et non les clercs (alors qu'ils ont dit « ont
du peuple »), j'ai voulu dire « le peuple français », « la France », au
s où Romain Rolland dit « ma France », le « grand peuple des croi-
es ». Comme s'il n'était pas évident que j'ai voulu, tout comme
ı, opposer la classe populaire à la classe des gens de lettres et à leur
entèle. — Ailleurs, on m'interdit de parler de l'esprit public, parce
« ces deux termes sont contradictoires, l'esprit étant par essence
et ». (Alors, il ne faut plus parler d'aucun esprit). La lettre vaut
re lue comme monument d'esprit de chicane.

adversaires, c'est que j'aie traité l'attitude de Romain Rolland, dans l'affaire qui nous retient, d'attitude sentimentale. Qu'était-ce, me disent-ils, qu'adopter en 1914 une attitude sentimentale ? C'était ce que tous les clercs ont fait alors et pendant dix années : c'était, en dehors de toute information, « accabler au nom de l'Esprit les adversaires de leur troupeau ». C'était là, en effet, une attitude sentimentale (mieux vaudrait peut-être dire passionnelle.) Mais il pouvait y en avoir une autre : c'était de s'enivrer de charité humaine et de haine de la guerre et de refuser de chercher par la raison où pouvait être le droit ; c'était de clamer : « Je ne sais qu'aimer, je ne veux qu'aimer, je vous condamne tous en tant que vous vous battez », sans vouloir discerner si la bataille de ceux-ci était juste et non celle de ceux-là. Mes correspondants savent fort bien que cette position — bien plus nocive que la première, puisqu'elle assure l'impunité de l'agresseur (observez comme il la vénère) — fut la dominante chez l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* ; par exemple lorsqu'il enveloppe dans la même flétrissure « les efforts des deux parties aux prises pour justifier *leurs* crimes [1] », sans daigner nous dire quels étaient, en 1915, nos crimes à nous, ce que nous avions fait qui méritât le même nom que la violation de la Belgique et du Luxembourg ; lorsqu'il traite du même ton l'incursion des Allemands en Belgique et celle des Russes en Poméranie, résolu d'ignorer que la première est un outrage au droit tandis que la seconde n'est qu'un acte de guerre [2]. Mes correspondants savent encore que, en dépit de ses hymnes à « l'Esprit », les convictions politiques d

1. *Au-dessus de la mêlée*, p. 59.

2. « Peuple belge intrépide, qui osas tenir tête au colosse germaniqu et défendis contre lui les Thermopyles de l'Occident, Allemands q luttez pour défendre la pensée et la ville de Kant contre le torrent de cavaliers cosaques... » (Id., p. 37) L'auteur ne veut pas voir que le premiers se défendent contre qui *les attaque* et les seconds contre q *ils ont attaqués*. Dieu lui-même ne pratique pas une telle confusic dans l'amour.

M. Romain Rolland sont, parfois de son propre aveu, à 'entière merci de sa sensibilité ; par exemple, lorsqu'il léclare à des émigrés russes que, s'il eût partagé leurs épreuves, il partagerait leur haine du soviétisme, de même que, s'il eût vu tomber la tête d'André Chénier, il fût levenu l'ennemi de la Révolution [1]. Ils savent que son *'ean-Christophe*, plein de gracieuses idylles, de touchantes expansions, de pieuses indignations, est, pour la pensée, noins que rien. Ils savent qu'en un mot, si M. Romain Rolland est peut-être un noble cœur [2], il est certainement ın très faible esprit. Cependant ils me font proprement ıonte de ne point saluer en cet auteur le plus grand des :lercs de ce temps. Telle est l'idée que des hommes dits le pensée se font aujourd'hui du clerc [3].

* * *

Toutefois le plus suggestif du morceau qu'on me dédie, :'est cette définition du devoir du clerc devant les :onflits humains. Je la citerai en entier :

Le vrai clerc n'a jamais non plus pour *première* fonction l'*établir* les responsabilités d'un conflit, c'est-à-dire de prononcer entre le coupable et l'innocent, mais au contraire de ésister, en lui et autour de lui, aux courants sentimentaux qui récipitent chacun à ces jugements. Oui, même à l'égard du onflit le plus simple, même là où il peut y avoir, au sens trict, innocent et coupable, la mission propre du clerc est — :omme on voit par cette même affaire Dreyfus qu'en vain vous

1. Cet incroyable aveu d'inconsistance intellectuelle se lit dans la éponse de Romain Rolland à Constantin Balmont et Ivan Bounine. *Europe*, 15 février 1928).

2. J'ai rendu hommage au caractère de Romain Rolland dans la *'rahison des Clercs* (pp. 203, 265).

3. Je ne saurais que répéter, au sujet de la position de R. Rolland en ette question de la guerre, ce que j'ai dit dans ces pages où mes corespondants ont vu un terrain de discussion possible : que « cette osition, qui ne veut connaître que des états du cœur et repousser exercice, difficile et souvent douloureux, de la raison et du jugement, st la négation même de la qualité de clerc. » (*Fin de l'Eternel*, p. 113)

invoquez — non pas de juger, c'est-à-dire d'affirmer, mais d'abord de nier, c'est-à-dire de s'interdire et d'interdire aux autres cette injustice immédiate, cette sophistique dénonciatrice qui corrompt l'Esprit. « J'accuse » ? Oui ; mais entendez : je vous accuse d'avoir sans raisons accusé et condamné. Un philosophe que vous aimez à citer, Charles Renouvier, a très bien montré que la fonction primordiale de la réflexion libre est de mettre un terme à ce qu'il appelle le « vertige mental » et qui n'est autre que l'obsession de l'immédiat non surmonté. *Au-dessus de la mêlée,* donc tel est bien le mouvement libérateur, non pas mouvement de pitié ou geste d'indifférence, non pas « attitude sentimentale », mais refus cartésien de déraisonner, première et sublime discipline de l'Esprit qui ne veut pas se renier lui-même. Après cela, le clerc peut certes se reconnaitre le droit et même le devoir de juger, c'est-à-dire de prendre parti, mais à deux conditions trop évidemment nécessaires : premièrement qu'il ait pu rassembler les moyens de vraiment juger ; et secondement qu'il s'agisse d'un conflit où raison puisse être finalement donnée à l'un contre l'autre.

Je laisserai de côté ce qu'il y a de stupéfiant à invoquer cette conception du clerc en faveur de l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, lequel est le type de l'homme (les mots que je viens de rappeler le prouvent assez) qui a formellement *jugé* dès 1914 (sa seule originalité est qu'au lieu de prononcer une condamnation, il en prononça deux) et dont il semble bien que le dernier de ses soucis, aujourd'hui comme alors, soit de « rassembler les moyens de vraiment juger » ; je ne sache pas que M. Romain Rolland pâlisse depuis quinze ans sur les textes relatifs à la genèse de la guerre. D'ailleurs, on me dit dans la même lettre que ce « cartésien » n'est qu'un poète et qu'au surplus ses incroyables tirades déroulédistes, que je citais l'autre jour, prouvent qu'en un sens il « déraisonna » alors comme tout le monde. Ce que je veux remarquer, c'est que ceux qui assignent au clerc la fonction qu'on vient de lire affirment implicitement que *toutes* les affaires, quoi-qu'il en puisse sembler, sont compliquées, que *toutes* exigent d'immenses

travaux d'information et de de raisonnement avant qu'on soit en droit d'y prononcer. Il leur plaît d'oublier qu'à côté de ces cas difficiles — très nombreux, et pour lesquels ce qu'ils disent du rôle du clerc est parfaitement exact — il existe des cas qui réellement sont simples, où le départ du juste et de l'injuste serait fait par un enfant ; que les plus grands clercs ont reconnu de tels cas et n'ont point cru « déraisonner » en y rendant un jugement immédiat ; qu'un Spinoza ne s'est pas recueilli pendant des annés avant d'écrire sur la porte des meurtriers des Witt : *Ultimi barbarorum*, qu'un Zola, sur une information courte mais criante, a sur-le-champ marqué une flétrissure [1] ; qu'un Renouvier (pour parler de conflit de peuples) n'a nullement cru faire preuve de « vertige mental » en condamnant, dès le lendemain du traité de Francfort, la manière dont s'y conduisait la Prusse [2]. Mais nous tenons là un des moyens classiques par lesquels ceux que gêne la raison tentent d'échapper à ses sanctions : déclarer que les questions les plus simples sont extrêmement complexes (qu'on oublie l' « infinie complexité des problèmes ») et qu'il est toujours trop tôt pour conclure. Nous assistâmes jadis à cette manœuvre avec l'affaire Dreyfus (qu'y avait-il, en vérité, de plus simple que cette affaire !) ; nous y assistons de nouveau aujourd'hui avec la question de la responsabilité de la guerre. Car soyons sûrs que, dans cent ans, les *Libres Propos* trouveront que nous n'avons pas encore assez de textes pour conclure.

*
* *

Je ne rappellerai pas les raisons qui me font dire que la question de la responsabilité de la guerre est simple. J'ai

1. Admirez comment mes correspondants enlèvent à la lettre de Zola son caractère affirmatif. Elle consistait, selon eux, à dire : « Je vous accuse d'avoir sans raisons accusé et condamné. » Comme si elle n'ajoutait pas : « Et, pour avoir fait cela, j'*affirme* votre forfaiture. »

2. *Critique philosophique*, 1872, t. I (notamment pp. 17, 162.) Renouvier y condamne formellement aussi — et sans aucun « vertige mental » — la France de juillet 1870.

expliqué ailleurs [1] que l'obscurité jetée sur ce problème venait de ce que l'on y confondait, sous le mot de responsabilité, deux choses distinctes, que j'ai distinguées ; qu'aux termes de ce que la conscience humaine entend par responsable, le gouvernement qui, à une heure déterminée, lança à la face d'une nation voisine un ultimatum inacceptable, *qu'il ne voulait pas qu'elle acceptât*, est responsable de la guerre. Il y a là une évidence que des siècles de documents ne toucheront pas, pas plus qu'ils n'ont touché la responsabilité de Louis XIV dans la guerre de Hollande ou de Napoléon dans la guerre d'Espagne [2]. J'ai distingué la responsabilité des gouvernements et celle des peuples et essayé de marquer en quelle mesure, selon quel degré dans les divers Etats (l'idée de degré, en de telles questions scandalise tout à coup mes correspondants), celle des seconds s'ajoutait à celle des premiers. Ces assertions doivent avoir quelque force, puisque, il y a deux mois encore les plus sévères en la matière les acceptaient comme base de recherche. Je ne retiendrai cette « simplicité » que parce qu'elle me permet de préciser quel doit être aujourd'hui le rôle du clerc en cette question, du moins du clerc français.

Il est de conjurer les clercs d'outre-Rhin de reconnaître un fait dont l'évidence s'impose à toute âme libre, de les conjurer de cesser une résistance qui montre combien ils demeurent tributaires de l'orgueil national, attachés à leurs anciens maîtres. Surtout il est de leur dire que, de cette reconnaissance de leur part, nous ne tirerons aucun avantage, sachant fort bien que ce que leur nation fit cette fois, la nôtre le fit d'autres fois et que, pour ce qui est de violer le droit de leurs voisins, les grands Etats ne diffèrent que par la date. Il est de leur dire que nous leur demandons

1. *Fin de l'Eternel*, pp. 99 et sq.

2. Ce qui ne veut pas dire que la critique historique n'ait pas chang l'idée qu'on se faisait de la responsabilité de certaines guerres (p exemple, celle de la guerre de 1792, dont on a longtemps méconn qu'elle revenait à la France).

cet aveu pour qu'il soit entendu que nous parlons à des clercs, c'est-à-dire à des hommes qui savent convenir du vrai en dépit de leurs intérêts et de leurs passions ; qu'après quoi, nous ne soufflerons plus mot de ce moment de leur histoire.

Tel me semble être le devoir du clerc français ; et non pas, sous prétexte de scrupule de justice, de douter que deux et deux font quatre, d'exaspérer les esprits droits et de faire le jeu de tous les tortueux[1].

***

Enfin, je voudrais marquer la véritable pensée que je crois être au fond d'un grand nombre de ceux qui adoptent, en cette affaire, l'attitude de mes correspondants. Cette pensée est celle-ci : « Nous fût-il mille fois démontré qu'il y a quinze ans la cause de la France était juste, nous n'en conviendrons pas ; nous n'accorderons jamais qu'une guerre puisse être juste ; parce que, si nous l'accordons, c'est la porte ouverte à la guerre éternelle : toutes les nations diront que leur guerre est juste. » Cela, c'est délibérément sacrifier le souci de la justice à un intérêt pratique, lequel se trouve être cette fois l'intérêt de la paix. C'est une attitude nettement réaliste, et c'est peut-être la seule propre à empêcher la guerre. Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que, si on l'adopte, il serait de bonne foi de déclarer que la position qu'on prend dans la question des responsabilités de 1914, on la prend par principe, et non « parce qu'on n'a pas encore assez de textes pour juger ».

Mais le réaliste n'a que faire de la bonne foi.

JULIEN BENDA

1. Disons vite que beaucoup de clercs d'outre-Rhin reconnaissent l'évidence de la responsabilité, et même, je crois le savoir, adressent parfois des protestations aux écrivains français qui s'acharnent à la nier ; protestations que ceux-ci se gardent bien de publier.

Pour ce qui est du détachement que je voudrais voir chez les clercs allemands à l'égard de leurs anciens maîtres, j'irai jusqu'à dire que si, dans ce détachement, ils se montraient ingrats et même un peu injustes, je ne trouverais pas cela très grave. L'honneur du clerc n'est pas celui du chevalier.

ÉPISODES

En 1923, une après-midi que je me trouvais avec Jacques Rivière dans son bureau de la *N. R. F.* (ce réduit où quatre personnes n'auraient pu tenir, mais qui fut l'un des centres de la France intellectuelle), comme nous venions de nous opposer sur l'importance de plus d'un homme et de plus d'une idée, Rivière me demanda de marquer dans un essai l'état et les tendances de la jeune littérature. Je le menaçai d'une partialité plus grande qu'il n'était d'usage dans sa revue ; je lui dis que je ne parlerais que des œuvres où je me sentais engagé, et que même ce serait de moi, plus que de ces œuvres, que je me laisserais sans doute parler. Il m'écoutait avec ce sourire qui seyait si joliment à son visage maigre, droit et tendu d'intelligence.

Les jours qui suivirent (j'achevais à Paris mon service militaire), sur un lit de chambrée, dans un café, au cours d'une promenade, je me pris à songer à la demande de Rivière, traçai une note, la rectifiai, la laissai pour une autre. J'avais jusqu'alors participé à quelques manifestations tapageuses, fondé deux petites revues d'avant-garde, fréquenté, mi-ironique, mi-séduit, quelques écrivains du groupe Dada. Ce n'était pas que tout cela me satisfît ; je tiens à la campagne par trop d'attaches pour ne pas préférer le silence aux plus beaux discours, et distinguer une végétation naturelle, si forcenée qu'elle soit, des pousses artificielles et contraintes. Mais les discours de café, les mots de passe, les travestissements littéraires qui m'accompagnaient alors répondaient au désarroi où je me sentais depuis que la guerre avait pris fin ; une contradiction, une insulte, un acte de violence m'apparaissaient non peut-être comme un

itre de noblesse, du moins comme une excuse. Quand, leux mois après notre entrevue, j'envoyai à Rivière l'essai qu'il m'avait suggéré d'écrire, une période de jeu, de compromission et d'atermoiement s'était close pour moi. J'avais, aussi nettement que je le pouvais, relevé le point, jugé ma vie, pris conscience de mes dieux et parié pour eux.

Cet essai parut, suivi d'une réplique de Rivière, en février 1924. Il lui échut une fortune à laquelle je ne m'attendais point. Peu de choses m'ont plus touché que certaines lettres de jeunes gens, que je reçus alors, m'ont donné plus de confiance que l'ironie de certains critiques ou l'attaque de tels de mes « amis ».

On a repris cent fois cet essai, on en a fait des romans et les livres de critique ; si je me laisse aller à le dire, c'est que je me garde encore rancune d'avoir prêté à tant de sottises. On vit en moi le théoricien du *nouveau mal du siècle* [1]. On exigea que je me satisfisse d'un tel rôle et que mes romans fussent l'exacte illustration de ce mal. C'était compter sur une bien grande modestie.

Je relis cet article après sept ans. Certains mots, un peu gros, certains airs tranchants, certain manque de pudeur m'y gênent. Mais de l'ensemble de ces pages, de leur inspiration comme de leurs tendances, je ne désavoue rien. Je dirai plus : considérant le spectacle que présente aujourd'hui la littérature, je me sens porté à reprendre avec plus de netteté les mêmes accusations qu'il y a sept ans, à reconnaître, à défendre et à rechercher les mêmes valeurs.

On ne peut négliger, d'abord, l'importance inattendue

1. On m'a parfois querellé d'avoir usé de cette expression : *nouveau mal du siècle*. Je l'abandonne volontiers, qui ne l'avais hasardée que comme image, et savais de reste qu'elle était à la fois trop vague et trop spéciale. J'entendais dire par là que le trouble de notre époque était aussi violent que celui des premiers romantiques. Mais que ce trouble, à côté de caractères particuliers, contînt des éléments éternels, c'était ce que je ne songeais pas à nier, et qui lui donnait, à mes yeux, toute sa gravité.

qu'ont prise, ces dernières années, les feuilles littéraires Leur succès, leur nombre, leur inféodation aux maison d'édition ont entraîné un avilissement de la critique er même temps qu'une parfaite confusion dans le public. Cer tains faits permettent d'évaluer la propreté d'une époque le concours de flatterie, par exemple, qui se forma voil quelques mois, quand M. Thérive obtint le feuilleton cri tique du *Temps*. Il n'est guère d'écrivains, pour peu qu'il soient avertis de la « chose » littéraire, qui ne devinent c que dissimulent de calcul la plupart des articles critique Mais être écrivain, particulièrement être critique, c'es devenu un métier. Ils approuvent donc cet état de choses du moins s'y résignent-ils : ceux mêmes qui le blâment e pensée n'osent le dénoncer et mêlent leur signature à cell des écrivains qu'ils blâment. S'y refuseraient-ils, on le accuserait de rancune ou d'envie.

Je ne vois pas un moins grand danger dans la contami nation que la politique impose aujourd'hui à la littératur Les attaques de M. Julien Benda n'y ont rien changé. U écrivain, qu'il le veuille ou non, est contraint de compte aujourd'hui avec les partis politiques. Il ne peut écrire u livre qui ne soit aussitôt jugé de droite ou de gauche. C sont les partis de gauche qui ont assuré le succès de *Trahison des Clercs* ; ces mêmes partis, comme M. Benc répondait insuffisamment à leurs avances, se tienner aujourd'hui sur la réserve ; il l'attaqueront demain, et peu être verra-t-on M. Maurras soutenir son ancien adversair Il n'est à peu près aucun critique qui n'ait vu dans *l'Ord* une apologie soit de la révolution, soit de la réaction. D journalistes m'ont demandé : « Est-ce pour défendre l'ord ou pour vanter le désordre, que vous avez écrit vot roman ? » Encore s'informaient-ils de ma pensée ; c'éta le moindre souci d'autres, qui me déclaraient, selon qu'i présidaient un cercle républicain ou une société philantr pique : « Vous avez voulu dire, comme Vallès, que... » c « Vous avez montré, comme Paul Bourget... » Si je tenta

de murmurer que je n'étais ni pour cet ordre, ni pour ce désordre, mais d'abord pour mon roman, ou l'on me soupçonnait de dissimulation, ou l'on cherchait aussitôt à quelle nouvelle nuance politique ressortissaient mes paroles.

Ce qui attire beaucoup de jeunes écrivains vers un parti, c'est qu'ils y trouvent ou croient y trouver un moyen, d'action immédiate. De ceux qui, voilà dix ans, levaient la tête la plus indépendante, il n'est à peu près aucun qui n'ait courbé cette tête devant l'enseigne d'un parti, fût-ce en souriant. L'un d'eux me disait : « Je me sers de ce que je trouve pour me réaliser. » Soit ; mais c'est par les moyens, qu'un homme emploie, que je le juge, plutôt que par leur résultat. Le même me disait encore : « La question qui m'intéresse n'est plus : qu'est-ce qu'un homme ? c'est : que peut un homme ? » Soit ; mais il entendait : que peut faire un homme ? Ce qui m'intéresse est ce qu'il peut devenir.

Un moyen d'action immédiate, ce sont les plus impérieux qui le trouvent dans un parti. Les autres, simplement une illusion d'action, ou une excuse, ou un certificat d'audace ; ou bien encore ce mot d'ordre autour duquel se grouperont les velléités d'un homme, qui constituera son unité, qui lui servira de nom, de but et de musique intérieure.

Je regarde parmi ceux-là mêmes que j'estime le plus : j'en découvre à peine qui ne soient prisonniers d'une attitude, d'une formule, pis : du besoin d'une formule. Certaines des œuvres qui pourraient me toucher davantage, j'y sens un manque de nuances, une raideur, un abus qui me gênent et me gâtent le meilleur. Elles tirent gloire de leur limitation et de leur éclairage uniforme.

C'est qu'un écrivain exige aujourd'hui une audience immédiate, celle au moins du groupe dont il fait nécessairement partie ; c'est que pour obtenir cette audience, il réduit, au profit de la violence, la justesse et la diversité de sa voix ; c'est enfin qu'il obéit à une vieille mode, qu'ont lancée à la fois les orateurs de guerre et les écrivains surréa-

listes, et qui proportionne la grandeur d'une œuvre ou d'une idée à son éclat et à son intransigeance. La plupart des œuvres contemporaines sont des exercices de salon ou des harangues de carrefour ; ce qui leur manque avant tout, c'est la solitude.

La partie surréaliste est jouée, et perdue ; cet appel d'air pur se termine dans la pire pestilence littéraire. Il en restera longtemps encore des traces en poésie et du trouble dans les jeunes esprits. Mais cette expérience se prolongera surtout par les leçons qu'elle suggère, si élémentaires, à vrai dire, que l'on ne songerait pas à les formuler, n'étaient la confusion de notre époque et l'aspect dramatique que prit parfois cette aventure. La première, c'est qu'il est un minimum de conventions sans le respect desquelles il n'est pas d'œuvres durables ; et que si l'on peut prétendre trouver pour soi et par soi seul sa beauté, dès l'instant qu'on la propose et la veut faire reconnaître, on est contraint d'emprunter au public cet élément féminin que nécessite la création. Il semble même naturel et d'ailleurs vérifié de dire que les œuvres les plus belles ont accepté ou ont établi les conventions les plus rigoureuses. Une autre leçon s'impose, qui ne vaut pas seulement pour l'œuvre littéraire : c'est qu'une tentative n'a de chances d'aboutir que si, loin de partir d'un élément plus ou moins arbitrairement choisi, elle tient compte de l'être tout entier.

Cette mise en valeur d'un seul côté de l'homme, cette mise en formule, cette élection d'une base unique, si noble qu'elle soit, sur laquelle on veut édifier à la fois une vie et une fortune littéraire, ce rétrécissement, ce dessèchement, cette opération, c'est là surtout ce qui menace aujourd'hui la plupart des esprits.

On concevrait d'ailleurs à peine qu'il en fût autrement. Ce que le public réclame (j'entends le public intelligent), c'est une formule, une étiquette, nette, frappante, sonore. De revue à revue, de salon à salon, ce sont ces formules qu'on échange, c'est avec elles qu'on s'affronte, ce sont elles

ue reprennent les critiques. Un jeune homme en mal de ttres arrive-t-il à Paris, ce sont ces formules qui l'accueillent, l'inquiètent, lui font rêver d'introduire sa pièce, ii aussi, dans la monnaie courante.

Je ne crois pas qu'aucune époque, plus que la nôtre, ait sé de tels mots d'ordre ou de passe. Pureté, gratuité, iquiétude, *libido*, rêve, révolte : chacun de ces mots, six ois à Paris, deux ans en province, trois en Suisse et en elgique, fut sur la bouche, fut dans chaque page de tout une écrivain qui voulait montrer son audace, de tout critique, visât-il à l'Académie, qui se vantait de sa liberté esprit. Et que chacun de ces mots aujourd'hui vieillis, ventés, avilis, ait eu de quoi animer une œuvre ou une e, je le sais bien, et qu'il renferme un principe éternel. ais c'est à leur monnayage que j'en ai, à l'ambiguité qu'on lur donne, au grotesque emploi qu'on en fait. Prononcer un d'eux, c'est une grande action et une belle œuvre. J'en à cet instant où la voix qui m'allait émouvoir, soudain, nne faux parce qu'elle a emprunté un accent ou cherché ne violence qui n'était pas sa nécessité ; où, pour avoir anqué à la fois de pudeur et d'orgueil, les plus beaux tits se vulgarisent, le visage se transforme en masque. Jmagine la grande boutique de défroques où le temps, et éternel adolescent, entasse les mannequins et les décors carton qui servirent à distraire une époque d'elle-même : pulisme, esprit bourgeois, photos de Man Ray, dessins Arp, poèmes surréalistes.

Mais si l'on a vainement attendu des œuvres assez puisstes pour créer un large courant d'idées et de sensibilité, moins peut-on dire que jamais peut-être la littérature ne svit à poser de plus graves problèmes, à inquiéter davantge, à solliciter les consciences. On dirait d'un immense cantier où l'on détruit, où l'on construit, où s'élabore, aec ses dieux ou sa coutume, le temple ou le campement dune époque.

Il y a six ans, répondant à mon essai sur *un nouveau mal du siècle*, Jacques Rivière dénonçait comme un danger toute conception de la littérature qui tend à voir dans un écrivain un autre qu'un pur artiste. C'est ce concept de littérature (et je nie qu'il soit plus romantique que classique) que je me sens aujourd'hui encore porté à défendre ; c'est de lui que j'attends les œuvres les plus précieuses, encore que les unes aux autres les plus opposées. Un écrivain qui n'est pas un artiste me touche peu ; n'est-il qu'artiste, il me touche moins encore.

Essais ou romans, me semblent seules importantes et capables de grandeur les œuvres qui tendent à rappeler l'homme à l'homme, soit qu'elles lui proposent de lui-même une notion par certains points nouvelle, soit que déjà tenant compte des aventures, des découvertes ou des échecs auxquels nous assistons depuis douze ans, elles se livrent à un travail d'épuration, de mise au point et de regroupement, et tentent de composer de l'homme une image plus complètement humaine.

C'est dans un tel sens que l'œuvre de Gide s'élargit, se compose et s'explique ; que celle de Proust peu à peu prend ses dimensions exactes, ses plans, sa densité véritable, et devient capable d'une influence qu'elle ne me semble pas encore avoir exercée sinon chez ses critiques ; que des théories comme le freudisme se décantent, qu'ici l'on voit se former un nouveau réalisme, et que l'on entend là réclamer un humanisme nouveau.

Rien ne me semble plus souhaitable, en ce moment qu'une perpétuelle justesse de l'expression, une perpétuelle justice de la pensée, entre le cœur et l'esprit la balance la plus sensible et la volonté de ne rien avancer où l'on ne s'engage tout entier.

Peut-être assistons-nous au début d'une nouvelle époque classique. Mais on salue aujourd'hui du nom de classique des œuvres qui n'ont de tel que le cadre, le titre, ou cett

nonotonie que l'on confond avec la patine des œuvres .nciennes. Si l'auteur n'a pas fait son livre avec une part de a vie, s'il ne raconte pas sa passion, qu'il se taise ; j'y veux rouver cet accent irremplaçable où je reconnais qu'un ivre, récit d'une aventure, est lui-même, pour son créa-eur, la plus importante aventure. L'œuvre véritable n'est ıi de l'homme, ni de l'individu ; elle n'est ni une leçon, ni a confession d'une anomalie. C'est une expression indivi-luelle de l'homme ; le fruit d'une épreuve unique et intrans-nissible dans son intégrité, mais que, par effroi ou par vresse, un écrivain transpose approximativement de son diome dans la langue universelle.

Plus d'un écrivain s'est tu, parmi ceux en qui l'on pou-'ait espérer ; de plus d'un autre on aurait souhaité qu'il se ût. La guerre s'éloigne ; les menaces de banqueroute et de évolution semblent disparaître. On se tourne vers la géné-ation qui atteint aujourd'hui trente ans ; et, sur le point le l'accueillir, on lui dit : « Vous voici plus calmes, à pré-ent. Vous cherchiez une raison de vivre ; les uns l'ont rouvée dans la vie même ; les autres, apparemment, ont u qu'on s'en pouvait passer. Ne reconnaîtrez-vous pas ue vos attaques, vos désirs de tout remettre en question, t ce que vous appeliez votre tourment n'étaient que criail-erie d'adolescents énervés par un bruit de canon assez loin-ain ou par un usage précoce du plaisir ? » Les criailleries nt à peu près cessé, et je ne les regrette pas quand elles ont place à une voix plus grave, plus lourde, plus cons-iente de la partie et de l'enjeu, et de ce que chaque ins-ant apporte d'irrévocable. C'est l'heure où ceux qui ne roient pas s'être trahis prennent envers eux-mêmes un nou-el engagement.

MARCEL ARLAND

NOTES

MORT DE LA MORALE BOURGEOISE, par *Emmanuel Berl* (Editions de la N. R. F.).

M. Emmanuel Berl excelle dans l'attaque *ad hominem*. Mais ses attaques tournent à la caricature, un peu comme les « A la manière de... » de Reboux et Muller. Il n'éveille pas de doutes profonds sur la valeur de ceux auquels il s'en prend. Il met seulement à nu quelques travers d'esprit ou quelques façons d'être et les ridiculise. On rit et on passe. Il arrive aussi qu'on soit gêné par le postulat continu de bassesse et de mesquinerie sur lequel s'appuie M. Berl. Il ne voit partout qu'arrivisme, platitude, snobisme. C'est uniquement pourtant comme une annexe à l'étude de la stratégie littéraire et du snobisme bourgeois que son livre mérite d'être pris en considération.

Dès que M. Berl cesse de « faire des personnalités », dès qu'il prétend s'élever au général, non seulement on ne le suit plus dans ses conclusions, mais encore on a peine à comprendre de quoi il parle, tant il brouille toutes les notions, tant il néglige de définir et de préciser, tant il aime mieux briller que rechercher le vrai.

Mort de la pensée bourgeoise apparaissait comme un corollaire de la *Trahison des Clercs* et on y approuvait, comme dans l'ouvrage de M. Benda, la revendication de la liberté de la pensée. On trouve encore dans *Mort de la morale bourgeoise* des échos de cette revendication, mais on y rencontre d'autre part, par une curieuse et déroutante contradiction, la condamnation de la liberté de la pensée.

Au nom d'un marxisme intégral et passablement primaire, M. Berl en arrive, en effet, à professer qu'un non-révolutionnaire d'aujourd'hui ne peut penser qu'au profit de la classe

ɔourgeoise. C'est ce que tend à signifier tout son chapitre sur 'enveloppe et la chose enveloppée. (Historiquement, il y aurait à rappeler que tout le syndicalisme révolutionnaire d'il y a vingt ans s'est appuyé sur la philosophie bergsonienne, représentée par M. Berl comme un rempart de la bourgeoisie). Mais si M. Berl admet qu'il pense librement, quand il condamne le communisme comme il condamne le capitalisme, pourquoi dénie-t-il cette faculté à d'autres ? L'esprit ne part pas du conformisme ou du non-conformisme, il arrive à l'un ou à l'autre, parfois partiellement à l'un et à l'autre, parfois ni à l'un ni à l'autre.

Lorsque M. Berl reproche à tel écrivain de ne pas prendre parti comme lui, il a tort de ne pas se demander si prendre parti sur ce point paraît à cet écrivain en valoir la peine. M. Brunschwicg n'est pas révolutionnaire, mais il fut dreyfusard. D'autre part, donner pour mesure au courage de l'esprit les seuls risques temporels courus, c'est une vue bien courte.

Mais l'essentiel de l'ouvrage de M. Berl n'est pas là : il est dans l'étude d'un prétendu désarroi de la bourgeoisie. Quant à ce qu'est la bourgeoisie aux yeux de M. Berl et de quelle bourgeoisie il s'agit, bien malin qui le démêlera. M. Berl construit un mythe de la bourgeoisie qu'il modifie de page en page et qu'il est impossible de définir. Dans son introduction, il nous parle d'une bourgeoisie étouffant entre le capitalisme et le communisme. Il semble s'agir des classes moyennes qui, dans tous les pays de civilisation occidentale, se trouvent ainsi coincées. Un peu plus loin, bourgeoisie s'identifie avec capitalisme. Un peu plus loin, bourgeoisie signifie français, petit bourgeois français. Ailleurs bourgeoisie s'identifie avec culture gréco-latine.

Le monde dans lequel se meut M. Berl est vraiment trop borné, on ne tarde pas à s'en apercevoir. Ce monde se trouve limité à droite par les *Nouvelles littéraires*, à gauche par la *Nouvelle Revue Française*, au sud par les entretiens de Pontigny, au nord par les débats de l'*Union pour la vérité* et du salon de M. Daniel Halévy. C'est tout justement un territoire où le bourgeois ne pénètre pas, ou bien où il ne pénètre que déguisé en snob ou en intellectuel.

L'univers bourgeois est tout différent de cet univers o domine l'inquiétude. Le bourgeois connaît la peur, il ne con naît pas l'inquiétude. Le bourgeois ne doute pas de lui, ne me pas les choses en question, il s'apprête à lutter ou à céder selo les pays. Il n'y a aucun rappport entre les mythes de M. Be et la situation actuelle de la bourgeoisie.

Selon M. Berl, le bourgeois ne sait plus pourquoi il tra vaille. Il le sait fort bien et c'est ici qu'on pourrait reprocher M. Berl, tout matérialiste qu'il se professe, de ratiociner su l'enveloppe et la chose enveloppée. Le bourgeois travaille pou gagner de l'argent, autrement dit pour se nourrir. Se nourrir e s'entretenir le mieux possible, lui et sa famille. Et de surcroî pour épargner.

La morale bourgeoise, la raison d'être de la bourgeoisie, l fondement de la civilisation bourgeoise, c'est l'épargne L'épargne, mère du repos, du loisir et des arts. Le travail, c'es la part exigée par l'animal pour gagner son entretien. Le tra vail en plus qui se transforme en épargne, c'est la part de l'hu main, la part de l'esprit. La civilisation bourgeoise se fonde su l'utilisation des loisirs. La crise de la bourgeoisie naît de ce qu l'épargne est difficile, le travail écrasant, les loisirs presqu impossibles. D'où l'effort du bourgeois pour s'adapter au capi talisme, dans l'illusion du loisir, alors que le capitalisme es puissance et non loisir. Ou son renoncement, son consente ment à devenir prolétaire (avec le plus haut salaire possible).

Il se peut que le monde bourgeois soit menacé, frappé à mort. Mais ce n'est point par sa faute. Le capitalisme ne fai pas la part de l'humain, il ne considère que la puissance ani male du travail. Il veut dépenser ou gaspiller, « manger » autant qu'il produit. Ne rien mettre de côté. Le communisme lui, propose un idéal de justice et une méthode de répartition qui laissent entrevoir des possibilités de loisir humain, mais seulement après une longue période de travail sans épargne Le capitalisme « force » l'outil bourgeois, le communisme le rejette pour en fabriquer un autre.

Capitalisme et communisme représentent deux civilisations de puissance et d'aventure, par opposition à la civilisation bourgeoise de lenteur et de continuité, peut-être périmée, en tout cas abâtardie par des infusions de capitalisme et de com-

unisme. Mais on ne peut pas plus mépriser globalement une rme de civilisation qu'une nation.

Il y a bien mort ou agonie de la morale bourgeoise, mais non as dans le sens où l'indique M. Berl. Il n'a pas décrit ce beau uel. Ses ingénieuses et parfois divertissantes variations sont ns portée, sa satire ne déborde pas d'un petit groupe d'iniés. M. Berl, ou le boulevardier de Pontigny.

A moins que le sentiment tragique qui affleure parfois dans es pages ne soit tout simplement autobiographique. Le bour- eois qui n'a plus ni pensée, ni morale, c'est M. Emmanuel erl.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE MOUVEMENT LIBERTAIRE SOUS LA TROI- IÈME RÉPUBLIQUE, par *Jean Grave* (Les Œuvres eprésentatives) ; LA VIE DE BAKOUNINE, par *Hélène wolsky* (N. R. F.).

Il est curieux de voir sous quels extravagants prétextes le ouvement libertaire est honni et méconnu. La lutte qui a été enée contre lui, acharnée, pleine d'une habileté sans scrupule, usé essentiellement de deux moyens : faire croire à ceux que doctrine pouvait séduire que les groupes étaient tout gangre- és de police ; faire croire aux gens du dehors que ces mêmes oupes étaient des cavernes de voleurs — et de fous. Et les spicions mutuelles, que de trop fréquents mouchards ont ndues plausibles, ont contribué à désorganiser les groupes, à ndre impossible cette fraternité qui devrait suppléer, chez les bertaires, à la discipline supprimée.

Les deux tendances du tempérament français : raillerie et respect vis-à-vis des pouvoirs constitués, d'une part, et d'au- e part goût très vif d'un ordre raisonnable et selon l'esprit, nt d'accord avec la doctrine anarchiste ; il est bien peu de ands penseurs et de grands classiques où les libertaires ne issent par endroits reconnaître des précurseurs. Le premier éoricien de la doctrine, Pierre-Joseph Proudhon, est bien en ême temps le type du paysan français : il joint à l'esprit de vendication et de libre examen qu'exprimaient déjà nos

fabliaux le souci du rendement, de la bonne gestion, de l: comptabilité exacte qui manquera totalement aux anarchiste venus du dehors. Une figure curieuse — qu'Hélène Iswolsky n cite qu'en passant — est celle d'Ernest Cœurderoy, d'une par exalté de 48 et montrant les aboutissants révolutionnaires d romantisme, et d'autre part ami et admirateur du braconnier du paysan réfractaire qui revendique le droit de tout un chacu à la chasse et à la pêche, et tire sur les gendarmes envoyé pour l'arrêter.

Jean Grave appartient à la génération suivante. Nou avons peine aujourd'hui à apprécier ce genre de révolte car nous imaginons mal les circonstances qui l'exaspérèrent Nous avons oublié cette bourgeoisie et cette magistrature aigrie et rendues féroces par le souvenir de la Commune ; nous n voyons même plus suffisamment ce que pouvait être, pour un « forte tête », le passage par une armée où l'on regrettai l'Empire, et où l'on comptait sur une discipline de fer comm sur le meilleur moyen de la revanche. Sans doute quelques-un de ces hommes se portèrent à tous les excès, mais on viol contre eux jusqu'aux libertés et aux lois constitutionnelles. Jea Grave, l'un des accusés et des acquittés du célèbre procès de Trente, était, heureusement pour lui, une tête solide, que le persécutions ni la compagnie de plus d'un exalté ne détra quèrent jamais. Dans plus d'un débat, comme celui qui le m aux prises avec la Société des Gens de Lettres, il a pour lu l'équité, et même la courtoisie. Il juge avec un plein bon ser les fantaisies de ses compagnons ; il a connu celui qui n'alla jamais à un rendez-vous de peur d'aliéner sa liberté. Il a l même santé d'esprit, le même sentiment familial que Proudhor et plus de gouaille pour peindre les excès de la doctrine d l'amour libre (Cf. p. 55). Ce petit fabliau rappelle et peut-êtr égale l'une des meilleures épigrammes de La Fontaine. Dar les occasions graves, dans celles que nous pouvons contrôle comme la déclaration de la guerre, le jugement de Grave e souvent d'une étonnante justesse : « On avait tellement é menacé de cette guerre que la population, tout en la redoutan avait fini par l'accepter comme inéluctable. » Sur les défau même des groupes anarchistes, leur impuissance à s'organise la liberté de parole qu'ils ne peuvent guère retirer au pl

déraisonnable, il voit juste également. Enfin son amitié et sa déférence pour Elisée Reclus et Kropotkine nous ramènent à la superbe espérance et à la magnifique générosité de deux hommes très grands et très bons (il existe de Kropotkine à Grave [1] un curieux et pénétrant billet contre Dostoiewsky où sont indiqués les emprunts des *Karamazov* à Eugène Sue). S'il nous est très difficile, du dehors, d'apprécier équitablement les querelles des libertaires, (elles forment une bien grosse partie du livre), l'amitié de ces deux hommes de génie et de ces cœurs irréprochables fournit à Grave une caution des plus sympathiques.

La psychologie de Bakounine serait bien différente. Les faits de sa vie sont embrouillés et nombreux ; ce grand improvisateur en matière d'idées, ce grand versatile, n'est pas non plus un modèle commode. Par d'autres carrières différentes, comme celle de Tolstoï, nous pouvons concevoir une puissante et tardive influence, en Russie, du Rousseauisme et de l'esprit jacobin. Cette influence pouvait agir puissamment sur les jeunes aristocrates, parce que leur vie était un mélange de licence et d'esclavage, esclavage qu'ils subissaient, et esclavage que par leur héritage ils infligeaient sans le vouloir. Une culture forcément internationale, à l'époque où une culture Russe n'existait pas, ne pouvait qu'accroître cette fermentation. Beaucoup du génie slave se retrouve dans les intuitions désordonnées que Bakounine ajouta aux thèses les plus hardies de Proudhon ; — aussi dans sa tactique brouillonne, enthousiaste et féline. L'un des compagnons de Bakounine dans l'aventure de Lyon, Albert Richard, a dit le mot juste : « Ce ne sont pas les persécutions qui ont fait échouer l'*Alliance*, c'est le fait qu'elle ne pouvait être comprise et suivie que par des hommes d'élite ». Ils ne pouvaient rien tirer même d'un soulèvement, parce que « les mauvaises passions ne sont pas utilisables pour des réformateurs idéalistes. » Ainsi l'idée libertaire commence par une généreuse erreur sur ce qu'on peut attendre de la masse des hommes. De lucides et vigoureux esprits persévèrent ensuite par fidélité et par honneur, jugeant peut-être trop prudente et trop égoïste la manière dont ceux qui pensent presque comme

1. En fac-similé à la fin du livre.

eux savent se mettre à l'écart de la société. Mais cette erreur n'est pas vulgaire, et cet entêtement est de ceux qui commandent le respect.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LA REDÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, par *Waldo Frank*, traduit par *L. Savitzky* (Rieder).

Il se développe aujourd'hui une bien curieuse conscience raciale, nationale, historique, laquelle se prononce sur les événements contemporains avec une assurance à tout le moins étonnante. On dirait que rien n'est plus facile à comprendre que les choses de la société et de la politique. Les différents pays, les différents continents, voient leur degré de décadence et de renaissance mesuré avec une exactitude de laboratoire. L'Europe, la Russie, l'Orient, l'Amérique sont devenus les personnages d'un drame dont on connaît infailliblement le caractère et la destinée. Cet hégélianisme au jour le jour — j'allais dire à la petite semaine — fait la fortune d'un certain nombre de prêcheurs qui tiennent sous le charme de leur parole et de leurs écrits un public séduit à proportion de son ignorance. Le plus grand mérite du récent ouvrage de M. Waldo Frank est d'éviter jusqu'à l'ombre du charlatanisme tout en s'inspirant néanmoins de la philosophie de l'histoire à la mode. Tout y respire la probité, le sérieux et la maturité de la réflexion, la force contenue d'un idéalisme qui entend n'être point dupe des idées. Sans doute M. Frank fait de la philosophie de l'histoire et il en court les risques, mais il nous parle de l'Amérique en Américain, et c'est aussi un peu une manière de faire de l'introspection.

On distingue deux parties dans le livre de M. Frank : une partie descriptive et critique — la plus longue, et naturellement la plus nourrie de faits — et une partie doctrinale et prospective qui donne à la première un sens et une direction. L'auteur insiste sur le fait que l'Amérique contient dans sa substance les restes et les survivances des différentes cultures européennes dont elle dérive historiquement. Ces survivances, en se déformant et s'outrant dans le pays nouveau, font à l'Amérique une figure confuse, celle d'un peuple de cadavres animés. Mais ces cadavres ne sont pas les siens. Ce qu'elle ajoute de personnel, ou

lu moins ce qu'elle exprime présentement avec plus de force t d'ampleur que le reste du monde — par exemple la souve-aineté de la machine — elle n'en sait pas tirer encore de quoi aire une civilisation. Mais c'est une erreur, d'après M. Frank, e s'arrêter à cette confusion et au désespoir qu'elle engendre, omme font beaucoup de jeunes poètes américains, et c'est une utre erreur de s'y abandonner avec complaisance à la manière es pragmatistes, et c'en est une encore d'opposer au désordre ctuel un idéal de discipline et de sagesse emprunté à l'an-ienne Europe, suivant l'attitude des « humanistes », et notam-ıent d'Irving Babitt. M. Frank ne croit pas à l'avenir de l'Eu-ɔpe, du moins d'une Europe se perpétuant en vertu de ses ropres forces spirituelles ; il aime l'Europe et la connaît bien, ıais il entend s'inspirer d'elle avec prudence et sans le moindre europomorphisme. »

La première condition de l'avenir de l'Amérique, d'après I. Waldo Frank, c'est l'acceptation franche de sa réalité, de ɔn chaos. Puis il s'agit d'en tirer une vérité, si l'on peut ainsi re, une norme, un principe de civilisation. Les Américains y arviendront s'ils se pénètrent d'une idée dont la réalisation a it la grandeur de l'Europe médiévale : l'idée catholique du *ut*, de l'ensemble organique où chaque parcelle de réalité, ıaque individu est relié à la symphonie qu'il forme avec les ıtres. Naturellement, ce *tout* n'est plus, pour M. Frank, l'Eu-ɔpe catholique, puisque toute l'histoire de ce continent depuis . Renaissance n'est qu'une brillante désagrégation. Le nou-:au *Tout* doit naître des conditions de la vie américaine, :ais il faut que ces conditions soient comprises, déve-ippées, cultivées par des esprits ayant eux-mêmes réalisé, itégré à leur conscience le sentiment du tout. M. Frank est ıené ainsi à souhaiter la formation de ce qu'il appelle des oupes, des sociétés d'initiés mis en état de spiritualiser la ıatière sociale qui leur est donnée. La méthode de l'initiation ı'est pas l'idée la moins originale de M. Waldo Frank. Les ymnastiques spirituelles de l'Orient lui sont d'un grand secours pur définir, non point du tout le but, mais la technique de ntraînement moral requis.

Cette idée du Tout, si intéressante et si suggestive, est un des tèmes favoris, on le sait, des néo-thomistes, des orthodoxes

(faudrait-il dire des néo-orthodoxes ?) et des communiste intelligents. On pourrait assez exactement définir la doctrin de M. Waldo Frank en l'appelant un catholicisme non chré tien, ou encore, un communisme non marxiste. Elle enveloppe certes, une grande idée des destinées de l'Amérique, un sorte d'impérialisme spirituel que nous devons attendre à se résultats. Le scepticisme que je nourris personnellement l'égard de la philosophie de l'histoire ne m'empêche pas d reconnaître la noblesse des vues de M. Frank, d'admirer leu audace, et, somme toute, de souhaiter leur succès. La seul objection sérieuse que soulève le livre de M. Frank, si l'o écarte les difficultés de réalisation, je pourrais la formule ainsi : Vous souhaitez la formation d'un *tout* organique, d'un symphonie spirituelle, en fait religieuse ; mais si ce que vou appelez la décadence de l'Europe, ou sa désintégration, avai libéré des puissances inconciliables et cependant chacune essen tielle à la vie de l'esprit ? Si la pensée scientifique, pa exemple, postulait un *tout* différent *qualitativement* du *tout* pos tulé par l'aspiration religieuse, du *tout* postulé par la volont de puissance ? Je ne dis pas que cela soit nécessairement vrai mais je crois qu'il sera difficile de manier ces notions ave quelque succès tant que n'aura pas été constituée la syn thèse philosophique qui seule nous permettra d'ordonner c chaos.

RAMON FERNANDE

* * *

LE ROMAN

LES PIEDS DANS L'HERBE, par *E. M. Bénech* (Attin ger), et MONSIEUR DE L'ENRAMAS, par *Lucien Gacho* (Horizons de France).

C'est assez curieux que deux romans remarquables aien paru dans la même quinzaine, aux couleurs de la même pro vince, traitant le même sujet, ou du moins partis sur le mêm thème : des difficultés qu'un garçon, — attiré par les champ mais malheureux s'il ne sent de l'amitié autour de soi, - éprouve à faire vraiment amitié avec la paysannerie.

Il ne s'agit pas de « classes » : il s'agit plutôt, commen dire : de « règnes ».

La paysannerie, c'est un autre règne. On n'arrive pas à la comprendre, peut-être parce qu'on veut se rendre raison de ce qui est mené par quelque chose de plus sourd, de plus large, de plus *naturel* que la raison.

« Nous ne pensons pas au bonheur, nous luttons parce qu'on nous a mis là, dit M. A. Méraville, qui est aussi de cette province, peut-être la plus paysanne, nos habits sentent l'étable, nous faisons chanter la soupe en mangeant ; nous sommes les fermiers de la pluie et du soleil ; nous appartenons à la journée. Nous avons une langue à nous et notre pain. Nous sommes le peuple à part. »

Les deux romans d'E. M. Bénech et de Lucien Gachon se ressemblent par leur sentiment du peuple à part et diffèrent par leurs conclusions. Pas la même histoire. Mais mêmes histoires, même monde. Ainsi le Saturnin des *Pieds dans l'Herbe*, c'est en somme le Paillat de *M. de l'Enramas*, un Paillat marié : toujours le braconnier hâbleur et bambocheur, prêt à tenter le garçon des villes, à le prendre sous sa coupe et à lui faire faire des sottises.

Le roman de Bénech, peut-être plus dégagé, est coupé et mené d'une vive manière. Des images fraîches et brusques, qui d'une touche peignent le pays, les choses, les gens. Rien n'est expliqué, tout est appelé. On respire l'air même des campagnes.

Les pieds dans l'herbe, oui. Le livre sent le foin vert, l'odeur des fermes, celle de la montagne, des rochers et des gentianes au gros soleil. Les dialogues où chaque phrase tombe pile, font entendre ce qu'il fallait faire entendre. Les lumières et les ombres s'abattent bien sur le royaume mystérieux.

Un reproche : le protagoniste, qui dit *Je*, est peut-être là trop gratuitement. Il est revenu, voilà tout, — une idée — vivre au village, dans la maison de ses parents morts. Une vie oisive, un libre séjour. Il a un peu l'air ainsi d'un de ces personnages toujours disponibles, faits pour le romancier qui peut les engager en toute expérience. Après quelques aventures mortifiantes, — et pourtant des heures rudement bonnes, et de la chaleur et de vrais regards, — il repartira.

« Rien à expliquer. Tous ces cœurs me restaient incompréhensibles. Des ruses, de l'hypocrisie, et, tout à coup, bons

comme le pain. » Rien à expliquer, mais un mystère à faire sentir. Bénech y a réussi.

Gachon est plus optimiste, bien que plus paysan. (Un reproche précisément : L'ingénieur agronome qui s'installe à l'Enramas, il le donne comme né dans les plaines de la Marne et venant de la ville : à nous ce garçon semble déjà un paysan, un montagnard. Son nom, aussi, Fontanas, n'est-il pas du Puy-de-Dôme ?)

Au rebours de Bénech, il amènera l'homme des villes à vivre finalement en entente avec les hommes des champs. Mais ce ne sera qu'après bien des heurts ; et même il y aura eu de la casse.

Livre passionné ; et qui doit à sa passion autant qu'à l'intérêt marqué jusque dans le détail pratique pour cette vie agricole, une certaine naïveté précieuse ; la naïveté qui se marie bien avec l'intelligence déliée et qu'on peut nommer fraîcheur. Livre serré, d'une langue très forte, parce que concise et concrète, transposée du patois, comme certaines proses carrées le sont du latin.

Puis, ce qu'on peut aimer, c'est que ces deux livres n'aient rien du récit que l'auteur mène de l'intérieur, parce qu'il veut bien nous apprendre tout de sa grâce, dessinant, cernant des nuances qu'il établit de lui-même, au lieu de montrer les choses par leurs causes et par leurs effets. Ce sont les faits, ici, qui apportent tout. Rien qui ne soit signifié par un fait, et pas de fait qui n'ait sa signification.

HENRI POURRAT

*
* *

LES DIEUX DE LA TRIBU, par *Emile Zavie* (Editions de la N. R. F.).

Je n'ai jamais rencontré Zavie que rue Montmartre, rue Richelieu ou place de la Bourse. Un jour où dans ces parages nous nous trouvions ensemble sur un toit, Paris que l'on découvrait du nord au sud me semblait offrir un horizon trop vaste pour lui. Il n'avait d'yeux que pour les ruelles qui serpentaient à nos pieds : « *Voici, disait-il, la maison où Helvétius courait à ses plaisirs, ici Diderot...* » et cependant ses livres me promènent du cercle polaire aux Tropiques. Il arpente l'Asie et l'Afrique pour

ui il semble si peu fait et, à cause de cela, il se range pour moi rmi ces hommes entre l'œuvre et le caractère desquels je ne stingue que malaisément des rapports.

Je suis pourtant entraîné vers lui par cette sympathie puis-nte que m'inspirent les hommes de mon âge et qui devrait 'aider à les comprendre. Que ce soit Billy, Marsan ou Vau-yer, Arnoux, Martineau, Duhamel, Giraudoux, lui Zavie ou elques autres encore, je me sens singulièrement lié avec eux. ime infiniment l'âge qu'ils ont où l'on ne dit plus à leur pro-s : un jeune écrivain, un jeune critique, un jeune auteur, ais : un écrivain, un critique, un auteur — où l'on ne dit us : un jeune journaliste, mais où l'on est sur le point de e : un grand journaliste. Car les journalistes vont beaucoup us vite que leurs autres confrères.

Grand journaliste assurément, tant qu'il voudra, quand il udra : j'y consens, mais romancier d'aventures lui ! Et non ulement romancier d'aventures, *pantouflard chercheur d'aven-res qui aime sans l'avouer les horizons policés, le travail régulier a méditation*. Ah ! *Que de contradictions* (pour continuer à le er) *dans un même personnage qui paraît tout équilibré dans ses es ajustées.*

Non que je méprise le roman d'aventures : tant valent les ueurs, tant valent les genres et si Zavie s'y essaie, comment iter que le genre puisse être bon. Il en suit les règles avec soin judicieux. Sa narration séduit, entraîne, passionne. Que nagination et de ressorts ! Que de ressources et d'invention ! i plus est : que de goût ! Si l'auteur, ici, dans les *Dieux de la bu* ne nous conduit ni en Perse, ni en Sibérie, ni au désert, agence un dramatique imbroglio autour de roitelets en exil, moins ses personnages sont-ils teintés d'exotisme et de nce étrange. Singuliers, ils demeurent humains. Engagés s des aventures extraordinaires ils agissent et réagissent en s normaux. Ce ne sont point les créations extravagantes n esprit qui s'est proposé de surprendre à tout prix, aussi utons-nous foi à leurs propos et les circonstances de leurs ntures sont dignes de notre créance : elles l'obtiennent. leurs aventures ne sont extraordinaires que dans leur ine ; elles ne se renouvellent point par des coups de théâtre cessifs, suivant l'esthétique du romancier policier ou de la

féerie, non. Dès qu'elles sont posées, elles se développe suivant les lois d'une logique courante. De là vient leur save et cette dernière observation va nous permettre peut-être résoudre l'énigme posée par la personne même de l'auteur. est pareil à celui de ses héros qui *en présence de circonstances tr giques s'ingénie à les réduire aux proportions d'un petit fait.*

Si ce grand voyageur ne semble qu'à Paris dans son cad authentique, c'est par l'effet de ce même instinct qui lui f toujours ramener à la normale, à l'ordinaire les complicatio imaginaires qui en paraissaient d'abord les plus éloignées.

PIERRE LIÈV

*
* *

SAMSON, FILS DE SAMSON, par *Frédéric Lefèv* (Flammarion).

Samson est le roman d'une famille de sorciers. Un enfant reçu, — ou bien on croit qu'il l'a reçu — le *don*, c'est-à-dire pouvoir de prendre barre sur les êtres et les forces : comme cela jouera-t-il sur lui ? Il se sent ou on le regarde obscuréme comme un dominateur-né. Frédéric Lefèvre a ainsi trouvé grand sujet : il traite le cas de la suggestion, de la suggesti hypnotique, et surtout de la suggestion que tout homme exer sur soi-même : chacun n'est-il pas un maniaque qui se pre pour l'idée qu'il se fait de soi ?

Diverses particularités de la mort et de l'enterrement du pè prêtent à l'enfant une importance, et il la marque déjà, entre gamins. L'idée de la domination l'échauffe, partant l'isole. E va évoluer, déviée, masquée. Tous les impondérables de l'e fance. Le pouvoir des mots, la curiosité des livres, l'attrait la connaissance ; le goût de grossir son personnage, peut-ê de le grandir. Vocation, suggestion, il ne sait guère. La des née avance, vivante, ignorant si elle est poussée par l'héréd ou par le moi, par le don ou par la volonté, c'est-à-dire l'im gination. Sur le problème de toute destinée, ce cas permet u prise de vue bien intéressante.

Le jeune Samson se jette à l'étude, on l'envoie au séminair le religieux le travaille sourdement, mais pour lui, fils de sorc et d'humeurs débordées, le prêtre, c'est un peu l'ennemi hé ditaire. Il se jette sur les filles aussi, à l'occasion, puis à l'act

ociale. Tout lui est chaud, surtout ce qui lui permet de sentir on importance. Le Sillon condamné, de propagandiste il ievient précepteur ; il se marie médiocrement, il sombre, il enonce.

Au risque d'être beaucoup plus long, ce roman devrait res- er constamment près des choses. Les passages riches de parti- ularité, (ces portraits bien touchés de ruraux — quelle curieuse galerie, — ces vives scènes d'enfance et de campagne), sont es meilleurs de *Samson*. L'auteur a bien choisi les parties à clairer, à mettre au gros plan. Mais les romans français de deux ent cinquante pages ne peuvent être qu'un compromis entre le oman qui peint minutieusement le réel, et le récit, qui le amène à un dessin. Les pages plus cursives qui résument ici ıne expérience, une période de vie, paraissent un peu plates. On voudrait que toutes gardassent le goût des choses. On vou- lrait, surtout en pareil domaine, toucher tout du long les faits.

Un jour Samson hérite de son oncle. Il revient. On l'espé- ait. On lui affronte l'image qu'on se fait de lui, qui doit être guérisseur, comme tous ses pères. Des occasions surviennent où il ne peut pas ne pas répondre à l'appel des gens. Il éveille en son être des pouvoirs qui dormaient. Il étudie, il se met à croire à la sorcellerie...

Il est indiqué dans *Samson* comment l'intellectuel d'aujour- d'hui peut entrer dans la grande cabbale paysanne. Le domaine nconnu du possible va toujours s'élargissant ; à ce possible on ouvre un immense crédit, désormais. Reste qu'on ne peut croire à la magie que du dedans, parce qu'on la pratique. On sent les principes si hasardeux, les théories si flottantes... Les sorciers ont dû être menés et par des raisonnements enfantins et par des intuitions plus valables. Alors les explications n'expliquent rien. Elles sont des espèces d'alibis. Mieux vaudrait prendre cela plus humblement et de plus haut. Rappeler qu'à chercher une route pour l'Inde on découvre parfois un monde.

Et deux passages romantiques, dont l'apparition d'une fée, entraînent-ils assez le lecteur ? Mais quand Samson vit presque charnellement sa sorcellerie, — il guérit un enfant, calme un frénétique, — quand tout se passe un peu au-dessus de sa cons- cience, et que, sans être encore dans son propre secret, il se sent mené, agi par de sourdes puissances, c'est très bien.

Finalement, ce précepteur qui vivait médiocrement, devient un dominateur. C'est parce qu'il a voulu servir. Les sorciers savent, paraît-il, que les forces sont décuplées quand elles s'orientent vers le bien. Il s'aperçoit qu'il faut vouloir moins la puissance que la bonté.

Un homme s'est fait, tâtonnant, par des voies détournées, vers son royaume, s'égarant, perdant pied, puis remis dans le chemin ; et comme il arrive, trouvant mieux qu'il n'avait cherché, il débouche en grand air. Belle courbe de vie, non point linéaire, mais qu'on discerne en y songeant, ensuite. Et portrait vivant d'un homme très particulier, de fibre rouge et d'âme rouge, toujours vrai, sympathique presque toujours seulement, impulsif et sage, candide et rusé, charnel et bon, paysan, mais d'une race à part entre les paysans, sortant d'une de ces terres mal explorées où l'on marquait jadis sur les cartes : *Hic sunt leones*.

HENRI POURRAT

*
* *

LE SAGE ET LE CAPORAL, par *J. Decour* (Editions de la N. R. F.).

Si l'on disait à M. Decour qu'il sait parfaitement bien construire et agencer un récit, je pense que lui-même ne le croirait pas ; il pourrait dire, au surplus, que ce n'est pas là le premier de ses soucis. Pourtant il ne faudrait pas non plus traiter cet auteur, si évidemment jeune dans le métier, avec l'indulgence de commande que l'on accorde aux débutants : il vaut mieux que cela ; et il a beau passer sans crier gare du récit le plus rapide aux considérations les moins opportunes dans un récit ; il a beau défier les vraisemblances, jusqu'à paraître bâtir quelquefois comme un *Jeannot et Colin* qui ne serait ni facile ni gai : tel qu'il est, il intéresse et parfois passionne. Si son premier récit ne contenait une si grande part de lui-même, on pourrait avec certitude lui prédire une belle œuvre et un bel avenir. Se renouveler, tel est le problème.

De ses deux jeunes héros, le premier est atteint de la maladie du siècle. Les maux du siècle, il y en a trois réels, la guerre, la vérole et le manque d'argent ; mais une maladie qui a d'abord attaqué les héros de papier, qui leur est venue, je crois, des

rères *Karamazoff*, et qui maintenant arrive à contaminer de unes vivants, est moins aisée à définir. Les comparaisons omantiques seraient plus faites ici pour égarer que pour guider. ette maladie, c'est d'être *sujet à ses opinions*. Vous trouverez ela dans les *FauxM-onnayeurs*, dans *Vasco*, dans l'*Ordre*, avant e le retrouver rajeuni dans *Le Sage et le Caporal :* c'est une anie d'adopter sans preuves toutes les opinions qui vous assent par la tête, un barbarisme de les nommer ses idées, une nprudence d'en faire immédiatement sa foi, une hâte frénéque de tout sacrifier à cette foi. Le romantisme jugeait déjà ut d'après les opinions de l'adolescence et réclamait du nouau à tout prix ; cette disposition fait encore partie, mais la oindre partie, de la maladie nouvelle.

Des deux jeunes gens, l'un, le *Sage*, je pense, se révoltera rès la plus innocente et la plus épisodique velléité d'idylle ; désir d'entrer dans les ordres il passera naturellement au mbriolage, puis au suicide ; son frère, le *Caporal*, se soumetra, avec des arguments plus lourds mais la même absurdité. Il a dans ce roman des parodies fort réussies, des parties biograiques qui semblent insérées là toutes crues, et comme des tes de lectures qui entrent dans l'action. Une fièvre commucative dans ce maniement des grandes idées et des grands ots, qui ressemble à un battage de cartes, et rappelle la hâte cinématographique qui caractérisa quelque temps Philippe Soupault.

Si ces idées pouvaient amener dans l'esprit du lecteur autant de réflexions qu'elles excitent de curiosités, nous aurions dans le *Sage et le Caporal* un très grand livre ; mais tel qu'il est c'est un livre brillant, plein de folies subtiles et d'étincelantes promesses. Certains passages montrent déjà ce qui sera, je pense, le talent personnel de l'auteur : l'union vive et complète d'un aspect momentané des choses avec une pensée subtile. De tous les moyens dont un écrivain dispose pour illustrer ses pensées, celui-là, qui semble le plus difficile, le plus exposé aux lieux-communs, est justement celui où le jeune écrivain réussit le mieux d'emblée. Je ne sais ce que vaudra sa pensée ; là-dessus les promesses du livre sont moins fermes ; mais, quelle qu'elle soit, il saura la rendre excitante. Je saurais mal expliquer pourquoi je crois retrouver dans cette union la marque du catholi-

cisme ; c'est en tous cas par là que M. Decour est autre chose que disciple de Gide.

JEAN PRÉVOST

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LECTURES ALLEMANDES.

Thomas Mann : *Bemühungen, Die Forderung des Tages ;* Heinrich Mann : *Sieben Jahre, Sie sind jung ;* Franz Werfel : *Barbara* Alfred Döblin : *Alexanderplatz ;* Joseph Roth : *La fuite san fin, Rechts und links, Panoptikum ;* H. H. Jahnn : *Perrudja* Süskind : *Jugend ;* Ebermayer : *Kampf um Odilienberg* H. Hauser : *Donner überm Meer ;* Kurt Heuser : *Elfenbein fü Felicitas ;* Manfred Hausmann : *Salut gen Himmel ;* Kesten *Ein ausschweifender Mensch, Liebesehe ;* Rilke : *Briefe, Frag ments en prose ;* Biedermann : *Gœthes Gespräche ;* Theilhaber *Gœthe ;* Gœthe : *Drames de jeunesse ;* Glaeser : *Fazit ;* Kesten *Vier und zwanzig neue deutsche Erzähler ;* W. Herzoz : *Di Affäre Dreyfus.*

On sait à combien ont été tirées les traductions des livres d guerre en 1929. Jamais les Français n'ont tant lu d'ouvrage allemands. Encore que le phénomène n'ait guère à voir avec l littérature, et même à cause de cela, il a son importance. U lien commun s'est découvert entre Allemands et Français. Che les uns et les autres l'homme moyen pense de même sur cet guerre-là, sur la guerre en général. C'est un changement, et est plus significatif pour l'Allemagne, qui revient de plus loi Qui l'a connue avant et après rendra hommage en particuli au livre de Gläser ; la promenade dominicale avec les parent les pâmoisons de la mère à la lecture de Hofmannsthal, mil détails dont la signification peut échapper au littérateur perme tent à l'historien d'évaluer les distances entre « la classe 22 » l'Allemagne d'hier ; elles étonnent. Il y a aussi un lieu-comm des jeunes. Le malheur est que tout cela ne fasse encore qu'u littérature de lieux-communs. Le roman synthèse, une sorte *Guerre et Paix* d'où l'on dominerait misères et grandeurs d trente dernières années ne sera jamais écrit. Franz Werfel

ssayé. Le roman de *Barbara* est gros ; l'auteur, menu. Il a
ieau refaire et refondre en un seul cent romans de la guerre,
e l'avant-guerre, de l'après-guerre, de la révolution, de l'in-
lation et de la restauration, y mêler Freud, les boîtes de nuit et
es échappées métaphysiques, c'est un pot pourri viennois pour
afés littéraires. Werfel avait un roman à écrire, celui de la
onversion, le sien. Son Engländer, juif décadent, las des
aleurs et des idées mises en portefeuille par les siens, décla-
ant qu'il en a assez de la damnée intelligence, est le type d'une
.ouvelle et toujours romantique fatigue d'esprit. Celle-ci
'affecterait-elle, à Vienne et à Paris, qu'une catégorie étroite
'intellectuels, aurait-elle moins d'intérêt qu'autrefois le mal du
iècle, qu'elle ne trouve ni son Chateaubriand ni même son
'rédéric Schlegel ? Tel quel, sous le signe de Saint-Thomas et
'une dévote nourrice, *Barbara oder die Frömmigkeit* trouvera
diteur et lecteurs entre Saint-Sulpice et la Sorbonne.

Le mouvement est ailleurs. Il a pour centre Berlin, capitale
u rationalisme allemand, et c'est un mouvement de l'esprit
ublic plutôt qu'un mouvement littéraire. La littérature n'y a
ıême plus de formules à elle — celle de la Neue Sachlichkeit
vécu — elle est simplement le véhicule d'idées politiques,
ociales, l'affirmation, après la « nouvelle objectivité », d'un
ouveau « parti-pris ». « Einstellung » est un mot à la mode. Il
agit de prendre position par rapport aux questions à l'ordre du
our. L'Etat restera-t-il l'Etat-idole qui de Hegel à Bismarck
osorba les individus ? Ou plutôt l'individu ne retrouve-t-il pas
is-à-vis de cet Etat sur lequel il exerce sa critique, une auto-
omie qui exige des modifications de leurs rapports ? Mais que
eront les rapports nouveaux ? L'usage fait du nom de « Ge-
ıeinschaft », au lieu de celui d'Etat, indique qu'ils évoluent
ans le sens d'une subordination consentie à la communauté.
'hésitation à choisir entre les valeurs que doit mettre en cours
ette communauté se traduit par l'émiettement en vingt-six par-
s. Et pourtant, si l'on excepte les violents — trente mille lec-
urs et un sauteur, Bronnen — qui, une fois périmés les mélos
e la Sainte-Vehme, se regroupent en un parti national-socia-
ste (ce trait d'union fait assez Vieille-Allemagne), la majorité
es littérateurs élabore une idéologie qui rappelle à la fois
.848, « das Junge Deutschland », et nos luttes sous la Répu-

blique de Mac-Mahon et au temps de Zola. Dans un pays o
l'on s'était pas mal gaussé de l'idée de justice fleurit une littéra
ture où sont mises en accusation les juridictions d'Etat : *l'Affai
Maurizius* de Wassermann, *les Criminels* de Bruckner, *Die Affä
Dreyfus* de Wilhelm Herzog, sans compter les drames qui o
pour thème l'injustice ou la justice, aussi nombreux qu'autrefo
ceux qui magnifiaient Napoléon. Littérature à tendance ; la te
dance est bonne, la littérature l'est parfois moins.

La qualité s'en relève cependant avec les essais de Heinric
Mann et de Thomas Mann. Ceux-ci ont senti qu'il falla
répondre aux « exigences du jour » en une nation qui n'a p
eu ses encyclopédistes, où le courant de Lessing et de Ka
s'est perdu sous l'irruption du romantisme, comme la Renai
sance y avait avorté sous la pression de la Réforme. Un pe
moins de Schiller, de Novalis, de Wagner, un peu plus
Gœthe, de Hölderlin et même de Heine, cela fait dans
Panthéon germanique un remue-ménage. D'ailleurs l'opinio
allemande est travaillée par les journalistes dont l'importan
tient à plusieurs causes ; le grand journal prend la place d
revues (celles-ci sont peu lues par le public moyen, et il n'y
guère que le courageux et vivant hebdomadaire *Tagebuch* q
sache le toucher) les « rédacteurs » ont une formation acad
mique solide, ils étudient avec méthode les questions politiqu
et sociales et les « Kulturfragen », enfin le changement
régime a fait d'eux les maîtres de l'opinion, une opinion qui
cherche alors qu'autrefois elle n'était que doctrine officielle
artificielle. Il y aurait intérêt à faire connaître chez nous l'a
thologie des publicistes intitulée *Fazit* et les grands reportag
de Joseph Roth réunis dans *Panopükum*.

L'Allemagne est préoccupée d'autre chose que de littératu
Cela se sent même dans la littérature. Le grand roman
l'année, *Alexanderplatz* de Döblin, est du point de vue de l'esth
tique un monstre. L'auteur y adopte des manières opposé
celle de Joyce aussi bien que celles du lyrisme populaire, de Si
plicissimus et de la Bible ; son gros livre est bourré de documen
comme une monographie, et les matériaux y sont charriés p
un flot de lave. Le grouillement d'Alexanderplatz, la place
la Bastille des Berlinois, y est rendu comme dans un fi
sonore enregistrant non une mélodie, mais la polyphonie

artiers ouvriers ; cela finit par avoir une massive puissance évocation. Au fond est posé un problème de psychologie et éthique : celui de la conscience populaire, conscience psychogique, « Bewusstsein », et conscience morale : « Gewissen ». question est de savoir si l'absence de moralité des héros *Alexanderplatz* ne tient pas à leur absence de lucidité. Gœthe vait déjà posée à propos de Gretchen, criminelle à force de ïveté, d'amour, de bonté. Franz Biberkopf se fait entretenir cambriole, mais cambriole parce qu'il en a assez d'être un iteneur soutenu. Travailleur, la société mal faite le dégoûte travail. Amoureux, ce n'est pas sa faute si ses amoureuses sont pas des comtesses, et quand le beau mâle leur serre un 1 trop la gorge, c'est qu'il ne connaît pas sa force. Cet apache is le savoir a ses délicatesses et le sens de l'équité, mais point ui de la justice représentée par le Schupo en uniforme vert. conscience, ce que les manuels nomment une bonne conence, ne lui vient que tard, comme à Faust. Ses comparses sont pas purement logiques comme les personnages des lystes, et ils ne sont pas non plus entièrement illogiques. nples, d'une simplicité qui n'exclut pas les complications timentales, ils ont dans l'incohérence même une cohérence ile. Leurs élans de lyrisme, leurs accès d'humour, le mort de leur bon sens, sont ceux du peuple des villes vu autrent que par Zola, M. Carco ou même Charles-Louis Philippe. blin observe les pauvres dans sa clinique et chez eux aussi sionnément qu'il les soigne. Il parle leur langue et même argot. Ce sera un obstacle à la traduction. Un autre vient ce que les personnages, dont l'imagination est grisée des siques de la rue, du tapage des réclames sonores et lumises, du « Tempo » que veut se donner Berlin dans la jouisce et la misère, s'abandonnent à un délire verbal : monoue intérieur aux violences savoureuses, encore que le gâte fois le mélange d'Ancien Testament dont Doblin n'a pas su léfendre.

es jeunes tournent en rond. Le détachement du passé qui gonflait, l'ivresse d'être de la classe 22, et d'être libres, dont er trouva l'expression, avait son importance. Ce fut dans toire de l'Allemagne un moment neuf. Et le sentiment de onibilité qui est commun à Gläser, Klaus Mann, Süskind,

Hermann Kesten, H. E. Jakob, Breitbach, Kurt Heuser, Manfred Hausmann, Heinrich Hauser, reste sympathique. Le danger est pourtant de ne trouver à écrire, entre vingt-cinq et trente ans, que des mémoires à la façon du sergent Bourgogne, des grognards de l'Empire, tout comme si l'on avait son avenir derrière soi. « Sie sind jung » dit Heinrich Mann qui dans *Bibi* s'est amusé d'eux avec indulgence. Mais leur mouvement, s'il s'y perpétuait à l'âge mûr la hantise de la sexualité, l'inclination aux vagabondages de toute nature, le goût de nourritures terrestres à l'américaine, finirait dans une sorte de « Jugendbewegung » généralisée — l'infantilisme au lieu de la juvénilité.

Une autre orientation se dessine pourtant. Dans l'anthologie *Vier und zwanzig neue Erzähler*, Kesten, un esprit délié à qui il ne manque que d'être nourri, se réclame de Heinrich Mann. La première place entre ces vingt-quatre nouveaux prosateurs revient à Joseph Roth. Pas seulement par droit d'aînesse Roth est à la fois moraliste et artiste. Il a pour le médiocre une puissance de mépris exceptionnelle en Allemagne (en France aussi elle serait exceptionnelle maintenant). Il se refuse à romancer même le roman. Avec une joie maligne il coupe les effets au moment où il entraînerait la lectrice, qui n'est pas toujours du sexe féminin. L'auteur de *Fuite sans fin* n'admet la secousse que donnée par une pensée vive dans une forme parfaite. Sa sécheresse volontaire n'exclut pas une latente et amère poésie, celle dont le halo donne au Brandeis de *Rechts und Links* les proportions de la grandeur.

Dans *Perrudja*, le premier roman de l'auteur dramatique H. H. Jahnn, il y a un souffle de génialité encore que l'abandon au torrent des impulsions, aux irréalités du réel, soit voulu. Dans *Buch der Leidenschaft*, G. Hauptmann romance lui-même sa biographie. L'Insel-Verlag publie la correspondance de Rilke (premier volume : 1902-1906) ; poème d'une croissance qui importe autant que l'œuvre proprement dite. Les *Fragments en prose* traduits par Maurice Betz y ajoutent. L'Insel donne aussi en 700 pages un choix des *Conversations avec Gœthe* autres que celles d'Eckermann. Lecture qui doit corriger l'effet de biographies soulevant autour des morts une poussière où l'on voit trop le biographe. Le moindre propos authentique fait mieux notre affaire. Theilhaber montrant en Gœthe la dissociation

lternance de « Sexus und Eros » attire l'attention sur un point
psychologie qui n'est pas négligeable. La terminologie freu-
enne risque cependant d'égarer. Plutôt qu'entre la libido et
mour platonique, l'opposition est chez Gœthe entre le désir
le renoncement, deux vertus capitales dont il sut utiliser le
u dès sa jeunesse. A vingt-quatre ans l'auteur de Werther
imé, de Prométhée révolté, était aussi celui de Satyros, il
énonçait l'ardeur du bouc dans les effusions et les religions,
lle de la nature et celle du pasteur Herder. Savoir faire ainsi
tour de soi, comme depuis l'a fait Gide, c'est peut-être un
es secrets du grand écrivain. Aussi M. Henri Lichtenberger
nd-il service aux lettrés en réunissant les *Drames de jeunesse
Gœthe*. Avec son introduction et la traduction de Mlle Her-
ann, cela fait un excellent début pour la collection bilingue
es Classiques étrangers où il faut néanmoins souhaiter que ne
mportent point les œuvres mineures.

FÉLIX BERTAUX

* * *

GŒTHE D'APRÈS SES CONTEMPORAINS (Rie-
er); ENTRETIENS DE GŒTHE AVEC ECKERMANN
Jonquières) ; GŒTHE, par *Emil Ludwig* (Victor
ttinger).

Les musées d'architecture, de collections et d'imprimés que
s Allemands ont constitués pour la mémoire de Gœthe restent
 modèle de piété que même le musée Victor Hugo n'égale
s, et ne pourra sans doute pas égaler, sauf découvertes
prévues. Chez nous, qui passons pour le peuple de la conver-
tion, on ne note guère les conversations. C'est fort naturel :
moindre disciple, lorsqu'il cause avec son maître, est parte-
ire, et non pas auditeur. Gœthe, dont la culture fut en partie
ançaise, et à qui les papiers français fournissaient dans sa vieil-
sse ses sujets d'entretien préférés, a eu cette double fortune
savoir converser, et en même temps de trouver des audi-
urs. La seule diversité de ses sujets eût-elle suffi pour mon-
er en lui un homme supérieur à ses œuvres ? Seul le *Faust*
t au point central. Travaillé pendant un demi-siècle, il
ut passer pour la quintessence de son auteur. Mais les Alle-

mands et nous-mêmes demandons à Gœthe des leçons de sagesse, et, dans les deux *Faust*, la sagesse ne se trouve qu'en énigmes. Les conversations y suppléent. La mémoire de Gœthe y peut grandir et ne peut jamais y perdre : tout ce qu'elles contiennent d'excellent lui revient, et nous projetons tout ce qu'il y a de moins bon sur les auditeurs ou l'occasion.

Des cinq gros volumes de Flodoard de Biedermann, le *Gœthe d'après ses contemporains* est une sélection : spécialement faite pour les Français, elle abonde particulièrement en propos de Gœthe sur notre pays ; pourtant la plupart des passages n'en sont pleinement intelligibles qu'à qui connaît déjà fort bien la biographie de Gœthe [1]. Sur ce qui concerne, par exemple, le théâtre de Weimar, quelques brèves notes n'auraient pas nui. On s'y amusera beaucoup des éclats de haine et de jalousie, première réaction de Schiller devant Gœthe ; quelques mots de cette haine embellissent Gœthe mieux que bien des éloges. Des hommes qui ont beaucoup fréquenté Gœthe et ont collaboré avec lui, comme Riemer ou Soret, nous aident à refaire l'histoire des œuvres et des goûts de Gœthe ; au-dessus de ces matériaux trop particuliers, se détachent les conversations avec de Muller — de beaucoup le plus intelligent d'eux tous, le seul que Gœthe ait traité en égal ; le seul avec qui il ait échangé de la philosophie. Tels fragments sur les mathématiques (p. 200), sur la félicité éternelle (p. 194), tranchent tellement sur ce qui les entoure qu'on se demande, parfois, si la division par interlocuteur n'eût pas mieux valu que l'ordre chronologique. Même pauvres de substance, les souvenirs de tel ou tel jeune visiteur ne manquent ni de fraîcheur ni de charme ; plus d'un caractère s'y devine, comme dans la brève discussion avec Schopenhauer. On y regrettera l'oubli de la visite de Henri Heine à Gœthe, où presque tout se trouve peut-être embelli : attitude d'une nouvelle génération, fascination de la présence, simple et charmant réalisme de la question sur les cerises.

M. Chuzeville nous donne une traduction enfin complète des *Entretiens avec Eckermann*. On pourra y voir combien ce qu'Eckermann dit de lui-même, et qu'avaient négligé les précé-

1. Les traducteurs sont allemands, je crois, et plus d'une faute de français eût pu disparaître dans une révision plus sévère.

ents traducteurs, contribue, en rétablissant le coefficient personnel, à redresser la figure de Gœthe. Il y a deux espèces 'autodidactes : ceux qui ne s'instruisent que dans l'actualité et e goûtent qu'elle ; ceux qui voient tout, même l'antiquité, omme une chose actuelle et moderne. Eckermann était bien autodidacte amateur d'éternel ; Gœthe le remit vigoureusement à cette place un jour qu'une situation de critique risquait e l'en écarter. Le disciple a donné du maître comme un Socrate 'après Xénophon : opinions sur les arts plastiques, la conduite e la vie, réactions surtout merveilleusement riches à l'actualité aux nouvelles ; en littérature, esquisses d'un art de se connaître et de s'exploiter soi-même. Telle page, qui montre la oésie vouée désormais aux œuvres brèves, critique singulièrement large et prophétique, donne le niveau supérieur de ces ntretiens. La dernière page, l'admiration d'Eckermann devant le adavre de Gœthe, montre de quoi l'interlocuteur était capable l'occasion, et ce n'est certes pas négligeable [1].

Nous avions lu, l'an dernier, avec enthousiasme le premier ome du *Gœthe* de Ludwig : ce n'était pas seulement une anthoogie bien faite, cent textes révélateurs et inconnus : le dualisme e Gœthe y était une thèse vivante et vraie ; l'agitation du odèle servait le biographe. Le chapitre *Energie* était vraiment igne du créateur de Weimar.

Dans le second tome, cette manière pourrait continuer pour Voyage en Italie ; pourtant le livre faiblit. Je ne sais si Emil udwig comprend mal les arts plastiques ; en tous cas, il saisit al la transposition intellectuelle de ce que peuvent enseigner

1. Là aussi on regrettera plus d'une faute de français, — parfois de elles qui tiennent à des corrections sur le texte. De plus, les notes en n de volume devraient toujours commencer par le mot auquel elles 'accrochent. Beaucoup de ces notes, indiquées dans le texte, n'existent pas dans l'Appendice ; des renseignements indispensables manuent : on eût pu signaler que l'*Ode sur Napoléon* est *Il cinque Maggio*, e Manzoni, et que le roman en trois volumes du même auteur, ont Gœthe et Eckermann parlent longtemps en 1827 sans rien ui le spécifie, est la première version des *Promessi sposi*. De simples autes d'impression défigurent parfois les dates de ces notes, pour mollet par exemple. Comme rien n'est parfait en ce monde, même ne édition élégante, comme celle-ci, devrait courageusement publier n large erratum.

ces arts. Des morceaux comme *Solitude* et *Protée*, s'ils nous ramènent avec quelque monotonie dans un cadre déjà ancien, s'ils s'essayent parfois maladroitement à composer des scènes, restent riches de substance : l'Anthologie commentée, la révélation de fragments qu'on exige, naturellement, d'une si ample biographie d'homme de lettres, apporte beaucoup à ceux qui comme moi ne connaissent de Gœthe qu'une douzaine de volumes.

Ce qui déçoit peut-être le plus, c'est le troisième livre. Là, nous connaissons les *Conversations*, nous sommes tout imbibés du *second Faust*, et la concurrence est redoutable pour le biographe. J'irai jusqu'à regretter qu'une si longue familiarité rende M. Ludwig un peu trop familier : « La présence a quelque chose de limitatif et de restrictif, souvent de blessant, alors que l'absence rend libre, indépendant, et ramène chacun à lui-même. » Je crains que M. Ludwig n'ait tort d'appeler ce texte une « grotesque consolation ». L'extrême fin du livre est meilleure, sans valoir pourtant la dernière page d'Eckermann. Je regrette que cette biographie n'ait pas été tentée pa[r] un penseur plus hardi, qui se trouvait aux premières loges : par un homme qui, prisonnier d'un système de jeunesse, n'en a pas moins donné, à côté de ce système, des leçons d'esthétiqu[e] et de sagesse où Gœthe se reconnaît mieux que partout ail-leurs : les *Parerga*, les *Aphorismes* de Schopenhauer, sont vrai-ment le livre qu'on a envie d'ouvrir après tous ces fragments e[t] ces bribes d'entretiens. C'est par là (comme dirait Thibaudet) que passe la voie royale qui mène de Gœthe à Nietzche et à nous-mêmes.

JEAN PRÉVOS[T]

*
* *

LE THÉATRE

UNE EXPÉRIENCE THÉATRALE.

Maintenant que le cinéma parlant a réussi, il faut que le vra[i] théâtre reprenne espérance. La supériorité du nouveau spectacl[e] devant le grand public est trop considérable pour qu'on puiss[e] tenter de lutter. Le vrai théâtre va reprendre son bien.

Le *Festival Théâtre* à Cambridge, est aussi bon que peut l[e]

›uhaiter une petite ville universitaire ; cette petite ville offre ıelques milliers de spectateurs virtuels cultivés ; ce petit public ›int à sa culture classique le goût et parfois le snobisme du .oderne, ce qu'un public universitaire français n'aurait pas. es éléments qu'un théâtre propre doit tenter d'attirer et de :unir pour vivre à Paris s'y trouvent donc naturellement ıssemblés. Peut-être cette expérience en vase clos peut-elle ıtéresser en France.

Tout d'abord il faut que le spectacle change souvent. Puisque comparaison s'impose ici avec le Théâtre du Vieux Colom- er, j'oserai dire que le Vieux Colombier aura peut-être été tué ıvantage par ses succès que par ses échecs. Quand par hasard ne pièce du Vieux Colombier faisait l'année, qu'arrivait-il ? out Paris venait là, profitait de cette occasion d'y être venu, ıais ce n'était pas l'une de ces excursions qui se recommencent ; ı contraire les habitués, quand ils avaient vu deux fois la pièce, ıbliaient le chemin de la petite salle : plus d'habitués, plus abonnements, plus de propagande. Sans doute cette méthode ıira un peu aux succès ; même en organisant des chevauche- ents, des matinées classiques, une nouvelle pièce ne saura ıère aller dans un semblable théâtre à plus de cinquante repré- :ntations. Mais pouvons-nous faire les difficiles ? Les jeunes ıteurs peuvent-ils exiger davantage ? Peuvent-ils déjà se faire ›uer ? Un théâtre de ce genre ne peut exister que si le public ı prend l'habitude. Que les directeurs méditent ce mot Alain : « Le théâtre est comme la messe, pour s'y plaire il ut y aller souvent ».

Devant un public de cette espèce, on n'a pas besoin d'une laptation moderne pour jouer Ben Johnson. Les Elisabéthains, s classiques français, au besoin les classiques espagnols four- issent un fond toujours disponible, infiniment précieux pour s habitués, car il leur procure une variété que plusieurs pièces .odernes vues l'une après l'autre ne donnent pas. Il est un peu ır pour les acteurs, je le veux bien, et pour les metteurs en :ène, d'avoir à changer de spectacle tous les huit jours. Mais s résultats m'en semblent excellents. On y voit des actrices, ›mme Flora Robson, douées de qualités assez voisines de celles e Pitoëff (le mari), y acquérir une pratique, une souplesse, : comme une *culture mimique* qui ont quelquefois manqué à

Passé. On y voit des gens fort éloignés de l'Université, comme Miss Nixon, progresser de mois en mois dans la mise en scène. Le public d'amateurs rend possible des tentatives qui sont presque impossibles en France ; on voit des pièces [illegible] jouées en parodie, dans le même esprit qu'on présente en France le cinéma d'avant-guerre ; et ce ne sont pas là des spectacles les moins goûtés.

Certes personne n'est plus content que moi du succès de Jouvet par exemple, qui réussit à lutter contre le boulevard avec des formules bien voisines et en n'acceptant presque jamais que de bons écrivains. Mais Jouvet sait comme nous ce qu'il risque en se privant d'auteurs, en se mettant dans l'impossibilité de renouveler son stock d'auteurs : il risque la série noire.

Le Théâtre Alfred Jarry lance un appel : je souhaite que cet appel soit entendu, et j'ai dit ici même ce que l'on peut bien espérer de Roger Vitrac. J'espère que le succès, en tournant vers la création l'esprit de Vitrac, l'inégale et vigoureuse imagination d'Artaud, les fera sortir de polémiques qui servent mal leur cause. En tous cas le mécène qui assurerait leur théâtre vivre libérerait une verve, une verdeur, qui ne trouveraient point aisément une autre issue. Je souhaite qu'en dehors de ce mécène ils sachent aussi se créer des habitués, c'est-à-dire un plus large soutien, en même temps que des juges sincères et sévères.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LES ARTS

PASCIN.

La disparition de Pascin, qui vient de se suicider à quarante-cinq ans, a péniblement impressionné le monde des artistes et des collectionneurs, où la figure de ce peintre était fort populaire. Pascin avait, pour charmer ses contemporains, les ressources inépuisables d'une existence pittoresque et magnifique et d'un art séducteur. Comme peintre et comme dessinateur on peut dès à présent lui assigner une place précieuse. Il est le Fragonard de notre époque, avec tout ce que ce terme implique de verve, de délicatesse et d'aimable perversité. Les tableaux exposés, dont on peut voir un échantillon

la rétrospective organisée par le Salon des Tuileries, nontrent qu'il sut être un peintre solide et précis avant l'orienter son art vers les gammes propres à l'aquarelle et au pastel.

Sans doute fut-il amené à clarifier et simplifier sa palette lu jour où il se dévoua exclusivement à l'expression du laisir ; peut-être est-ce parce qu'il ne choisit que ce plaisir omme thème qu'il eut si prématurément la sensation d'avoir erminé sa carrière. Cependant Don Juan lui-même changea 'existence à trente ans, et plus âgé, Franz Hals qui, comme 'ascin, ne peignait que ce qu'il aimait, du jour où il fut bligé de se retirer, conçut ses deux seuls chefs-d'œuvre : es Régents et les Régentes, à l'Hôpital de Harlem. On pense galement à Renoir qui, forcé de renoncer à la table et à amour, soupira : « Il me restera davantage de temps pour eindre. »

Malgré tout, une vie si hâtivement gaspillée, jointe à une énérosité matérielle sans précédent dans le monde des eintres, où abondent les hommes précautionneux, revêt à nos eux une certaine grandeur tragique.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

DELACROIX AU LOUVRE ; COROT CHEZ PAUL OSENBERG.

A l'occasion du centenaire du Romantisme, une rétrosective Delacroix, extrêmement importante et très complète, été organisée au Louvre. Cette manifestation demandait, ce pays tracassier, une contre-partie. C'eût été, il y a ngt ans, une rétrospective Ingres. On eût vu les partisans de « mesure » se grouper autour du grand Montalbanais, afin protester contre ce qu'ils auraient considéré comme un mmage excessif au désordre. Or — signe des temps, — ce n'est s à Ingres que l'on a pensé pour faire entendre la voix de la nplicité, mais bien à ce maître si imparfaitement apprécié ant la guerre : Corot. Quelques-uns de ces infatigables chicaters que sont les artistes et les écrivains n'ont pas manqué de sir cette occasion de défendre cette forme d'expression au

rement de celle qu'illustre Delacroix. C'est là un genre de beauté qui ne s'apprend chez personne, mais qui séduit toujours les beaux esprits.

Au nombre des arguments invoqués en faveur de Corot, figure celui de la perfection. Corot, proportionnant ses sujets aux moyens dont il dispose, tire de ceux-ci le maximum de rendement et obtient des œuvres où la part laissée au hasard est réduite au minimum. Comme un vase se trouve rempli jusqu'au bord d'un liquide exactement dosé, ses tableaux n'offrent la trace d'aucun vide. Les ressources de l'artiste ne se trouvent jamais épuisées. L'œuvre, également exécutée en toutes ses parties, est « fermée », l'amateur subjugué n'a qu'à s'incliner devant le résultat, car aucune trace d'hésitation ne demeurant sur la toile, l'œuvre apparaît comme merveilleusement née, semblable à celle d'un petit [illegible] dissertant sur le « Chef-d'œuvre » devant laquelle on ne pense pas à se poser le problème de sa fabrication.

Cette conception de la perfection, la seule qui mérite d'être discutée, est également significative de notre temps. Avant le cubisme et le fauvisme, ce mot de perfection eût inévitablement orienté l'esprit vers l'idée d'exécution minutieuse et vers celle, également surannée, de beauté.

De ce point de vue, Corot n'eût pu qu'être à nouveau condamné avec ses personnages si peu « académiques », dont, entre autres détails, les mains sont souvent si extraordinairement petites. Quant à sa facture, qui a l'art de grignoter les formes, au lieu de les modeler magistralement selon la tradition héritée de David, elle constitue également une exception. La conception classique de perfection ne tolère pas une touche remuante, cependant qu'aux yeux du moderne, tout accident, toute bavure, toute négligence même est précieuse si elle traduit spontanément la sensibilité du peintre. Dès lors il n'est pas de licences qui ne soient susceptibles d'élargir l'idée nouvelle de la perfection technique, pour peu qu'elles confèrent à l'œuvre une unité expressive, et qu'elles concourent à un rythme uniquement sensible. On pourrait avancer paradoxalement que la perfection ne réside plus, de nos jours, dans une exécution impeccable, mais dans la cohésion, l'organisation, la systématisation

l'imperfections techniques éloquentes. On le voit, le senti-
nent est roi aujourd'hui plus tyranniquement encore qu'il y
cent ans. C'est au point qu'un demi-siècle a suffi pour que
es querelles soulevées par les œuvres révolutionnaires à
'époque nous deviennent totalement incompréhensibles. Dans
e domaine de la représentation tout est permis enfin ; on ne
:hicane plus l'artiste au nom de l'effet, de la couleur locale,
le la justesse des gestes, de la vérité de l'éclairage, ni même,
|uoi qu'on en dise, au nom de la composition. La *personnalité*
·st la seule chose qui compte. En ces temps où les Salons et
es galeries sont envahis par un véritable déluge de talents,
l est nécessaire que l'idée de l'individu prédomine dans les
ugements. On peut malheureusement déplorer que le public
ıe se montre pas assez difficile en ce qui concerne les preuves
e la personnalité. Trop souvent une fabrication entêtée, durant
uelques années, d'œuvres en série, grâce à un sujet et à une
ıalette immuables, lui en imposent.

Pour en revenir à Delacroix, je ne crois pas que l'on ait
ccordé à son cas psychologique (qui devient maintenant,
omme nous le verrons plus tard, un cas d'époque), toute
'importance qu'il mérite. Ce français volontaire, grâce à
.n effort surhumain sans précédent, s'est forgé la person-
.alité la plus factice qui ait jamais existé ; il en est arrivé
transformer son génie, à lui enlever presque toutes les parti-
.ularités de sa race. Si les caractéristiques du français sont
a spontanéité, la naïveté, la bonhomie, une certaine rusticité,
e sens de l'analyse, le goût du portrait, on peut bien affirmer
.ue rien de tout cela ne se montre dans son œuvre. *Paganini*,
Ceorge Sand et *Chopin* sont, plutôt que des portraits, des
ıétaphores expressives. Certes, la plupart des grands français,
eintres ou sculpteurs, sont depuis la Renaissance tout orientés
ers les Flandres ou l'Italie, mais jamais on ne vit une grande
gure essayer avec une telle force désespérée, de se dissoudre
u sein d'autrui. Etouffant le bruit de ses voix intérieures, ce
ıagnifique suicidé ne cherche qu'à les accorder au concert
u'entretiennent éternellement les trois grands peintres du
vi[e] siècle, Michel Ange, Tintoret et Rubens. (Ainsi, aujour-
'hui, les dieux d'Afrique et d'Océanie, les archaïques grecs
t les romains décadents absorbent-ils une partie des forces de

la jeune génération, preuve nouvelle que l'ère inaugurée par le Romantisme est loin d'être close).

Souvent les toiles de Delacroix disparaissent derrière celles qui leur servirent de modèles, éclipse extrêmement émouvante, mais elles les égalent parfois. On peut compter à cette exposition une trentaine de chefs-d'œuvre indiscutables, entr'autres cette grande *Chasse au lion* qui demeura durant des lustres si mal accrochée, au Musée de Bordeaux, qu'on ne la pouvait voir ; l'*Enlèvement* (collection du baron Gourgaud), *le Giaour et le Pacha*, *la femme au perroquet* et cette merveilleuse esquisse du *Sultan du Maroc* (collection Vanderbilt) nerveuse et diaprée de lumière sautillante, comme un Tintoret.

Quittant la salle des Etats et repassant dans la salle du Poussin, on s'achemine progressivement vers Corot et la simplicité française. *L'enlèvement des Sabines* même, malgré son dynamisme, ne rappelle que de loin le tumulte baroque du peintre des chasses et des batailles ; le *Moïse sauvé des eaux*, la *Grappe*, *Ruth et Booz* avouent cette candeur et cette exquise maladresse qui de Louis Lenain à Renoir rendent si poétiques les productions des peintres de chez nous.

— Quelles que soient les préférences actuelles du public (les miennes aujourd'hui sont pour celui qui tente la plus dangereuse aventure), on peut à perte de vue épiloguer sur le cas de ces deux peintres si dissemblables : Corot, qui connaissant les limites de ses dons n'entreprend jamais une œuvre au-dessus de ses forces et qui laisse sagement germer en lui les semences du terroir ; Delacroix, hanté par tous les rêves, pourvu qu'ils soient grandioses, obéissant à tous les appels du dehors pourvu qu'ils soient sublimes, se consumant à tous les feux, assumant toutes les tentatives, étudiant toutes les techniques, et ne reculant devant rien, même devant certaines faillites, dans l'espoir déraisonnable et merveilleux d'égaler enfin les Dieux qu'il s'est choisis.

ANDRÉ LHOTE

*

On ne peut laisser passer cette manifestation sans annoncer la publication du tome III et dernier de l'ouvrage consacré par Raymond Escholier à Delacroix (Floury édit.). Ce dernier volume étudie surtout le décorateur inspiré du Palais Bourbon,

la Bibliothèque du Luxembourg et de la Chapelle des Saints-
ges. J'ai dit déjà tout le bien que je pensais de la documen-
ion précise de M. Escholier ; je constate aujourd'hui que la
mme qu'il apporta dans ses commentaires n'a cessé de l'ani-
r jusqu'à la dernière page de son livre. A. L.

* * *

REVUE DES LIVRES

e regard baissé, par *Buenzod* (Rieder).

Un petit livre d'impressions suisses ; une honnête intrigue sert de
re. Il y a là un sentiment très fin, non pas de la *couleur*, mais du
âtre local. Quelques gaucheries légères de style ne nuisent pas à la
bité grave de cet ouvrage qui rappelle, plus sans doute qu'il ne le
it, la sentimentalité discrète de Toppffer.

J. PR.

*

onsieur Lyonnet, par *Léopold Chauveau* (Au Sans Pareil).

Contact de très jeunes enfants, de leurs mythes, de leur sens divina-
e, avec ce qu'une famille et un vieux célibataire peuvent avoir de
rance et de plus rétréci. Le style, bref et serré, un dénouement
tendu, contribuent à l'acidité de ce petit récit, qui souvent ne
nque pas de vigueur.

J. PR.

*

ie de Joachim du Bellay, par *Francis Ambrière* (Firmin-Didot).

out le monde connaît, je pense, les anecdotes, les faits, les sonnets,
t est tiré ce petit volume. A un moindre degré que le *Racine* de
riac, et avec bien moins de richesse, il donne l'impression d'un
ur dans des sentiers pleins de souvenirs.

J. PR.

*

ourquoi je suis sportif, par *Marcel Berger* (Editions de France).

il y a une littérature qui ne soit pas viable, c'est la sportive : les
tifs ne lisent guère ; la plupart des littérateurs et des critiques
sent d'admettre qu'un livre sur les sports puisse être « de la litté-
re ». Pour moi, j'espère améliorer et compléter mon livre, mais
pas en écrire un autre (peut-être une *Esthétique du corps humain*,
la cinquantaine). De plus vaillants, je ne vois que Marcel Berger,

qui continue son apostolat. Ce petit livre est un peu une confession ; la chaleur du moins en est communicative. *Morale, religion*... c'est trop dire : il suffirait peut-être de remettre le sport à la place où le mettait Platon. Ou du moins ce serait trop dire, si la pureté de l'enthousiasme de Berger ne justifiait ses mots par son exemple.

J. PR.

*

L'Aigle et le Serpent, par *Martin Luis Guzman* (Fourcade).

Des choses vues et vécues, sur la révolution mexicaine, fièrement torchées, comme aurait dit un colonel du second empire. Rien de si saisissant, dans cette espèce de feuilleton (qui est arrivé), que les rencontres de la nature aveugle, de la mort et du sommeil.

J. PR.

*

Ceux d'en bas, par *Mariano Azuela* (Fourcade).

Quand on est en colère, il vaut bien mieux donner un coup de revolver que de se laisser aller à s'arracher la barbe : il paraît que telle est la morale individuelle qui se discute dans les bouges mexicains. L'odeur de sueur, de sang et d'ail, qui empeste et parfume ces pages est faite pour rendre fade toute l'épopée qu'on a péniblement tirée de l'escarpe parisien.

J. PR.

* * *

Erratum.

Dans ma note du 1er juin sur l'*Exposition Braque-Picasso*, il faut lire, page 929, que les œuvres de Picasso paraissent avoir été *réussies* au dernier moment (et non *réunies*).

Je tiens d'autre part à renvoyer ceux de mes lecteurs, qui n'ont pu voir cette exposition, aux reproductions publiées par les revues *Documents* (no 3), *Les Cahiers d'Art* (no 6) et *Formes* (no 3).

A. LHOTE

* * *

Les *Episodes* de Marcel Arland, que l'on a lus plus haut, vont paraître dans *Une Epoque*, que publient les Editions Corréa.

*

Nous avons reçu deux nouvelles souscriptions au monument Rupert Brooke :

Madame Roland de Margerie . . . . 200 fr.
M. Henri Pourrat . . . . 20 fr.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.


les bureaux,
les fauteuils,
les chaises,
les armoires,
les classeurs,
en acier
tout doit
être signé
abormétal